T. 232/C

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية

République Algérienne Démocratique et Populaire

وزارة التعليم العالى MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

مدرسة علوم الهندسة المعماريه و التمدين

école polytechnique d'architecture et d'urbanisme

epau

RECUEIL DE SOURCES ET DE RECITS CONCERNANT

LES VILLES ALGERIENNES AU MOYEN AGE VII-XV^eme

BÔNE - CHERCHEL - CONSTANTINE - TEBESSA - TLEMCEN -

ravail èlaboré dans le cadre d'une recherche

n POST-GRADUATION par: TALEB Salima

APPORTEUR: Mr VENTURI. M professeur à l'université de venise

T. 232/C

epau

المدرسة الوطنية للهندسة المعمارية
école polytechnique d'architecture et d'urbanisme

المدرسة الوطنية المتعددة التقنيات

RECUEIL DE SOURCES ET DE RÉCITS CONCERNANT

LES VILLES ALGERIENNES AU MOYEN ÂGE VII^eme - XV^eme SIECLE

BÔNE . CHERCHEL . CONSTANTINE . TEBESSA . TLEMCEN

travail élaboré dans le cadre d'une recherche
en POST-GRADUATION Par: TALEB Salima

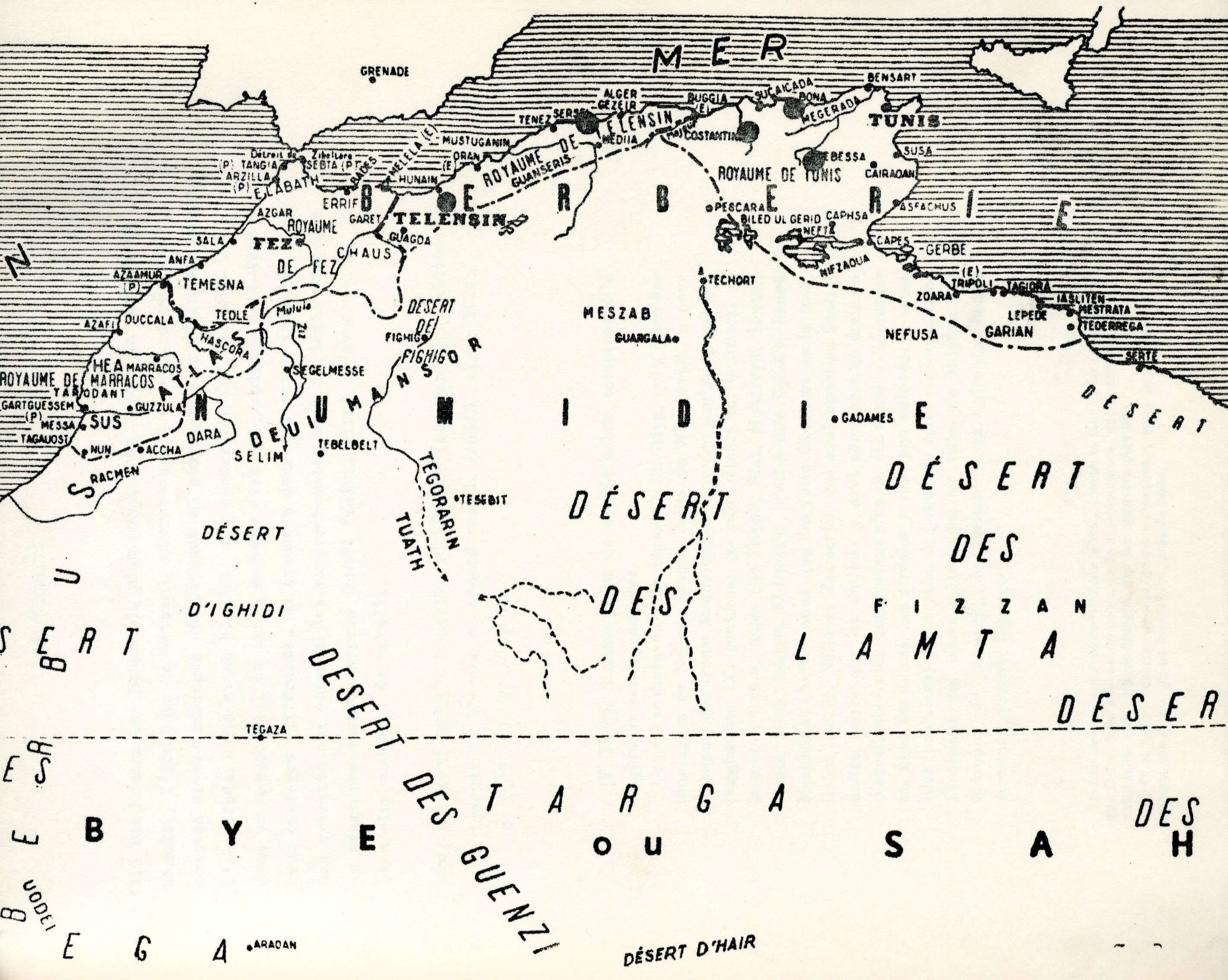
INTRODUCTION

Cet ouvrage est un recueil de récits qui s'attachera à faire connaitre par une déscription géographique et une relation historique les villes algériennes au moyen âge . Il ne recouvre cependant q'une partie de ces villes : Bône , Cherchel , Constantine , Tebessa, et Tlemcen .

Ces aperçus géographiques et historiques sont des extraits d'importants ouvrages qui furent élaborés par des voyageurs , philosophes , historiens , géographes , et chroniqueurs .

Ce travail ne restreint pas ses données aux seules sources arabes de l'époque concernée , mais fait place aussi à une importante littérature de voyageurs européens qui se substitue à ces sources arabes ; et afin de pouvoir dégager de cet ensemble d'informations un procéssus d'évolution de ces villes à travers cette longue période , ces données seront classées par ordre chronologique de leur composition .

CE DOCUMENT REPRESENTE LA PREMIERE PARTIE D'UNE THESE DE TROISIEME CYCLE (entamée dans le cadre de la poste graduation à l'école polytechnique d'architecture et d'urbanisme) SUR LE PROCESSUS D'EVOLUTION DES VILLES ALGERIENNE AU MOYEN AGE".


M E R
GRENADE
ALGER
GEZEIR
BUGGIA
(E)
SUCAICADA
BONA
BENSART
TUNIS
TENEZ
SERSOU
MEDIA
COSTANTIA
MEGERADA
BESSA
SUSA
CAIRAOAN
ROYAUME DE TUNIS
ROYAUME DE TELENSIN
MELELA (E)
MUSTUGANIN
ORAN
HUNAIN
ROYAUME DE GUANSERIS
Détroit de Gibraltar
(P) TANGIA
ARZILLA (P)
SEBTA (PT)
ELABATH
RADES
ERRIF
AZGAR
ROYAUME DE FEZ
GARET
GUAGDA
CHAUS
SALA
ANFA
AZAAMUR (P)
TEMESNA
TEDLE
Muluia
DESERT DES FIGHIGOR
FIGHIG
HASCORA
AZAFI
DUCCALA
ROYAUME DE MARRACOS
HEA
MARRACOS
TARODANT
GARTGUESSEM (P)
GUZZULA
MESSA
SUS
TAGAUOST
NUN
ACCHA
DARA
SEGELMESSE
DESERT DES BENI SELIM
TEBELBELT
RACMEN
TEGORARIN TUATH
TESEBIT
DÉSERT D'IGHIDI
DÉSERT
MESZAB
GUARGALA
TECHORT
PESCARA
BILED UL GERID
CAPSA
NEFTA
MIFZAOUA
CAPES
GERBE
ASFACHUS
(E) TRIPOLI
TAGIORA
ZOARA
IASLITEN
MESTRATA
LEPEDE
TEGERREGA
NEFUSA
GARIAN
SERTE
DÉSERT
GADAMES
DÉSERT DES FIZZAN
LAMTA
DESER
TEGAZA
DESERT DES GUENZI
TARGA
ou
SAH
DES
BEGA
ARAOAN
DÉSERT D'HAIR

'ALI Ben Moussa ben Mohammed, plus connu sous le nom de Ibn Sa'id Ghanâti, l'ibn Sayd de Reinaud, mourut en 673 ou 685, aprés avoir composé divers ouvrages historiques et géographiques (Reinaud, Géogr. D'Aboulfeda.) Son kitab El-BEDI' est conservé à Oxford, n874 URI dans un manuscrit , en assez mauvais état qui renferme peut-être deux ouvrages différents, On trouvera dans les notes ajoutéés aux extraits qui suivent des rapprochements avec un texte analogue du géographe anonyme appelé tantôt Fezâri, ainsi qu'avec celui, bien plus moderne, de Mahalli,

REF: EXTRAITS INEDITS RELATIFS AU MAGHREB (géographie et histoire)
traduit de l'arabe et annoté par E. FAGNAN. Alger 1924,
p: 6, 7, II, 41, 49, 50.

[F. 33 v°]. Sixième partie du monde habité, comprenant le Maghreb et ses dépendances.

Ce pays se divise en trois régions : l'Ifrîkiya, qui s'étend des montagnes de Nefoûsa jusqu'à celles du Wancherîch, a pour habitants des tribus Maçmoûdites, tant des Çanhâdja que des Berghawâta. Elle renferme des villes situées sur le littoral de la mer de Roûm, telles que Tripoli, Sfax, Mehdiyya, Sousse, Tunis, Bône, Bougie, El-Djezâ'ir, c'est-à-dire Djezâ'ir Benoû Mezghanna (Alger), ainsi que des villes éloignées de la mer, Gafça, Gabès, Nafta et Tawzer (1), qui sont appelées Oasis à dattes, parce que les dattiers y sont abondants et donnent d'excellents fruits, comportant plus de dix variétés différentes les unes des autres. Les céréales y sont peu cultivées, à cause (des incursions) des Arabes. A l'ouest de cette région et dans l'intérieur des terres se trouvent les villes de Milyâna, de Mâzoûna, de [manque], de Constantine, la Kal'a des Benoû Hammâd, Brechk, Benzert (2),

(1) Ces deux noms sont écrits dans le ms., Lamta et Koûk. La restitution que j'en ai faite repose, en outre de la vraisemblance, sur la similitude de notre texte avec celui de Mahalli, que l'on trouvera plus loin

(2) C'est-à-dire Bizerte ; le ms. porte « Feuzâna », mais le contexte ne permet pas de songer au lac Fezâra, près de Bône.

TLEMCEN

TLEMCEN EL-DJIDAR, qui est une ville ancienne dont on attribue la fondation à (*blanc*). Cette épithète d'El-Djidâr lui vient de ce qu'on y retrouve le mur dont Dieu a parlé dans son saint Livre (*blanc*) (2). Il s'y trouve des sources et des eaux abondantes, ainsi que des céréales, des troupeaux, des vergers et des jardins en quantité. Après avoir été la capitale des Benoû 'Abd el-Wâd, elle le fut aussi pour les Benoû Zeyyân.

ANNABA

BÔNE, située sur le versant d'une montagne et construite postérieurement à l'an 450 (28 fév. 1058), est arrosée par une rivière qui coule à l'ouest de la ville, et qui se jette dans la mer.

(2) Voir Koran, XVIII, 81 ; il s'y agit du mur d'une ville relevé par Khidr voyageant en compagnie de Moïse.

AL YA' KUBI
(mort en 278/891)

Abù L 'Abbas Ahmed b 'ali Ya'kùbi, Dja'far b. Wahb. b. Wadih al Ya'kùbi à composé en 259/872 un ouvrage intitulé TA'RIKH édité par K.TH. Houtsma en 1883 et réimprimé en1969. Vers 276/889 ou 278/891, il a écrit un ouvrage KITAB AL BULDAN, édité par de Goeje, B.G.A. et traduit par G. Wiet sous le titre 'LES PAYS' le Caire 1937.

REF: AL- YA' QUBI - DESCRIPTION DE L'AFRIQUE DU NORD texte arabe extrait du ''Kitab al-Buldân'' d'apres l'édition de LEYDE par J. de GOEJE Alger 1960. p:

TLEMCEN.

ثم الى المدينة العظمى المشهورة بالمغرب التي يقال لها تلمسان وعليها سور حجارة وخلفه سور آخر حجارة وبها خلق عظيم وقصور ومنازل مشيدة ينزلها رجل منهم يقال له محمد بن القاسم بن محمد بن سليمان وحول هذه المدينة قوم من البربر يقال لهم مكناسة ومديونة

.AL. MUKADDASI.

(335-378/ 946-988)

Shams al- din mohammed ben ahmed ben abi bakr el- shami el-mukaddasi, a composé vers 373/ 985 un ouvrage qui a pour titre : ahsan al-takasim, fi ma'rifeţ al-akalim; édité par de goeje dans B.G.A. t II, leyde I906. C. pellat en a traduit une partie ss le titre: déscription de l'occident musulman par el-muquaddasi, du IV)°/ X° siècle, bibliothèque arabe- française IX, alger I950 .

REF: EL- MUQUADDASI., déscription de l'occident musulman au IV° / X° siècle, texte arabe et trad fran par ch. pellat ed carbonel alger I950 .
p : 4,5,6,7,I8,I9,20,2I .

[Villes principales]

Barqa est à la fois le nom du chef-lieu et du district dont les villes principales sont : Dhât al-H'umâm. Ramâda At-râbulus [= Tripoli], Ajdâbiya. Çabra [Sabratha]. Qâbis [= Gabès] et Ghâfiq.

L'Ifrîqiya a pour capitale al-Qayrawân [= Kairouan] et pour principales villes : Çabra, Asfâqus [= Sfax], al Mahdiyya [= Mahdia], Sûsa [= Sousse]. Tûnis, Banzard [= Bizerte]. T'abarqa [= Tabarca], Marsâ l-Kharaz [= La Calle]. Bûna [= Bône]. Bâja [= Béja]. Lurbus [= Lorbeus], Qarna. Marnîsa. Mas. Banjad. Marmâjanna, Sabîba [= Sbiba], Qamûda. Qafça [= Gafsa]. Qast'iliya. Nafzâwa, Lâfis, Awdhana. Qalânuch. Qabîcha, Ruçfa. Banûnuch. Lajam. Jazirat Abî Charîk. Bâghay. Sûq Ibn Khalaf. Dûfâna, al-Masîla [= Msila]. Aebir, Sûq H'amza. Jazirat Banî Zaghannâya [= Alger], Mattîja [= Mittidja]. Tanas [= Ténès]. Dâr, Sûq Ibrahîm, al-Ghuzza. Qal'at Barjama, Bâghir, Yalal. Jabal Zâlâgh. (Sfax) [a]. Munastîr [= Monastir], Marsâ l-H'ajjâmîn. (Banzart [= Bizerte]. T'abarqa), Hayyâja, (Bâghir). Ghaybath. Qaryat ac-Çaqâliba, (Lorbeus), Marsâ l-H'ajar. Jamûnas ac-Câbûn. T'aras. (Qast'iliya). Naft'a [= Nefta]. Bant'iyûs. Taqiyûs, Madînat al-Quçûr. Miskyâna [= La Meskiana]. (Bâghây, Dûfâna). 'Ayn al-'Aeâfir, Dâr

(a) Les toponymes déjà cités dans le même district, sont placés entre parenthèses.

Maluwwal, T'ubna [= Tobna]. Maqqara. Tîjis, Madînat al-Mahriyyîn, Tâmasnat, Dakkamâ, Qaçr al-Ifrîqî, Rakwâ, al-Qust'ant'iniyya (*sic*) [= Constantine], Mîlâ [= Mila], Jîjil [Djidjelli]. Tâbarrît, Sat'îf [= Sétif]. Ikijâ [n] [= Ikdjan ?], Marsâ d-Dajâj [= Port aux Poules], (Achîr).

. BONE .

Bône est baignée par la mer ; elle est ceinte d'un rempart possède une mine de fer : ses habitants boivent de l'eau puits.

. CONSTANTINE .

Constantine est une ville antéislamique à deux jours de marche de la capitale.

. TEBESSA .

Marmâjanna est une grande localité dépendant du canton de Tabassâ [= Tébessa] : les habitants boivent de l'eau de puits ; les fruits y abondent.

فاما برقة فاسم القصبة ايضا ومن مدنهـا : ذات الحمام ، رمـادة ، اطرابلس ، اجدابية ، صبرة ، قابس ، غافـق ؛

واما افريقيـة فقصبتها القيروان ومن مدنهـا : صبرة ، اسفاقس ، المهدية ، سوسة ، تونس ، بنزرد (١) ، طبرقة ، مرسى الخرز ، بونة ، باجة ، لربس ، قرنة ، مرنيسة ، [٢١٧] مس (٢) ، بنجد ، مرماجنة ، سبيبة ، قمودة ، قفصة ، قسطيلية ، نفزاوة ، لافس ، اوذنة ، قلانش ، قبيشة ، رصفة ، بتونش ، لجم ، جزيرة ابى شريك ، باغاى ، سوق ابن خلف ، دوفانـة ، المسيلـة ، اشـير ، سوق حمـزة ، جزيرة بنى زغناية (٣) ، متيجة ، تنس ، دار (٤) ، سوق ابراهيم ، الغزة ، قلعـة يرجمـة ، باغر ، يلـل ، جبـل زالاغ ، اسفاقس ، منستـير ، مرسى الحجامين ، بنزرت ، طبرقة ، هياجة ، باغر ، غيث ، قرية الصقالبـة ، لربس ، مرسى الحجر ، جمونس الصابون ، طرس ، [٢١٨] قسطيلية ، نفطة ، بنطيوس ، تقيوس ، مدينة القصور ، مسكيانة ، باغاى دوفانة ، عين العصافير ، دار ملول ، طبنة ، مقـرة ، تيجس ، مدينة المهريين ، تامسنت ، دكما ، قصر الافريقى ، ركوى ، القسطنطينية (١) ، ميلى ، جيجل ، تابريت ، سطيف ، ايكجا (٢) ، مرسى الدجاج ، اشير ؛

وبونة بحرية مسورة بها معدن حديد ؛ شربهم من آبار ؛

ومرماجنة كبيرة من عمل رستاق تبسـا ؛ شربهم من آبار ؛ كثيرة القواكـه ؛

والقسطنطينية (٦) مدينة جاهليـة على يومين من المصر ؛

(١) والاصح : بنـزرت ؛ (٢) كذا فى الاصل ولعلـه تحريـف ؛
(٣) والصواب : مزغنة ؛ (٤) كذا فى الاصل ولعله تحريف

IBN HAWKAL

(378/988)

Abù l-Kasim Mohammed al Nasibi ibn Hawkal est un voyageur qui a vécu entre 938-988 . En 95I, il se trouvait à Sidjilmassa. Son livre kitab SURAT AL - ARD a reçu sa forme définitive en 988. LE texte arabe a été édité d'abord par de Goeje (B.G.A. t I, leyde 1873) et réedité par J.H. Kramers sous le titre OPUS GEOGRAPHICUM AUTORE leyde I938. En I965, J.H. Kramers et G. Wret en ont donné une traduction sous le titre CONFIGURATION DE LA TERRE, 2 tomes

REF: Ibn Hawkal , CONFIGURATION DE LA TERRE (kitab surat al-ard introduction et traduction par J.H Kramers et G. wiet. T I paris I964, P 72; 73, 86, 9I.

La ville de BONE.

Bône est une ville de superficie moyenne, ni grande ni petite : l'étendue[333] de son territoire est analogue à celle de Laribus ; elle est au bord de la mer ; elle a de beaux marchés, les marchandises se vendent facilement[334] et procurent des gains modérés. Le sol de la région est fertile, et les prix sont notoirement bas ; il y a des fruits, et des vergers bien serrés[335] (76). La plupart des fruits sont apportés des plaines environnantes ; le blé et l'orge sont presque toujours inépuisables. Il y a beaucoup de mines de fer[336], dont les produits sont exportés en très grandes quantités vers d'autres pays. On y cultive le lin. Le gouvernement de la ville est indépendant : il dispose d'un contingent de Berbères, lesquels s'enrôlent constamment comme les volontaires servant dans les couvents militaires[337]. Les objets de commerce sont les moutons, la laine[338], le bétail, notamment des bêtes de somme et des animaux de trait. Il y a en outre du miel, divers produits de consommation et des denrées alimentaires, supérieurs aux productions des contrées avoisinantes. La plus grande partie du bétail consiste en bœufs. La ville est le centre d'un vaste district en plaine et de prairies[339] où on se livre beaucoup à l'élevage[340], et peu de gens se nourrissent de viande de cheval car les chevaux sont destinés à la reproduction.

la plaine, le long de la rivière, mais ils ne produisent pas beaucoup de fruits parce qu'on ne sait pas les cultiver.

On voit à l'extérieur de Constantine plusieurs nobles édifices antiques, et, à un mille et demi environ de la ville, il y a un arc de triomphe semblable à ceux de Rome. Mais le vulgaire, dans sa sottise, croit qu'il y avait là un palais où habitaient des démons qui furent chassés par les Mahométans à l'époque où ceux-ci vinrent habiter le pays.

Près de la rivière, sous le rocher, il existe pour descendre un escalier taillé au fer dans la roche et, au bord de l'eau, une galerie en forme de voûte également taillée au fer, si bien que le plafond, les colonnes et le sol sont d'une seule pièce. Les femmes de la ville ont coutume d'y venir laver leur linge.

A trois jets de pierre de la ville environ existe un bain, formé par une source d'eau chaude qui jaillit entre de grosses pierres [51]. On y trouve une grande quantité de tortues qui sont considérées par les femmes comme des esprits malins. Quand par accident l'une de ces femmes contracte la fièvre ou quelque autre maladie, elle dit que c'est la faute des tortues et, comme remède, elle tue aussitôt une poule blanche, la met dans un pot avec toutes ses plumes, puis, après avoir attaché autour du pot plusieurs bougies de cire, elle le porte à la source et l'y laisse. Beaucoup de bons compagnons, quand ils voient une femme se diriger vers la source avec le pot et avec la poule, la suivent et, quand elle est partie, prennent la marmite avec la poule. Ils font cuire la poule et la mangent.

Plus loin que la source d'eau chaude est une source d'eau vive et fraîche auprès de laquelle on trouve un édifice de marbre comme j'en ai vu en Italie et dans toute l'Europe. Le vulgaire croit que ce fut là une école de lettres dont le maître et les élèves étaient vicieux. Dieu aurait transformé en marbre ces hommes, pour leurs péchés, ainsi que leur école.

Les gens de Constantine se réunissent deux fois par an en caravane pour la Numidie. Ils y transportent des tissus de laine faits dans le pays et je ne sais quelle saleté qu'on appelle *el hasis* [52]. Comme ils sont le plus souvent attaqués par les Arabes, ils emmènent avec eux quelques arquebusiers turcs qui sont très bien payés.

Les marchands de Constantine ne paient pas de droits d'entrée à Tunis: Ce n'est qu'à la sortie de Constantine qu'ils paient deux et demi pour cent. Mais le voyage de Tunis leur est plutôt nuisible qu'utile, car, entraînés par le plaisir et la débauche, ils dépensent la plus grande partie de ce qu'ils ont apporté avec les femmes de mauvaise vie.

(51) Actuellement, bain de Sidi Meid.

(52) El-hachich, littéralement l'herbe sèche: ici la hachich, préparation à base de chanvre indien.

SERSEL [112], ville

C'est une très grande et très ancienne ville édifiée aussi par les Romains sur le bord de la Méditerranée [113]. Son circuit fut jadis d'environ 8 milles [114], longueur de son mur d'enceinte très élevé et bâti d'énormes pierres de taille. On y voit près de la mer un grand temple très haut dont l'abside existe encore maintenant, entièrement garnie de marbre à l'intérieur. Il y avait à une époque sur un rocher une grande citadelle d'où l'on pouvait surveiller la mer sur une vaste étendue. De beaux et bons terrains de culture entourent cette ville. Bien que celle-ci ait été très ruinée par les Goths [115], une partie en fut très peuplée sous la domination mahométane. Cela dura peut-être cinq cents ans. Par la suite, lors des guerres entre les rois de Tlemcen et ceux de Tunis, elle fut abandonnée et resta inhabitée pendant environ trois cents ans jusqu'à la prise de Grenade par les Chrétiens [116]. Alors beaucoup de Grenadins y vinrent, rebâtirent une bonne partie des maisons et la citadelle et cultivèrent les terres. Puis ils construisirent beaucoup de bateaux pour naviguer, tandis qu'ils s'adonnaient aux travaux de la soie, car ils avaient trouvé une quantité infinie de mûriers blancs et noirs. Ces gens prospérèrent de jour en jour si bien qu'ils sont arrivés à occuper douze cents maisons. Ils n'ont été soumis qu'à Barberousse, auquels ils ne versent cependant pas plus de trois cents ducats de tribut par an.

(112) Cherchel.

(113) Colonia Julia Caesarea, d'abord comptoir phénicien puis punique d'Iol, puis capitale berbère de la Maurétanie à laquelle son roi berbère Juba, Youba donna le nom de Julia Caesarea, en l'honneur de Jules César, puis colonie romaine.

(114) Il faut probablement lire 3 milles, 4.800 m.

(115) Vandales.

AL BAKRI
(460/ I068)

Abù Ubayd Abd Allah ben Abd al Aziz ben Mohammed ben Ayyùb al Bakti andalou d'origine et d'éducation , est le plus grand géographe de l'occident musulman avec al IDRISI . Al Bekri vécut au cours du V/XI siècle et mourut tres agé en oct-nov I094. Son oeuvre capitale est le kitab AL MASALIK WA L'MAMALIK (livre des itinéraires et des royaumes) achevé en 460/I068 . Mac Guckin de Slane édita en I857 à Alger le texte arabe d'al Bakri , puis en publia dans le J.A (I857/58) la traduction . Actuellement texte arabe et traduction sont réunis en un seul volume , réédité en I965.

De Slane n'à édité et traduit que la partie de l'ouvrage concernant l'Afrique du nord et le bilad al Sudan.

La ville de BONE

La ville de Bône, fondée à une époque très reculée, était la demeure d'*Augochtîn* « S. Augustin », grand docteur de la religion chrétienne. Elle est située auprès de la mer, sur une colline d'accès difficile qui domine la ville de Sebous « Seibouse ». De nos jours, elle porte le nom de Medina Zaoui (3). Elle est à trois milles de la ville neuve, et renferme des mosquées, des bazars et un bain. Les envi-

(3) C'est-à-dire *la ville de Zaouï*. Il est possible qu'El-Moëzz ibn Badîs, quatrième souverain Zîride, ait donné la ville de Bône en apanage à son parent, Zaouï ibn Zîri, qui, après avoir fait de Grenade la capitale d'un royaume berber, rentra en Afrique l'an 410 (1019-20). Nous savons par Ibn-Khaldoun et d'autres historiens que Zaouï y trouva l'accueil le plus honorable.

neuve (*Bône-t-el-Hadîtha*) fut entourée de murs un peu plus tard que l'an 450 (1058); elle possède auprès de la mer un puits taillé dans le roc et nommé *Bîr en-Nethra*, qui fournit à presque toute la population l'eau dont elle a besoin. A l'occident de la ville est un ruisseau qui sert à l'arrosage des jardins et qui fait de cette localité un lieu de plaisance. L'Edough (1), montagne qui domine Bône, est souvent couvert de neige, le [134] froid y est très intense, et, chose extraordinaire, on y voit une mosquée sur laquelle la neige ne tombe jamais, bien que toute la montagne en soit couverte. Bône jouit à la fois des avantages d'une ville de l'intérieur des terres et d'une ville maritime : la viande, le lait, le poisson et le miel s'y trouvent en grande abondance. La viande de bœuf est celle dont on fait la plus grande consommation. Nous devons toutefois faire observer que les hommes blancs tombent malades dans cette ville et que les noirs s'y portent très bien (2). On trouve dans les environs de Bône plusieurs peuplades berbères appartenant à diverses tribus telles que les Masmouda et les Auréba. Cette ville est fréquentée par les négociants, dont la plupart sont des Andalous. Le revenu que Bône fournit à la caisse particulière du sultan, abstraction faite des sommes perçues pour le compte du trésor public (*beit el-mal*), s'élève à vingt mille dinars (200.000 francs). A l'orient de cette ville, il y en a une autre nommée Merça 'l-Kharez « le port aux breloques (3) », où se trouve le corail. La mer environne cet endroit de tous les côtés, à l'exception d'un chemin très étroit; elle parvient même à couper ce passage pendant la saison de l'hiver. Merça 'l-Kharez est entouré d'un mur et renferme un bazar très fréquenté. Depuis peu de temps [135] on y a établi un débarcadère pour les navires. On construit à Merça 'l-Kharez des vaisseaux et des bâtiments de guerre qui servent à porter le ravage dans le pays des Roum (les côtes de l'Europe). Cette ville est le rendez-vous des corsaires; il en arrive de tous les côtés, attendu que la traversée de la Sardaigne est assez courte pour être effectuée en deux jours. Vis-à-vis de Merça 'l-Kharez est un puits appelé *Bîr Azrag*, dont l'eau est malsaine; aussi dit-on proverbialement : « Il vaut mieux recevoir un coup de javelot (*mizrag*) que de boire au puits d'Azrag ». Cette ville est infestée de serpents, et l'air y est si mauvais que le teint jaunâtre des habitants sert à les distinguer de leurs voisins; c'est à un tel point qu'ils ont presque tous un amulette suspendu au cou. Le revenu de Merça 'l-Kharez s'élève à dix mille dinars (100.000 francs).

(1) Tous les manuscrits portent *Zeghough* زغوغ à la place d'*Idough* ادوغ.

(2) Les noms *bîdan* et *soudan* signifient *les blancs* et *les noirs*, mais en parlant des hommes seulement; s'il s'agit des animaux, on emploie les adjectifs *bîd* et *soud*. (Voy. du reste le passage du texte [illegible] 6 et 7).

CONSTANTINE.

De Tîdjis on se transporte à Cosantîna « Constantine », grande et ancienne ville, renfermant une nombreuse population, et d'un accès tellement difficile, qu'aucune forteresse du monde ne saurait lui être comparée; elle est située sur trois grandes rivières portant bateau, qui l'entourent de toutes parts (3). Ces rivières proviennent des sources nommées Oîoun [151] Acheggar, c'est-à-dire « les sources noires (1) », et passent dans un ravin d'une profondeur énorme. Dans la partie inférieure de ce ravin on a construit un pont de quatre arches, lequel soutient un second pont, qui en supporte un troisième de trois arches. Sur la partie supérieure de ces [arcades] se trouve une chambre qui est de niveau avec les deux bords du ravin, et qui forme le passage par lequel on entre dans la ville. Vue de cette chambre, l'eau qui est au fond du ravin a l'aspect d'une petite étoile, tant le précipice est profond. Cette chambre s'appelle *El-Abour* « *Sirius* », parce qu'elle est [pour ainsi dire] suspendue au ciel (2). Constantine est habitée par diverses familles qui avaient fait partie des tribus [berbères (3)] établies dans Mîla, dans [le pays des] Nefzaoua et dans [celui de] Castîliya; mais elle appartient [152] à certaines tribus ketamiennes. Elle renferme des bazars bien fournis, et jouit d'un commerce prospère. De cette ville au port de Sicba (4) il y a une [forte] journée de marche.

De Constantine l'on peut se rendre à Mîla

(3) Le Bou-Merzouc se jette dans le Rommel, à environ un kilomètre en amont de Constantine. Ni l'une ni l'autre de ces rivières n'a maintenant assez de profondeur pour porter bateau. On pourrait cependant les rendre navigables en rétablissant l'ancien barrage à l'entrée du ravin qui sépare le plateau de Constantine de celui de Mansoura. Alors, comme dans les derniers temps du Bas-Empire, on parviendrait à inonder une grande étendue du pays. Sur les flancs des montagnes, à droite et à gauche de la route qui mène de Constantine à Batna, on voit une ligne blanchâtre et presque toujours horizontale, qui semble indiquer les bords d'un vaste lac qui occupait les bassins du Rommel et du Bou-Merzouc, avant la rupture du barrage. La partie inférieure de cette construction existe encore, et l'on remarque, parmi les matériaux dont il se compose, des débris de monuments romains. La troisième rivière d'El-Bekri n'existe pas.

(1) *Acheggar* اشقار est le mot berber *Azeggagh* ازكاغ (rouge) mal orthographié. *Noir* se dit en berber *teberrik*.

(2) A cette description on reconnaît un aqueduc ancien, probablement celui qui amenait de l'eau aux citernes de la Caçba, et qui fut plus tard converti en pont. La chambre qui, selon El-Bekri, se trouvait au niveau avec les bords supérieurs du ravin et servait de passage pour entrer dans la ville, était, sans doute, le canal de l'aqueduc.

(3) Ce fut vers le milieu du XI^e^ siècle que les premières tribus arabes arrivèrent dans l'Afrique septentrionale. Avant cette époque on n'y voyait, en fait de nomades, que des peuplades berbères.

(4) C'est-à-dire *Skikda*, l'ancienne *Rusicada*, maintenant *Philippeville*. Dans les manuscrits de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun ce nom est écrit *Sikda*.

Tilimçan (*Tlemcen*) est une grande ville, entourée de murs et située au pied d'une montagne, dont les bois sont d'essence de noyer ; elle a cinq portes, dont trois regardent le midi, savoir : la porte du Bain (*Bab el-Hammam*), la porte de Oueheb (*Bab Oueheb*), et la porte au Guichet (*Bab el-Khoukha*). La porte d'*El-Acaba* « la montée », regarde l'orient, et celle d'*Abou Corra* l'occident. On y trouve les ruines de plusieurs monuments anciens et les restes d'une population chrétienne qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Il y a aussi une église, qui est encore fréquentée par les chrétiens. Dans ces ruines, on découvre souvent des trésors cachés. Les anciens avaient amené à Tlemcen l'eau de plusieurs sources appelées Lourît, qui sont situées à six milles de distance.

Tlemcen, capitale du Maghreb central, possède des bazars, des mosquées, un *djamê*, des plantations d'arbres, et des ruisseaux qui font tourner plusieurs moulins et qui forment la rivière Stafcif. Siège de l'empire zenatien (1), rendez-vous des tribus [180] berbères, Tlemcen est aussi un point de réunion pour les marchands de tous les pays. Mohammed, fils de Soleiman ibn Abd Allah ibn Hacen ibn Ali ibn Abi Taleb [descendant du Prophète], se fixa dans cette ville. Son petit-fils, Abou 'l-Aïch Eiça, fils d'Idrîs, fils de Mohammed ibn Soleiman, bâtit *Djeraoua* (2), ville dont il resta le seigneur et dans laquelle il mourut. Tlemcen n'a jamais cessé d'être la demeure des hommes savants dans la loi et dans les traditions, des jurisconsultes connaissant par cœur les décisions légales fondées sur l'analogie et conformes au système de doctrine enseignée par Malek ibn Anès.

La Cala [ou château d'] Ibn el-Djahel, située au midi de Tlemcen, est une place forte, entourée d'arbres et de ruisseaux ; elle touche à la montagne de Tarni (*Tirni*), localité bien peuplée, ainsi que toutes les montagnes qui s'étendent de là jusqu'à Tîzîl, ville bâtie à l'entrée du désert. L'on part de Tîzîl quand on veut se rendre à Sidjilmessa, à Ouarglan (*Ouergla*) et à El-Calâ

(1) Les Beni Yala, famille zenatienne, régnèrent à Tlemcen depuis l'an 393 (1002 de J. C.), jusqu'à la conquête de cette ville par les Almoravides, sous les ordres de Youçof ibn Tachefîn. Cet événement eut lieu l'an 473 (1080-1). (Voy. *Hist. des Berbers*, t. III, p. 270).

(2) Ville située sur la rivière Kis, à six milles de la mer, et à dix milles sud-est de l'embouchure du Molouiya.

(*El-Guele'ïa*), ville fort peuplée, qui renferme une mosquée et les restes de quelques monuments antiques.

Au nord [*lisez* au sud] de Tlemcen est un lieu de halte appelé Bab el-Casr « la porte du château », qui est dominé par la montagne appelée Ras el-Baghl « la tête du Mulet ». La rivière Stafcîf, qui sort du pied de cette montagne, va se décharger dans un [181] vaste réservoir de construction antique, où elle se précipite avec un fracas qui s'entend de très loin. Un conduit, fait avec art, amène ces eaux jusqu'au lieu nommé El-Mihmaz « l'épe-
ron », puis à Oueldj el-Hana, puis à Djenan el-Haddj « le jardin du pèlerin », d'où elles vont se jeter dans la rivière Isser. Celle-ci verse ses eaux dans la Tafna, fleuve qui va passer par Archgoul et se jeter dans la mer, auprès de cette ville. Archgoul est le port de Tlemcen. Entre ces deux localités est une plaine appelée Zîdour, dont la longueur est de vingt-cinq milles. La Tafna, rivière sur laquelle est située Archgoul, vient du midi et contourne la partie orientale de la ville ; elle reçoit de petits navires, qui la remontent depuis la mer jusqu'à la ville, l'espace de deux milles. Archgoul possède un beau *djamê* de sept nefs, dans la cour duquel sont une grande citerne et un minaret solidement bâti ; elle renferme aussi deux bains, dont un est de construction antique. Le *Bab el-Fotouh* « la porte des victoires » regarde l'occident ; le *Bab el-Emîr* est tourné vers le midi, et le *Bab Mernîça*, vers l'orient. Toutes ces portes sont cintrées et percées de soupiraux (*meurtrières?*). L'épaisseur de la muraille est de huit empans ; le côté qui regarde le nord est celui qui pourrait offrir le plus de résistance à un ennemi. Dans l'intérieur se trouvent plusieurs puits de bonne eau qui ne tarissent jamais et qui suffisent à la consommation des habitants et de leurs bestiaux. Au sud de la ville est un faubourg.

AL IDRISI

(548/ II54)

Abu Abd Allah Mohammed ben Mohammed ben Abd Allah ben Idris al sharif al Idrisi est le géographe arabe d' occident le plus connu. Il est né à Carta en 493/ II00, où il mourut en 560/II66.(probablement). Il avait séjourné antérieurement en 548/II54, à la cour du roi normand RogerII de Sicile, pour le compte duquel il rédigea son ouvrage NUZHAT AL MUSHTAK FI KHTIRAK AL AFAK (divertissement de celui qui désire parcourir le monde). Le livre est désigné assez souvent sous le nom de KITAB RUDJAR (le livre de Roger) , il fut achevé en II54. Al Idrisi est l'un des plus grand géographe de l'occident musulman du moyen age. Son ouvrage suit la division ptolémeenne des 7 climats du monde habité; son ouvrage à été traduit par A . jaubert (parisI836 I840, 3 vol); la partie qui traite de l'Afrique et de l'Espagne a été publiee et traduite par A. dèry et J. de goeje. H .Pérès a publié le texte arabe de l'édition de Leyde (I864-I866) concernant l'Afrique septentrionale et le Sahara, dans la bibliothèque d'études supérieures islamiques d'Alger I957.

REF: El-Idrisi,'WASF CHAMEL IFRIKIA ' publication de H. péres ed de leyde Alger I957. p I48, I49, I58,I59, I66, I67.

La ville de CHERCHEL.

ومنها الى شرشال عشرون ميلا ، ويصل بينهما جبل « تسكنه قبيلة من البربر تسمى ربيعة . ومدينة « شرشال »(42) صغيرة القدر لكنها متحضرة ، ناهجم ، ذو أعناق كأعناق القرع الصغار ، وهو من الطرائف عريب في فاته . وبها كروم وبعض شجرتين وما دار بها بادية لاهلها مواش واغنام كثيرة ، والنحل عندهم كثير والعسل بها ممكن ، واكثر اموالهم الماشية ، ولهم من زراعة الحنطة والشعير ما يزيد على الحاجة.

ومن شرشال الى الجزائر لبني مرغنة سبعون ميلا

La ville de CONSTANTINE.

في الشرق إلى مدينة قسنطينة الهواء ، ثمانية عشر ميلاً ، ويصل بينهما جبل والطريق به . ومدينة قسنطينة عامرة(62) وبها أسواق وتجارة وأهلها مياسير ذوو أموال وأحوال واسعة ومعاملات للعرب ، وتشارك في الحرث والادخار ، والحنطة تقيم بها في مطامرها مائة سنة لا تفسد ، والعسل بها كثير ، وكذلك السمن يتجهز به منها إلى سائر البلاد . ومدينة القسنطينة قطعة جبل منقطع مربع فيه بعض الاستدارة لا يتوصل اليها من مكان إلا من جهة باب في غربيها ليس بكثير السعة . وهناك مقابر أهلها حيث يدفنون موتاهم . ومع المقابر أيضاً بناء قديم من بناء الروم الأول ، وبه قصر قد تهدم كله إلا قليلاً منه ، وبه دار مَلعب من بناء الروم شبيه بملعب ثرمة من بلاد صقلية .

وهذه المدينة أعني القسنطينة ، يحيط بها الوادي من جميع جهاتها كالعقد مستديراً بها ، وليس للمدينة من داخلها سور يعلو أكثر من نصف قامة إلا من جهة باب ميلة . وللمدينة بابان ، باب ميلة في الغرب ، وباب القنطرة في الشرق . وهذه القنطرة من أعجب البناءات ، لأن علوّها يشف مائة ذراع ، بالذراع الرشاشي ، وهي من بناء الروم ، قسي على قسي سفلى ، وعددها في سعة الوادي خمس ، والماء يدخل على ثلاث منها ، يلي جانب الغرب ، وهي كما وصفناها ، قوس على قوس ، والقوس الأولى يجري بها الماء أسفل الوادي ، والقوس الأخرى فوقها ، وعلى ظهرها المشي

(42) راجع وصف الجغرافيين العرب لمدينة شرشال في كتابنا المدن المغربية في الادب الجغرافي العربي ، وانظر كذلك وصف افريقية للحسن الوزان-345) Gsell (st), cherchel- Teipaza, Alger 1896) (2-344 وكذلك رحلة السائح الانجليزي شاو (Shaw) الفصل السابع .

(أ) في « ب » وبطلاس وفي «ج» وبطلاس (ب) في جميع النسخ. الكتف. والاولى قراءة الكف.

(62) راجع وصف الجغرافيين العرب لقسنطينة في كتابنا ، المدن المغربية في الادب الجغرافي العربي ، وانظر للمحدثين كذلك :

Leschi (L), Citra, de la capitale Numede à la Colonie Romaine (R. A. 1937); Feraud, Epoque de j'etalissemmth des turcs à Cosntantine (R. A. 1866); Vaysettes (E), Histoire des dernier Beys de Constantine (R. A. 1895), Courtois (A), Etude sur le Palais d'Ahmed, dernier Bey de Constantine (Bult. Soc. géog. D'Alger (1929); Braham, Constantine et son passé, Constantine, 1937; Marc Arthy (O), Constantine depuis sa fondation jusqu'à la Conquête française, Constantine, 1903.

والجواز الى البرّ الثاني ، وباقي القوسين اللتين من جهة المدينة ،فانما هما مفردتـان على الجبـل ، وبـين القـوس والقـوس أرجـل تدفـع مضرة الماء ومصادرته عند حملة بسيوله ، وعلى رقاب الأرجـل قسي فارغـة كالبنـات صغار ، فربما زاد الماء في بعض الأوقات عند سيله فعلاً الأرجل ومرّ في تلك الفرجات ، وهي من أعجب ما رأيناه من البناء .

وليس في المدينة كلها دار كبيرة ولا صغيرة الا وعتبة بابها حجر واحد ، وكذلك جميع عضادات الأبواب . فمنها ما يكون من حجرين ، ومنها ما يكون من أربعة أحجار ، وبناؤها من التراب وأرضها كلها حجر صلد . وفي كل دار منها مطمورتان وثلاث وأربع منقورة في الحجر ، ولذلك تبقى بها الحنطة لبرودتها واعتدال هوائها . ووواديها يأتي من جهـة الجنـوب ، فيحيط بها من غربيها ، ويمر شرقاً مع دائـر المدينـة ، ويستـدير في جهـة الشمال ، ويمر مغرب الى اسفل الجبل ، ثم يسير شمالاً إلى أن يصـبّ في البحر ، في غربي وادي سهر . والقسنطينة من أحصـن بلاد الله ، وهـي مطلة على فحوص متصلة ، ولها مزارع الحنطـة والشعـير ممتـدة في جميع جهاتها ، ولها في داخل المدينة ومع سورها مسقىً يستقون منه ، ويتصرفون به عند أوقات الحصار لها من طرقها .

وبين القسنطينة وباغاية ثلاث مراحل | وكذلك من القسنطينـة إلى مدينة بجاية ستة أيام ، أربعة منها إلى جيجل

La ville de TLEMCEN.

وتلمسان(30) مدينة ازلية لها سور حصين متقن الوثاقة . وهي مدينتان في واحدة يفصل بينهما سور ولها نهر

ومن فاس الى تلمسان تسع مراحل ؛ والطريق بينهما هو ان تخرج من فاس الى نهر سبو ، وهو نهر عظيم يأتي من نواحي جبل القلعة لابن تواله ،

(30) راجع وصف الجغرافيين العرب لمدينة تلمسان في كتابنا المدن المغربية في الادب الجغرافي العربي . وتلمسان تقع على خط طول 1 -30 غرب جرينتش ، وخط عرض 34 -52 شمالا ، على ارتفاع 2600 قدم على مستوى البحر ، وهي على الجانب الشمالي لاحدى قمم جبال تلمسان ، وتحيط بها من الغرب والشرق والشمال سهول مترامية الاطراف . وهذه المدينة التي حلت محل Pomaria الرومانية القديمة ، قد لعبت ادوارا هامة في تاريخ المغرب الاسلامي ، حيث كانت مركزا من مراكز الخوارج من زناتة ، قبل ان يؤسس يوسف بن تاشفين تلمسان الحديثة التي تسمى بالبربرية تاقرارت » في القرن الخامس الهجري ، وتصبح عقب تدهور سلطان الموحدين عاصمة (مع فاس) على التوالي لبني عبد الواد وبو بني مرين . انظر وصف افريقيا للحسن الوزان (2 -323 وما يليها) وكذلك المقالة الشيقة التي خصصها الفريد بل (A. Bel) لمدينة تلمسان في دائرة المعارف الاسلامية ، والمراجع العديدة التي احال اليها .

YAKUT

YAKUT al Rùmi est un éclave affranchi, il vécut de 575/II79, à 626/I229 entre Alep, Mossoul et Bagdad principalement.
Il est un compilateur,qui,fort heuresement, cite ses sources. Il composa, entre autres ouvrages, un dictionnaire géographique des pays, le MU'DJAM AL-BULDAN, achevé en Radjab sept I220.

REF: YAKUT al-rùmi, MU'DJAM AL BULDAN , editeur Dar Sader, Beyrouth I957 , tome II et IV p: I3, 44, et P349.

TEBESSA

تَبِسَّة : بالفتح ثم الكسر ، وتشديد السين المهملة :
بلد مشهور من أرض إفريقية ، بينه وبين قفصة ست مراحل في قَفْر سبيبة ، وهو بلد قديم به آثار الملوك، وقد خرب الآن أكثرها ، ولم يبق بها إلا مواضع يسكنها الصعاليك لحب الوطن لأن خيرها قليل ، وبينها وبين سطيف ست مراحل في بادية تسكنها العرب ، يعمل بها بسط جليلة محكمة النسج ، يقيم البساط منها مدّة طويلة .

TLEMCEN.

تِلِمْسَان : بكسرتين ، وسكون الميم ، وسين مهملة ، وبعضهم يقول تِنِمْسَان ، بالنون عوض اللام : بالمغرب وهما مدينتان متجاورتان مسوّرتان ، بينهما رَمِيَةُ حجر ، إحداهما قديمة والأُخرى حديثة ، والحديثة اختطّها الملثّمون ملوك المغرب ، واسمها تافرزت ، فيها يسكن الجند وأصحاب السلطان وأصناف من الناس ، واسم القديمة أقادير ، يسكنها الرعية ، فهما كالفُسْطاط والقاهرة من أرض مصر ، ويكون بتلمسان الخيل الراشدية ، لها فضلٌ على سائر الخيل ، وتتخذ النساءُ بها من الصوف أنواعاً من الكنابيش لا توجد في غيرها ، ومنها إلى وهران مرحلة ، ويزعم بعضهم أنه البلد الذي أقام به الخضرُ ، عليه السلام ،

الجدار المذكور في القرآن ، سمعته ممن راى هذه المدينة ؛ وينسب إليها قوم ، منهم : أبو الحسين خطّاب بن أحمد بن خطّاب بن خليفة التلمساني ، ورد بغداد في حدود سنة ٥٢٠ ، كان شاعراً جيّد الشعر ؛ قاله أبو سعد .

قسنطينة: بضم أوله ، وفتح ثانيه ثم نون ، وكسر ثالثة من ثلاث حنايا ثم بني فوق ذلك بيتٌ ساوى حافتي الخندق يُعبر عليه إلى المدينة ويظهر الماء في قعر هذا الوادي من هذا الموضع كالكوكب الصغير لعُمقه وبُعده ؛ ومن مدينة قسنطينية إلى مدينة ميلَة ؛ وإليها ينسب عليّ بن أبي القاسم محمد أبو الحسن التميمي المغربي القسنطيني المتكلم الأشعري ، قدم دمشق وسمع بها صحيح البخاري من الفقيه نصر بن إبراهيم المقدسي وخرج إلى العراق وقرأ على أبي عبد الله محمد بن عتيق القيرواني ولقي الأئمة ثم عاد إلى دمشق وأكرمه رئيسها أبو داود المضرّج بن الصوفي ، وما أظنه روى شيئاً من الحديث لكن قرأ عليه بعض كُتُب الأصول ، وكان يُذكر عنه أنه كان يعمل كيمياء الفضّة ، ورأيت له تصنيفاً في الأصول سماه كتاب تنزيه الإله وكشف فضائح المشبهة الحشوية ، وتوفي بدمشق ثامن عشر رمضان سنة ٥١٩ .

ظاء ، وياء مثناة من تحت ، ونون أخرى بعدها ياء خفيفة ، وهاء: مدينة وقلعة يقال لها قسنطينية الهواء ، وهي قلعة كبيرة جداً حصينة عالية لا يصلها الطير إلا بجهد ، وهي من حدود إفريقية مما يلي المغرب لها طريق واتصال بآكام متناسقة جنوبيّها تمتدّ منخفضةً حتى تُساوي الأرض وحولها مزارع كثيرة وإليها ينتهي رحيل عرب إفريقية مغربين في طلب الكلإ ، ونزاوَرُ عنها قلعة بني حمّاد ذات الجنوب في جبال وأراض وَعِرَةٍ ، قال أبو عبيد البكري : من القيروان إلى مَجّانة ثم إلى مدينة بُنْجُس ومن مدينة بُنْجُس إلى قسنطينية ؛ وهي مدينة أزليّة كبيرة قلعة ذات حصانة ومنعة ليس يعرف أحصَنُ منها ، وهي على ثلاثة انهار عظام تجري فيها السفن قد أحاطت بها تخرج من عيون تعرف بعيون أشقار ، تفسيره سَوداء، وتقع هذه الأنهار في خندق بعيد القعر مُتناهي البُعد قد عُقِدَ في أسفله قنطرة على أربع حنايا ثم بُني عليها قنطرة ثانية ثم بُني على الثانية قنطرة

IBN ḤAMÎS

Poète tlemcénien du XIII[e] siècle

PAR

ABDESSELAM MEZIANE

PROFESSEUR A LA MÉDERSA D'ALGER
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEUX TLEMCEN

Nous avons choisi ce sujet parce que Tlemcen, où se tient ce congrès, a été le berceau de ce poète, parce que l'historiographe des Banû 'Abd al-Wâd, Yaḥya Ibn Ḫaldûn n'a pas hésité à lui attribuer le titre de « *Poète de la septième centaine* » (XIII[e] siècle de l'ère chrétienne), siècle où vivaient pourtant Muḥyî ad-Dîn Ibn al-'Arabî (560-638/1165-1240), Ibn al-Fâriḍ (577-632/1182-1235), 'Al-Bahâ Zuhayr (581-656/1185-1258), Ibn Sahl (605-646/1208-1248), Aš-Šabb az-Zarîf At-Tilimsânî (661-688/1263-1289) et d'autres grands poètes ; — parce qu'enfin nous avons voulu apporter une contribution, si modeste fût-elle, à l'étude de la littérature occidentale musulmane qui, à notre avis, n'est pas connue d'une manière suffisante (1).

Plusieurs historiens et biographes ont parlé d'Ibn Ḫamîs, mais aucun de ceux que nous avons pu consulter (2) ne fournit les documents nécessaires pour écrire

(1) Nous espérons reprendre l'étude de ce poète pour essayer de préciser davantage les caractéristiques de son œuvre et sa valeur réelle, ce que nous ne pouvions nous proposer dans une communication aussi brève.

(2) Al-Maḳḳarî : *Nafḥ at-Ṭîb*, II, 509, éd. de Leyde, II, 654 ; III, 182 et suiv. ; IV, 266. — Al-Maḳḳarî : *Azhâr ar-Riyâḍ*, ms. de Paris, n° 2.106, f° 162 verso et suiv. — Ibn al-Ḫaṭîb : *al-Iḥâṭa*,

une biographie satisfaisante de ce poète. On n'y trouve des renseignements ni sur sa famille, ni sur ses études, ni sur ses maîtres.

Abû 'Abd Allâh Muḥammad Ibn 'Umar Ibn Muḥammad Ibn 'Umar Ibn Muḥammad Ibn Ḥamîs est né à Tlemcen entre 637 et 647 de l'hégire = 1239-1249.

Il est originaire du Yémen et compte parmi ses aïeux les anciens rois de Ḥimyar (1).

Notre poète eut à Tlemcen une jeunesse adonnée aux plaisirs et jouit d'une liberté complète.

ms. de l'Escurial, copie phot. de M. E. Lévi-Provençal, f° 67 verso et suiv. — Ibn al-Ḳâḍî : *Durrat al-Ḥiğâl*, éd. I.-S. Allouche, Rabat, 1936, t. I, p. 163 et suiv. — Ibn Maryam : *al-Bustân*, éd. Benchenep, p. 225. — Barges : *Complément de l'histoire des Banû Zayyân* (Paris, 1887, p. 22 et suiv.). — Barges : *Vie de Sidi Abû Madyan*, Paris, 1884, p. 71 et suiv. et 105 et suiv. — 'Aššarîf al-Ḥarrâṭî : *al-Ḥuğûb al-Mastûra fî Maḥâsin al-Maḳṣûra*, Caire, 1344, t. I, p. 17 et passim ; II, 181-82. — Ibn Ḫaldûn Yaḥya : *Buğyat ar-Ruwwâd*, éd. Bel, t. I, texte arabe, p. 10 et suiv., 39 et suiv. ; trad. p. 13 et suiv., 49 et suiv. — Mubârak al-Mîlî : *Târîḫ al-Ğazâ'ir*, Constantine, 1350, t. II, 351 et 356. — As-Suyûṭî : *Buğyat al-Wu'ât*, Caire, 1326, p. 86. — Ibn Ḳunfuḏ : *Wafayât*, ms. de M. Pérès.

(1) Nous savons que les Banû al-Aḥmar, rois de Grenade, descendent de Ḥamîs Ibn Naṣr (Ibn al-Ḫaṭîb : *al-Iḥâṭa* le Caire, 1319, II, 59 ; — *al-Lamḥa al-Badriyya fî-d-Dawlat an-Naṣriyya*, le Caire, 1347, p. 30). Ibn al-Abbâr dans le *Mu'ğam*, au paragraphe 137 et dans la *Takmilat Aṣṣila*, aux paragraphes n°s 61 de l'édition Benchenep (Ibn Farḥûn donne, dans son *Dîbâğ*, Caire, 1351, p. 46, une biographie du personnage cité à ce numéro par Ibn al-Abbâr), 988, 1120 (al-Maḳḳarî, II, 19, éd. de Leyde, I, 901, donne une biographie du personnage cité à ce numéro par Ibn al-Abbâr), 1295 de l'édition Codéra mentionne des personnages de ce nom ; mais le poète qui nous occupe n'appartient pas à ces familles, car les unes sont de Ḳuraych, les autres, bien que Yémenites, se rattachent à la branche de Kahlân. — Le même auteur, au paragraphe 57 de l'édition Benchenep (al-Maḳḳarî, III, 182, donne une biographie du personnage cité à ce numéro par Ibn al-Abbâr), 555 de l'édition Codéra, et al-Maḳḳarî, *Nafḥ aṭ-Ṭîb*, éd. du Caire, t. II, 470, éd. de Leyde, II, 597, citent d'autres Ibn Ḥamîs sans indiquer leurs tribus d'origine. On ne peut donc rien affirmer au sujet de leur parenté avec notre poète. — Dans son *Histoire de la Médecine Arabe*, Paris, 1876, t. I, page 547, Leclerc parle d'Abû Ga'far Ibn Ḥamîs qui n'est autre que le personnage cité par Ibn al-Abbâr au paragraphe n° 57 de l'éd. Benchenep.

« J'y étais (à Tlemcen), nous dit-il, à la fleur de l'âge, « l'heure où la sève de ma jeunesse était douce et pure.

« C'était pour moi un lieu d'amour passionné, de tendre affection, de rendez-vous affables où toute atteinte à la pudeur eût été de mauvais goût.

« Le sort ne me contrariait pas, ses vicissitudes semblaient être repoussées loin de moi ; tandis qu'aucun reproche, aucune punition ne ramenait ma jeunesse déchaînée » (1).

Il fréquentait des amis sincères qui « écoutaient la sage parole et demeuraient sourds à ceux qui leur conseillaient le vice ou des actions blâmables » (2).

En 681/1282, Ibn Ḥamîs est nommé secrétaire général du deuxième roi Zayyanide, 'Abû Sa'îd Oṯmân Ibn Yarmurâsan (681-703/1283-1304) (3).

Nous ne savons rien sur le rôle joué par Ibn Ḥamîs dans cette fonction. Nous pouvons cependant juger de l'importance de ce poste en nous reportant à ce que nous dit Ibn Marzûḳ, contemporain de notre poète, dans son Musnod sur l'histoire des Mérinides ; il distingue « deux catégories de secrétaires. Les uns (Ibn Ḥamîs était de ceux-là) sont chargés du service de la correspondance royale ; ils rédigent les reserits du prince, les missives aux monarques étrangers, les circulaires aux gouverneurs des villes ; ils reçoivent des lettres à l'arrivée et en écrivent pour leur maître le résumé dit *Biṭâḳa*. Certains parmi eux sont en même temps des conseillers intimes ; ils sont admis aux secrets du sultan et sont employés à rédiger sa correspondance confidentielle » (4).

Au temps où Ibn Ḥamîs faisait partie du gouverne-

---

(1) Al-Makkarî, III, 190, lignes 25 et suiv.

(2) Al-Makkarî, III, 191, ligne 5.

(3) Cf. Yaḥyâ Ibn Ḫaldûn, *Bugyat ar-Ruwwâd*, éd. Bel, t. I, texte arabe, p. 117 et suiv., trad. p. 158 et suiv. — Barges, *Complément*, p. 21 et suiv. ; *al-Tanasî*, ms de la Médersa de Tlemcen, f° 60, recto.

(4) E. Lévi-Provençal, *Hespéris*, t. V, 1925, p. 14.

ment, la vie à Tlemcen devenait de plus en plus triste ; le voyageur africain 'Abû Muḥammad al-'Abdarî qui visita cette capitale en 688/1289, en fait le tableau suivant : « Cette ville, dit-il, dans son itinéraire (ar-Riḥla al-Maġribiyya), possède de superbes édifices, de vastes et beaux établissements de bains, mais ce sont des habitations sans habitants, des demeures dépeuplées et des logements complètement vides, à tel point qu'en la contemplant on ne peut contenir ses pleurs et ses sanglots. Si un étranger y venait demander l'hospitalité, il n'y rencontrerait que la misère pour patrie et si un pauvre y descendait elle ne lui offrirait pour vêtement qu'un linceul » (1).

Depuis 648/1230, en effet, le royaume des Banû 'Abd al-Wâd n'a pas cessé d'être attaqué par les Mérinides, rois du Maroc et Tlemcen fut maintes fois assiégée (2).

Cette situation devait rendre la vie à Tlemcen insupportable pour le poète. Nous savons d'autre part qu'il se brouilla avec ses maîtres auxquels il reprochera plus tard d'avoir fait subir de mauvais traitements à ses parents (3). Aussi quitte-t-il Tlemcen après 693/1294 ; il se rend à Ceuta avec le désir de se consacrer à l'enseignement.

EL. HEREWI .

(m en 1294)

Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Aboû Bekr 'Ali, plus souvent désigné par l'ethnique Herewi, mort en 611 (13 mai 1214), a fourni la matière d'un article à Ibn Khallikân (I, 289 ; Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, intr., p. 127 ; Brockelmann, *G. d ar. Litt.*, I, 478)

Des nombreuses pérégrinations auxquelles le poussa son zèle religieux il a rapporté le souvenir des lieux saints où il avait porté ses dévotions dans un petit livre *El-ichârât ila ma'rifat ez-ziyârât*, dont un exemplaire, médiocrement correct et où les points diacritiques manquent souvent, est conservé à Oxford, n° 155 du catalogue Nicoll, et a servi pour la traduction ci-dessous. On trouve d'autres exemplaires à Berlin, n° 6120-23, à Paris, n° 5975, et à Cambridge, n° 92, assez nombreux, semble-t-il, pour permettre d'en donner une édition correcte.

REF: EL. HEREWI., el icharât ila ma'rifat ez-ziyârât, in document: extraits inédits relatifs au maghreb; (géographie et histoire) traduit de l'arabe et annoté par E. Fagnan alger 1924 .
p: 1,2,3,49,50,121,163 .

.CONSTANTINE.

A Constantine l'aérienne se trouve le pont qui compte parmi les constructions merveilleuses du monde ; mais il ne faut pas oublier que le pont qui est à la porte d'Arredjân (6) en Khoûzistân et qui est dû à Ed-Deylemi (7), médecin de Haddjâdj, n'a pas son pareil en pays musulmans. Il (8) n'a qu'une arche, et

(6) De ce pont Yâkoût ne dit rien ; cf. Defrémery, *Mém. d'hist. or.*, p. 142.

(7) Peut-être faut-il compreudre « au Deylemite » ; je ne trouve d'ailleurs le nom de ce médecin ni dans Ibn Aboû 'Oçeybi'a ni dans la *Vie d'El-Haddjâdj* de J. Perier.

(8) Ce pronom paraît se rapporter au pont de Constantine.

entre les deux culées il y a une distance de cent cinquante pas. Nous avons dit déjà que nul prophète n'a foulé les régions arabes[1] ou non-arabes (*sic*), mais par contre qu'il y a passé un bien grand nombre d'hommes vertueux, de saints, de dévots et de chercheurs de la vérité. [F. 76 v.] Les Espagnols

TLEMCEN

TLEMCEN, grande capitale qui ressemble à Merrâkech. Il plusieurs rivières dont les rives sont bordées de vergers et de moulins ; elles sont formées par un assez court d'eau qui a sa source dans la montagne appelée Djebel ou-Nâdi (2) et se déverse dans un vaste bassin, où il ne fait que passer, et va se jeter dans la rivière Iaser (3). Cette ville est à deux journées d'Oran.

FAGNAN Edmond

FAGNAN edmond, orientaliste français, né à Liège (Belgique) en I846 et mort à Alger en I93I. Apres avooir étudié l'hébreu, le syriaque,et l'arabe, le persan et le turc , Fagnan fut attaché en I873 , à la rédaction du catalogue des manuscrits orientaux à la bibliothèque nationale , et collabora, sous la direction de Slane, à la collection des historiens orientaux des croisades. En I884 , il fut chargé d'un cours à l'école supérieur (depuis faculté) des lettres d'Alger, pour les littératures arabe, et persane.Il a collaboré à plusieurs revues spéciales; il a publié en outre le livre de la félicité par Mâcir ed-Din ben Kosrau histoire des almohades (I893) d'apres Adb el- Wahid el Mevra l'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AU XII siècle en (I900).

REF: E. FAGNAN,extraits inédits relatifs au Maghreb, (géographie et histoire) traduits de l'arabe et annotés par e; Fagnan Alger I924.

EXTRAITS de l'encyclopédie des sciences naturelles et de géographie ''manahidj- el - fiker '' de l'auteurançari kotobi; (I3I8) .

P : 49 - 50 -

TLEMCEN, grande capitale qui ressemble à Merrâkech, a plusieurs rivières dont les rives sont bordées de vergers et de moulins ; elles sont formées par un autre cours d'eau qui a sa source dans la montagne appelée Djebel en-Noûl (2) et se déverse dans un vaste bassin, où il ne fait que passer, et va se jeter dans la rivière Isser (3). Cette ville est à deux journées d'Oran.

(3) Texte ارسغوا, que j'ai corrigé d'après Bekri, p. 157, et l'*Istibçâr*, p. 116. Il faut probablement lire Archgoul, sur la Tafna, dont l'Isser est un affluent.

Certains regardent aussi TLEMCEN comme étant la première ville de cette région et la dernière de la région précédemment mentionnée. C'est une grande ville où il y a des sources abondantes ; elle est riche en céréales et en bétail, a dans ses dépendances de nombreux cantons et est le siège du gouvernement. On y travaille la laine et on en tire toutes sortes de produits de prix.

. CONSTANTINE .

CONSTANTINE L'AERIENNE est une des villes les plus curieuses comme construction. Il y coule trois rivières navigables qui se jettent dans une profonde tranchée entourant la ville et au fond de laquelle on aperçoit l'eau semblable à une étoile. De là au MERSA SIKDA (4) il y a une [forte] étape.

IBN BATTOUTA
(756/ I356)

Shams al Din Abu Abd Allah ben Abd Allah ben Mohamed al- Lawati al Tandji, connu sous le nom d'IBN BATTOUTA est né à tanger en 703/I304 . Il passa 27 ans de sa vie à voyager en divers contrées jusqu'au Indes, aux Maldives, à Sumatra et poussa meme jusqu'au Canton. Ses réçits de voyages sont contenus dans son ouvrage intitulé: TUHFAT AL NUZZĀR FĪ GHARĀ IB AL AMSĀR WA ʿADJĀ IB AL ASFĀR:(présents offerts aux observateurs choses curieuses et merveilleuses vues dans les pays et les voyages) , communément désigné sous le nom générique de RIHLA (voyage).
La rédaction n'est pas d'Ibn Battouta lui-même, mais d'un secrétaire de la cour des marinides de Fès, IBN DJUZZAY.
Le récit de voyage d' Ibn Battouta lui même a connu de nombreuses traductions. En anglais, est à signaler celle de H-A-P G:bb, the Travels of I-B, I958-62, 2 volparus. En français , l'édition et la traduction de C de Fremery et B.R Sanguinetti, Paris I859-69,4 vol. nouvelle édition en 68 , présentée par V. Monteil.

REF: Ibn Battouta, VOYAGES D'IBN BATTOUTAH, texte arabe accompagné en partie d'une traduction par C. DEFREMERY. et le Dr B.R. SANGUINETTI. tome I , Paris I853, P I4, I5, I6, I7, I9.

TLEMCEN.

Arrivée dans la ville de Tlemcen qui était alors Sultan Abou Tachfin , ben Erramran, fils de Moûça d'Othman, fils d'Laghmoréçen, fils de Zeyan.

فوصلت فى مدينة تلمسان و سلطانها يومئذ ابو تاشفين عبد الرحمن بن موسى بن عثمان بن يغمراسن بن زيان و وقفت بها رسولى ملك افريقية

s'y rencontrai les deux ambassadeurs du roi de l'Ifri
que, le feu sultan Abou Inania, savoir le cadhi des ma
lékites à Tunis, Abou Abdallah Mohammed, fi s d'Abou Be
kr Ali fils d'Ibrahim le Bezaoui et le pieux chikh
Abd Allah Mohammed fils de Yasin, fils de Abdella
h Zerouchi Zmobeidi(ce dernier surnom venait de ce
qu'il était originaire d'une bourgade appelée Zobeid e
située sur la côte voisinne de Mahedia). Zobeidi
était un homme distingué; il mourut en l'an 740(.)
Arrivé à Tlemçen les deux a
mbassadeurs susmentionnés en sortaient . Un de mes co
nfrères me donna le conseil de les accompagner. Je
consultai à ce sujet la volonté de Dieu, et après avoi
r été trois jours à Tlemcen pour me procurer ce dont m'
avait nécessaire, je sortis de cette ville et marchai
en toute hâte sur les traces des deux ambassadeurs.

السلطان ابي يحيى رحمه الله و هما قاضي الاكحلة بمدينة تونس ابو عبد
الله محمد بن ابي بكر بن علي بن ابراهيم النفراوي و الشيخ الصالح
ابو عبد الله محمد بن الحسين بن عبد الله القرشي الزبيدي بضم الزاي
نسبة الى قرية بساحل المهدية و هو احد الفضلاء توفاه عام اربعين

وفي يوم وصولي الى تلمسان خرجا عنها الرسولان المذكوران فاشار
عليَّ بعض الاخوان بمرافقتهما فاستخرت الله عزّ و جلّ في ذلك و اقمت
بتلمسان ثلاثا في قضاء مآربي و خرجت لجدّ السير في اثارهما

CONSTANTINE

Cependant nous voyageames jusqu'à ce que nous fussions arrivés pres de CONSTANTINE et nous campâmes en dehors de cette ville. Mais nous fumes surpris par une pluie abondante qui nous força à sortir de nos tentes pendant la nuit pour nous réfugier dans des maisons voisines. Le lendemain matin le gouverneur de la ville vint au devant de nous. C'était un chérif tres distingué que l'on appelait Abou Imam. Il examina mes vêtements que la pluie avait salis et ordonna qu'on les lavât dans sa maison. Lahih ram (.) était trop usé . Cet officier m'envoya pour le remplacer un bihram en étoffe de Baalbeck, dans l'un des coins duquel il avait lié

(.) Richa que les arabes d'Espagne et d'Afrique roulaient autour de leur tête.

وسرنا الى ان وصلنا الى مدينة
قسنطينة فنزلنا خارجها و لما بنا مطر جود اضطرّنا الى الخروج عن
الاخبية ليلا الى دورٍ هنالك فلما كان من الغد تلقّانا حاكم المدينة
و هو من الشرفا الفضلا يسمى بابن الحسن فنظر الى ثيابي و قد
لوّثها المطر فامر بغسلها فى داره و كان الاحرام منها خَلَقا فبعث
مكانه احراما بعلبكيا و صرّ فى احد طرفيه .....

deux dinars d'or. Ce fut la première aumône que j'
reçus pendant mon voyage.

Nous partîmes de Constantine et marchâmes sans nous arrêter jusqu'à la ville de BOUE où nous demeurâmes plusieurs jours. Nous y laissâmes les marchands de notre compagnie, à cause des dangers que présentait le chemin, quant à nous, nous voyageâmes avec promptitude et nous marchâmes sans nous arrêter.

19

دينارين من الذهب فكان ذلك اول ما فُتح به عليَّ في وجهتي . و رحلنا
الى ان وصلنا مدينة بونة و نزلنا بداخلها و اقمنا بها اياما ثم تركنا
بها من كان في صحبتنا من التجار لاجل الخوف في الطريق و تجردنا للسير
و واصلنا الجد

IBN KHALDOUN

IBN KHALDOUN (wali ed-din Abou Zeid Abderahman) le plus grand des historiens musulmans est né à Tunis en I332, et mort au Caire en I406. Il étudia les diverses sciences à Tunis (sciences de l'islam) , et apres avoir vécu à Grenade quelque temps, il retourna dans sa patrie, où il obtint une place dans la chancellerie du sultan. Il se rendit ensuite à Fez , à Tlemcen, puis en Egypte. Son principale ouvrage est une immense chronique générale intitulée Kitab el Ibar, qui traite de l'histoire antéislàmique des empires musulmans du Maghreb, et de l'histoire des bèrbères; le tout est précédé d'une préface connue sous le nom de Prolégomènes (Mokaddama), dans laquelle l'auteur discute la valeur de ses sources, et examine les lois historiques du développement et de la chute des empires. L'histoire des Berbères, la partie la plus importante de cette chronique , ont ete publie et traduit par Quatremère et de Slane.

REF: IBN KHALDOUN. AA ., histoire des bèrbères , traduit , et publié, par quatremère , et de slane , paris, p. Geuthner, I925,I927,I934,ET I956 .
p : t II, 586,587 .
t III , 30,3I,32,37,38,39,40,4I,42,46 , 48,49,50,5I,56,57,66,67,I99,200,20I,330 33I,332,342,343,344,463,489 .
t IV, I26,I27,I4I,à I44,206,207,209,2I0 322 323 .

§ IX. — PRISE DE BÔNE PAR LES FRANCS.

En l'an 547 (1152-3), la flotte de Roger, commandée par son *feta* (*page, serviteur*), Philippe de Mehdïa, vint assiéger Bône. Secondé par les Arabes, cet officier s'empara de la ville, dans le mois de Redjeb, et réduisit les habitants en esclavage. Au bout de dix jours, il repartit pour El-Mehdïa, emmenant avec lui une partie des prisonniers seulement, car il avait promis aux uléma et aux gens dévots de se retirer dans les villages voisins avec leurs familles et leurs richesses. S'étant ensuite rendu en Sicile, il fut emprisonné par Roger à cause de l'indulgence qu'il avait montrée envers les musulmans de Bône. On dit que ce Philippe ainsi que tous les autres pages de Roger étaient musulmans par le cœur. Convaincu de n'avoir pas jeûné aux mêmes époques que le roi et d'être attaché aux doctrines de l'islamisme, Philippe fut brûlé vif, dans le mois de Ramadan, par suite d'une condamnation prononcée contre lui dans une assemblée d'évêques, de prêtres et de chevaliers convoquée par Roger. Ce fut là la première atteinte portée aux croyances des musulmans de la Sicile.

Dieu ne la laissa pas impunie; bientôt après, c'est-à-dire dans la première dizaine du mois de Dou-'l-Hiddja de la même année [commencement de mars 1153], Roger mourut d'une esquinancie, âgé de près de quatre-vingts ans. [Il mourut en 1154, âgé de cinquante-neuf ans.] Son règne avait duré environ soixante ans. [L'auteur confond les deux Rogers.] Il eut pour successeur son fils Guilielm, prince d'un caractère tyrannique et sombre, qui prit pour vizir le nommé Maio-el-Barani [natif de Bari]. Son administration était si mauvaise, que les forteresses de la Sicile et de la Calabre se mirent en révolte contre lui.

L'ÉMIR ABOU-'L-ABBAS-EL-FADL EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE BÔNE.

Peu de temps avant la mort d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, le sultan Abou-'l-Hacen s'était décidé à lui faire demander en mariage une de ses filles. Il confia cette mission à son conseiller et confident, Arîf-Ibn-Yahya, cheikh des Beni-Soueid, tribu zoghbienne, et il fit accompagner ce chef par une bande de légistes, d'hommes de plume et d'affranchis, tous occupant une haute position à la cour. Dans cette députation se trouvèrent Abou-Abd-Allah-es-Sitti, mufti du tribunal impérial, Abou-'l-Fadl-Ibn-Abi-Medin, secrétaire d'état, et l'eunuque Amber, émir du harem. Le sultan hafside agréa cette demande et fit partir pour le Maghreb sa fille Azouna, sœur germaine de l'émir El-Fadl auquel il donna la commission de faire le voyage avec elle. Le cheikh almohade Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed-Ibn-Akmazîr reçut l'ordre de les accompagner. Pendant qu'ils étaient en route, El-Fadl apprit la mort de son père. Arrivé à la cour de Maghreb, il trouva l'accueil le plus flatteur, ayant obtenu du sultan la place d'honneur et la promesse d'être placé sur le trône de l'Ifrîkïa.

Devenu maître du royaume hafside, Abou-'l-Hacen se garda bien d'exécuter un pareil engagement; mais, pour reconnaître les liens de famille qui l'attachaient à El-Fadl et pour remplir, en quelque sorte, la promesse faite précédemment, il confirma ce prince dans le gouvernement de Bône, poste qu'il avait toujours occupé. El-Fadl resta dans cette ville quand Abou-'l-Hacen en partit pour Tunis, et, comme il s'était attendu à obtenir le royaume de son père, tant à cause de sa parenté avec le sultan du Maghreb que de son ambassade à cette cour, il ressentit profondément le mauvais procédé dont il fut la victime. Aussi se tint-il immobile dans son gouvernement, épiant sans cesse l'occasion de se venger.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-ABD-ALLAH, SEIGNEUR DE CONSTANTINE.
SON FILS [1] LUI SUCCÈDE.

Le sultan aimait l'émir Abou-Abd-Allah plus que ses autres fils : il lui témoignait la plus tendre affection et lui montrait une indulgence extrême, à cause des traits de caractère qui annonçaient en cet enfant un esprit élevé et fait pour commander. Tout le monde reconnaissait la justice de cette préférence, jusqu'à Ibn-Ghamr, le puissant gouverneur de Bougie et de Constantine, l'habile défenseur de Bougie contre les Zenata [2]. En l'an 719 (1319), lors de la mort de ce fonctionnaire, le sultan porta ses regards vers les frontières de son empire et plaça la ville de Bougie sous le commandement de son fils, l'émir Abou-Zékérïa, auquel il donna Ibn-el-Caloun pour chambellan. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de cette forteresse, il nomma un autre de ses fils, l'émir Abou-Abd-Allah, au gouvernement de Constantine et lui adjoignit Ahmed-Ibn-Yacîn [en qualité de ministre]. Les deux frères quittèrent Tunis en l'an 720, et chacun d'eux alla s'établir dans le siège de son commandement. Quelque temps après, Dafer-el-Kebîr revint du Maghreb et fut désigné par le sultan comme chambellan du prince de Constantine. Il remplit les fonctions de cette place jusqu'à l'an 727, quand il fut tué auprès de Temzezdekt, ainsi que nous l'avons dit [1]. Le secrétaire Abou-l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz partit de Tunis pour le remplacer, mais, au bout d'une quarantaine de jours, il revint à la capitale. Le sultan confia alors cette charge à Ibn-Séïd-en-Nas, en l'autorisant à conserver la place de chambellan qu'il remplissait à Bougie et de se faire représenter à Constantine par l'affranchi Hilal, qui venait d'abandonner le service du général abd-el-ouadite Mouça-Ibn-Ali. Hilal fut renvoyé par l'émir Abou-Abd-Allah, après la chute d'Ibn-Séïd-en-Nas : son maître, qui était alors parvenu à l'âge viril, ayant voulu diriger par lui-même l'administration de la province. Le sultan donna son approbation à ce changement et, dès lors, il prit l'habitude de consulter son fils sur ses propres affaires et de l'admettre à des entretiens secrets. Vers cette époque, il envoya à Constantine un affranchi d'origine chrétienne nommé Nebil.

2. Dans le texte arabe, il faut lire *min Zenata* à la place d'*ou min Zenata*.

1. Voir tome II, page 465.

CONSTANTINE ET BOUGIE TOMBENT AU POUVOIR DE L'ÉMIR EL-FADL ET PASSENT ENSUITE SOUS L'AUTORITE DES PRINCES QUI Y AVAIENT COMMANDÉ PRÉCÉDEMMENT.

Dans le royaume de Maghreb, le sultan Abou-'l-Hacen avait l'habitude de recevoir, à la fin de chaque année, la visite de tous ses gouverneurs de province. Ils lui remettaient, à cette occasion, les impôts des localités placées sous leurs ordres, et lui rendaient, en même temps, un compte exact de leur gestion. Cette année-ci, ils se mirent en route de toute part, même des extrémités du Maghreb, afin de se rendre auprès de lui. Ils se rencontrèrent à Constantine avec Ibn Mozni, gouverneur du Zab, lequel portait au sultan les impôts de cette province et un riche cadeau. Ce fut dans Constantine qu'ils apprirent le désastre de Cairouan. Dans cette reunion de voyageurs, se trouva le prince Abou-Omar-Tachefin, fils d'Abou-'l-Hacen, qui, après avoir été fait prisonnier, lors de la défaite des musulmans à Tarifa, avait recouvré la liberté à la suite d'un traité de paix que son père négocia avec le roi de Castille, don Alphonse XI. Il amenait avec lui plusieurs grands dignitaires de l'empire chrétien, chargés par leur souverain de se rendre auprès du sultan. Abd-Allah, un autre fils d'Abou-'l-Hacen, y arriva aussi, venant du Maghreb. On y remarqua encore une ambassade nègre, envoyée par le roi de Melli. Tout ce monde était alors réuni dans Constantine.

Aussitôt que la nouvelle des événements de Cairouan se fut répandue dans la ville, une agitation extraordinaire s'y fit remarquer, et la populace se disposa à piller les richesses apportées par ces voyageurs. Les notables de l'endroit commencèrent alors à craindre pour eux-mêmes et envoyèrent un courrier à Abou-'l-Abbas-el-Fadl, pour le prier de venir à leur secours. Quand cet émir fut arrivé aux environs de Constantine, le bas peuple massacra plusieurs des fonctionnaires et des ambassadeurs dont nous avons parlé et s'empara de leurs trésors. Les fils du sultan, les membres de la députation nègre et les ambassadeurs galiciens (castiliens) partirent avec Ibn-Mozni, et se firent escorter jusqu'à Biskera par Yacoub-Ibn-Ali, émir des Douaouida. Ibn-Mozni, se trouvant alors chez lui, leur donna une généreuse hospitalité, et ne cessa de les combler d'égards jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé l'occasion de se rendre auprès du sultan Abou-'l-Hacen. Ils arrivèrent à Tunis dans le mois de Redjeb 749 (sept. oct. 1348).

Le prince El-Fadl, étant entré dans Constantine, y rétablit le gouvernement des Hafsides. Il étendit sur tout le monde l'ombre de sa justice ; il concéda des fiefs, accorda des gratifications, afin de se concilier les esprits, et, sachant que les habitants de Bougie regrettaient leur ancien gouvernement, il se mit en marche pour cette ville. Aussitôt qu'il parut sur la hauteur qui domine la place, les gens du peuple se jetèrent sur les fonctionnaires qu'Abou-'l-Hacen y avait installés et ne les laissèrent s'en aller qu'après les avoir dévalisés et presque assassinés. Alors El-Fadl réunit en un seul empire les villes de Bougie, de Constantine et de Bône ; il rétablit les titres, le cérémonial et les emblèmes de la royauté hafside, et se disposa ensuite à marcher sur Tunis. Pendant qu'il se flattait d'obtenir un succès prompt et facile, il apprit que les anciens émirs de Bougie et de Constantine venaient de quitter le Maghreb.

Arrivé à Bône, El-Fadl apprit que Mohammed-Ibn-Abd-el-Ouahed, un de ses parents et petit-fils d'Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékéria Ier, avait essayé d'y usurper le commandement. Ce Mohammed avait demeuré à Tunis, ainsi que son frère Omar, lequel y exerçait la surveillance des princes de la famille royale. Lors des derniers bouleversements, ils étaient allés trouver El-Fadl et avaient obtenu la permission de rester à Bône pendant qu'il ferait l'expédition de Bougie. Croyant alors que le moment était favorable, ils tentèrent de s emparer de la ville, mais ils succombèrent aussitôt sous les coups des domestiques du palais et des gens du peuple. Aussi l'émir Abou-'l-Abbas-el-Fadl se vit, à son retour, débarrassé de leur présence, toute trace de leur existence ayant été effacée.

Rentré dans son palais, il jeta le bâton de voyage et reprit le commandement qu'il avait toujours exercé. L'émir Abou-Abd-Allah resta maître de Bougie, royaume de son père, Abou-Zékéria, et l'émir Abou-Zeid prit possession de Constantine.

Pendant ces événements, le sultan Abou-'l-Hacen n'avait pas quitté Tunis.

ABOU-EINAN REÇOIT LA VISITE DU PRINCE DE BOUGIE ET LE RETIENT PRISONNIER. — IL S'EMPARE DE BOUGIE ET CHERCHE A RÉDUIRE CONSTANTINE.

Pendant que les princes hafsides habitaient Nedroma et Oudjda, où le sultan Abou-'l-Hacen les avaient relégués, une amitié fondée sur la jeunesse, la haute naissance et la parenté des deux parties s'établit entre Abou-Ênan qui commandait alors à Tlemcen, et l'émir Abou-Abd-Allah. Dès lors, celui-ci montra un grand penchant pour les Mérinides, et ce fut à cause de cette liaison qu'il recouvra le trône de Bougie.

Le chambellan Mohammed-Ibn-Âbi-Amr reçut alors sa nomination au gouvernement de Bougie, avec l'ordre d'y retourner afin de prendre le commandement d'une expédition qui devait agir du côté de Constantine. Il arriva à son poste dans le mois de Redjeb 754 (août 1353). Mouça-Ibn-Ibrahîm-el-Irnîani, nommé commandant des Sedouîkich, alla se poster à Beni-Baurar avec un corps de cavalerie, afin de couper les communications avec Constantine et de percevoir l'impôt dans ce territoire. D'après ses instructions, il devait rester aux ordres du chambellan, lequel se tiendrait dans Bougie.

Depuis l'échec que les Mérinides avaient éprouvé à Constantine, on y retenait prisonnier un fils du sultan Abou-'l-Hacen, nommé Abou-Omar-Tachefin[1] et surnommé par ses compatriotes El-Medjnoun *(le possédé)*, parce qu'il avait l'esprit dérangé. Dans sa prison il recevait des émirs de la ville une pension pour son entretien, et il obtenait de leur bonté et indulgence toutes les gratifications qu'il pouvait désirer. Quand le corps de cavalerie mérinide se fut mis en marche pour se porter à Beni-Baurar, sur la frontière de la province de Bougie, en menaçant ainsi les habitants de Constantine des fléaux de la guerre et d'un siège prochain, l'émir Abou-Zeid fit proclamer sultan ce pauvre insensé, dans l'espoir que les officiers mérinides à Bougie et les troupes envoyées à Beni-Baurar, se rallieraient autour du fils de leur ancien souverain. Son calcul fut justifié par l'événement : quand ils apprirent qu'Abou-Omar-Tachefin avait été revêtu des insignes de la souveraineté, ils vinrent en grand nombre se joindre à lui. Nebîl, chambellan de l'émir Abou-Zeid, se mit alors en campagne et pénétra dans la province de Bougie à la tête des nomades qui habitaient les plaines autour de Bône, et des partisans que son maître conservait encore parmi les Sedouîkich

1. Voir ci-devant, p. 37.

et les Douaouida.

Le chambellan, gouverneur de Bougie, envoya aussitôt chercher les autres Douaouida dans leurs quartiers d'hiver et, les ayant fait passer du Désert dans le Tell, il se concerta avec leur chef Abou-Dinar-Yacoub-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed, et organisa une expédition contre Constantine. Dans le mois de Rebiâ 755 (avril-mai 1354), il quitta Bougie, força Abou-Omar-Tachefin et ses partisans à rentrer dans Constantine, et se porta, avec les Mérinides, les Douaouida et les Sedouîkich, à la rencontre de Nebîl. Ayant mis en déroute l'armée de cet officier, il balaya le territoire de Bône, dont il enleva tous les troupeaux, et de là il marcha sur Constantine. Pendant une semaine il tint cette forteresse investie; mais, ensuite, il leva son camp et se rendit à Mila. Abou-Dinar-Yacoub parvint alors à négocier une trêve entre les deux parties, en faisant livrer Abou-Omar-el-Medjnoun. Ce prince fut envoyé à son frère Abou-Einan, qui le fit enfermer dans une chambre sous bonne garde.

Ibn-Abi-Amr se mit alors à parcourir la province de Bougie et, arrivé à El-Mecîla, il s'en fit payer les impôts et repartit pour le siège de son gouvernement. Il y mourut au commencement de l'an 756 (janv.-fév. 1355), et il eut pour successeur Abd-Allah-Ibn-Ali-Ibn-Saïd de la tribu de Yaban [1].

Le nouveau gouverneur, étant arrivé du Maghreb, alla tenter la conquête de Constantine, mais il y rencontra une si vigoureuse résistance qu'il dut rebrousser chemin. L'année suivante, c'est-à-dire en 757, il reparut devant Constantine et dressa ses catapultes. Le siège durait encore, quand on répandit, dans le camp, le faux bruit de la mort du sultan Abou-Einan. A cette nouvelle, les troupes se dispersèrent et leur général dut incendier ses machines de guerre et reprendre la route de Bougie.

Nous aurons bientôt à raconter la défaite du corps de cavalerie établi à Beni-Baurar, sous les ordres de Mouça-Ibn-Ibrahîm-el-Irniani, commandant des Sedouîkich.

DÉFAITE DE MOUÇA-IBN-IBRAHÎM. — ABOU-EINAN S'EMPARE DE CONSTANTINE [ET DE TUNIS]. — AUTRES ÉVÉNEMENTS.

Le sultan Abou-'l-Abbas, ayant établi son autorité à Constantine et repoussé l'armée mérinide qui était sortie de Bougie pour l'attaquer, fournit aux peuples voisins un nouvel indice de la haute fortune à laquelle on le croyait destiné. Pénétrés de cette conviction, les Aulad-el-Mehdi-Ibn-Youçof, chefs des Sedouikich, vinrent l'inviter à marcher contre Mouça-Ibn-Ibrahîm dont les troupes étaient postées à Beni-Baurar ; ils lui donnèrent, en même temps, l'assurance d'être soutenu par Meimoun-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed [chef douaouidien], qui s'était brouillé avec son frère Abou-Dinar-Yacoub-Ibn-Ali, partisan dévoué des Mérinides. Abou-'l-Abbas y consentit et fit partir avec eux son frère Abou-Yahya-Zékéria, qui emmena les troupes sous ses ordres. Les Mérinides, surpris au point du jour par des masses de cavalerie qui débouchaient de tous les côtés, montèrent à cheval et marchèrent au combat. Leur progrès fut bientôt arrêté : le désordre se mit dans leurs rangs pendant qu'ils opéraient leur retraite, et ils se virent bientôt entourés par l'ennemi. Mouça-Ibn-Ibrahîm fut criblé de blessures ; ses fils Zîan et Abou-'l-Cacem furent tués avec tous leurs gens. — lions dans la mêlée, héros dans les conflits, ils succombèrent avec une foule de camarades aussi braves qu'eux. Le reste de l'armée s'enfuit en abandonnant camp et bagages, et fut poursuivi, l'épée dans les reins, jusqu'à Bougie, où un petit nombre seulement put se réfugier [avec leur général]. Les débris de cette armée se rendirent alors auprès de leur souverain.

Le sultan Abou-Einan apprit la nouvelle de cette défaite avec une colère extrême : il ouvrit le bureau de la solde, envoya ses vizirs dans les provinces pour lever des troupes, passa son armée en revue et remédia à tout ce qui manquait dans l'équipement du soldat. Sur la plainte de Mouça-Ibn-Ibrahîm, qui accusa Abd-Allah-Ibn-Ali, commandant de Bougie, d'avoir négligé de lui porter secours, il infligea à cet officier un châtiment sévère et le remplaça par Yahya-Ibn-Meimoun-Ibn-Amsmoud. Quelques mois se passèrent avant qu'il eut terminé l'organisation de son armée.

Pendant ces préparatifs, le prince Abou-Yahya-Zékéria s'était rendu à Tunis par l'ordre d'Abou-'l-Abbas, pour demander secours au sultan Abou-Ishac ; mais il ne put ensuite rejoindre son frère à cause des graves événements qui étaient survenus dans l'intervalle. Abou-Einan, ayant enfin rassemblé toutes ses troupes, fit partir le vizir Farès-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar à la tête de l'avant-garde et, dans le mois de Rebîa 758 (mars ou avril 1357), il se mit en campagne avec le reste de l'armée. Arrivé près de Constantine, à la suite d'une marche très rapide, il trouva cette ville investie par les troupes d'Ibn-Ouedrar. Les habitants, frappés de terreur à l'aspect de l'armée immense qui remplissait toute la campagne, abandonnèrent leurs postes et passèrent par bandes du côté des Mérinides. Le sultan Abou-'l-Abbas s'enferma dans la citadelle et obtint une capitulation honorable. Abou-Einan le reçut avec les égards dus à un prince aussi distingué et lui fit dresser une tente à côté de la sienne. Quelques jours tard, il jugea convenable de rompre le traité qu'il avait conclu, et de faire embarquer son hôte pour Ceuta, afin d'y être gardé à vue.

Sur ces entrefaites, un détachement de son armée occupa la ville de Bône, d'où les fonctionnaires du gouvernement tunisien s'étaient empressés de s'éloigner. Devenu maître de Constantine, Abou-Einan y installa comme gouverneur

RETOUR DES PRINCES HAFSIDES QUE LES MÉRINIDES AVAIENT DÉPORTÉS EN MAGHREB. — LE SULTAN ABOU-'L-ABBAS S'EMPARE DE CONSTANTINE.

Après la mort d'Abou-Einan, le vizir El-Hacen-Ibn-Omar prit la direction des affaires et plaça sur le trône du Maghreb Mohammed-es-Saîd, fils du monarque décédé. Animé d'une haine profonde contre [le prince hafside] Abou-Abd-Allah, ex-seigneur de Bougie, il le fit emprisonner, pour l'empêcher, disait-il, de tenter un coup de main contre cette ville.

Quant au sultan Abou-'l-Abbas, nous avons déjà mentionné qu'Abou-Einan l'avait fait reléguer dans Ceuta pour y être gardé à vue.

Mansour-Ibn-Soleiman, prince de la famille royale des Mérinides, profita de la mort du sultan pour mettre le siège devant la Ville-Neuve, centre de l'administration du Maghreb, et se fit reconnaître comme sultan par toutes les provinces de l'empire. Sur son invitation, le prince Abou-'l-Abbas se mit en route pour aller le joindre, mais, arrivé à Tanger, il s'attacha au prince mérinide, Abou-Salem, qui était arrivé d'Espagne afin de faire valoir ses droits au trône, et qui venait d'occuper cette ville ainsi que Ceuta. Secondé par les Mérinides, qui tous abandonnèrent le parti de Mansour-Ibn-Soleiman, le sultan Abou-Salem consolida son autorité, fit son entrée à Fez et mit en liberté l'émir Abou-Abd-Allah. Se rappelant alors les bons services d'Abou-'l-Abbas et les preuves d'amitié qu'il avait toujours reçues de ce prince, il lui assigna la première place à la cour, avec une forte pension, et promit de l'aider dans l'accomplissement de ses projets. Les deux émirs restèrent avec leur protecteur jusqu'à ce qu'il eut pris Tlemcen et conquis le Maghreb central.

A cette époque, Abou-Salem apprit avec un vif dépit que les habitants de Bougie avaient expulsé de leur ville Yahya-Ibn-Meimoun et les autres officiers mérinides ; aussi, quand il fut rentré en Maghreb, il résolut d'évacuer les provinces orientales de son empire. Ayant, en conséquence, cédé à son ami Abou-'l-Abbas la ville de Constantine, berceau de la gloire de cet émir et premier siège de son autorité, il adressa au gouverneur, Mansour-Ibn-Khalouf, l'ordre de remettre cette forteresse au prince hafside. L'émir Abou-Abd-Allah partit avec son cousin Abou-'l-Abbas, afin de faire une tentative contre Bougie et d'envahir le territoire de son oncle, le sultan Abou-Ishac. De cette manière, Abou-Abd-Allah espérait faire oublier l'affront qu'il avait subi en perdant sa capitale.

Les deux princes quittèrent Tlemcen dans le mois de Djomada 761 (avril-mai 1360) et s'empressèrent de rentrer dans leur pays. Abou-'l-Abbas remit à Ibn-Khalouf la lettre d'Abou-Salem et obtint encore possession de la ville de Constantine. Dans le mois de Ramadan (juillet-août), il y fit son entrée et, monté sur le trône, il rendit la joie à ces palais qui avaient tant regretté son absence. Ce fut là le commencement de son règne comme sultan et un témoignage frappant du bonheur qui l'attendait.

HISTOIRE D'ABOU-CORRA ET DU ROYAUME QUE LUI ET LES SIENS POSSÉDAIENT A TLEMCEN.

Plusieurs branches de la tribu d'Ifren habitaient cette partie du Maghreb central qui s'étend depuis Tlemcen jusqu'à la montagne habitée par les Beni-Rached, peuple dont elle porte le nom. Ce furent les Beni-Ifren qui fondèrent Tlemcen, ainsi que nous le dirons ailleurs. Vers l'époque où le khalifat passa des Oméiades aux Abbacides, les Beni-Ifren eurent pour chef Abou-Corra, personnage sur la famille duquel je ne possède aucun renseignement, si ce n'est qu'elle faisait partie de la tribu dont il exerçait le commandement.

Lors de la révolte du Maghreb-el-Acsa, quand Meicera et son peuple se déclarèrent les champions de la religion kharedjite, les Berbères tuèrent ce chef et le remplacèrent par un zenatien nommé Khaled-Ibn-Hamîd. On sait que Khaled fit la guerre à Kolthoum-Ibn-Eïad et le tua sur le champ de bataille [1]. Abou-Corra remplaça Khaled comme chef des Zenata.

A l'époque où l'empire oméïade de l'Orient penchait vers sa ruine, une foule de Berbères avaient embrassé le kharedjisme. Les Ourfeddjouma prirent alors la ville de Cairouan; les Hoouara et les Zenata occupèrent Tripoli; les Miknaça s'emparèrent de Sidjilmessa, et Ibn-Rostem s'établit dans Tèhert. L'arrivée d'Ibn-el-Achâth, que le khalife Abou-Djâfer-el-Mansour avait nommé gouverneur de l'Ifrîkïa, remplit d'effroi les populations berbères.

---

[1] Cet émir extirpa les maux qui avaient affligé le pays et mit un terme à la guerre civile.

Quelque temps après, les Beni-Ifren s'insurgèrent aux environs de Tlemcen, sommèrent les autres tribus de professer le kharedjisme et, en l'an 148 (765), ils proclamèrent khalife leur chef Abou-Corra

Certains historiens représentent Abou-Corra comme membre de la tribu de Maghîla; mais il ne m'a pas été possible de constater l'exactitude d'une assertion dont les preuves sont balancées par celles de l'opinion contraire. En effet, bien que les environs de Tlemcen fussent la localité qu'habitaient les Beni-Ifren, il est également certain que cette même région servait de séjour aux Maghîla. Les deux tribus demeuraient l'une à côté de l'autre, mais celle des Beni-Ifren était la plus forte et la plus nombreuse. Les Maghîla professaient la doctrine sofrite; et, pour cette raison, leur réputation comme Kharedjites était mieux établie que celle des Beni-Ifren, qui, au dire d'Ibn-Hazm et d'autres historiens, furent généralement regardés comme partisans de la doctrine orthodoxe des Sonnites.

A l'époque où vivait Ibn-Ghania, Tlemcen était une des localités qui possédaient une garnison almohade, et elle servait de résidence à un prince de la famille royale, chargé de la défense de la province et du maintien de l'ordre. Le sultan El-Mamoun en avait confié le commandement à son frère, le cid Abou-Saïd, mais ce prince négligea totalement l'administration du pays et se laissa mener aveuglément par un cheikh de la tribu des Koumïa, nommé El-Hacen-Ibn-Habboun, qui était alors gouverneur du territoire de Tlemcen. Ce fonctionnaire nourrissait depuis longtemps une haine profonde contre les Beni-Abd-el-Ouad, à cause de la domination qu'ils exerçaient sur les autres tribus et, voulant gratifier sa rancune, il persuada au cîd Abou-Saïd d'emprisonner plusieurs cheikhs abd-el-ouadites qui lui étaient venus en députation. Il se trouvait alors en garnison à Tlemcen une compagnie de troupes almoravides que le gouvernement almohade avait épargnées et qu'Abd-el-Moumen avait fait inscrire de nouveau sur les contrôles de l'armée. Leur capitaine, Ibrahim-Ibn-Ismaïl-Ibn-Allan, intercéda en faveur des détenus et, voyant repousser sa prière, il écouta les inspirations de la fierté blessée, et résolut de se déclarer pour Ibn-Ghanîa, prince de sa nation, restaurateur de l'empire almoravide. Sans perdre un instant, il tua Ibn-Habboun, se saisit du cîd Abou-Saïd, délivra les Abd-el-Ouadites et répudia l'autorité d'El-Mamoun. Ceci se passa en l'an 624 (1227). Ibn-Ghanîa, averti de ce mouvement par un courrier, était parti en toute hâte pour Tlemcen, quand Ibn-Allan forma le projet de briser la puissance des Abd-el-Ouad afin de consolider la sienne, et, pour y parvenir, il invita tous les cheikhs de cette tribu à un festin, afin de les assassiner. Djaber-Ibn-Youçof, auquel Ibn-Allan avait promis une réception magnifique et le rang de vizir, découvrit le piége et, sans laisser paraître la moindre méfiance, il attendit que l'officier almoravide vint à sa rencontre pour le frapper à mort, s'élancer dans la ville et y proclamer de nouveau la souveraineté d'El-Mamoun. Les habitants, auxquels il dévoila la trahison d'Ibn-Allan, qui avait eu l'intention de les livrer à Ibn-Ghania, lui prodiguèrent des remerciements et renouvelèrent le serment de fidélité envers le sultan almohade. Djaber rassembla alors tous les Abd-el-Ouad, ainsi que leurs confédérés, les Beni-Rached, et envoya un messager à El-Mamoun pour lui faire connaître ce qui venait de se passer. Le sultan lui en témoigna sa satisfaction par l'envoi d'un diplôme qui le constituait gouverneur de Tlemcen et de tout le pays des Zenata, charge qui jusqu'alors avait été confiée aux seuls princes du sang royal. De cette manière, Djaber établit son autorité sur le Maghreb central et posa les premiers gradins d'une échelle qui devait servir à ses enfants pour monter sur le trône. Étant allé, l'an 629 (1231-2), à Nedroma, pour en faire le siége, il fut blessé à mort par une flèche tirée au hasard.

El-Hacen, son fils et successeur, fut confirmé dans le gouvernement de Tlemcen par le sultan El-Mamoun ; mais, s'étant aperçu, au bout de six mois, qu'il n'avait pas assez de force pour bien exercer le commandement, il céda toute l'autorité à son oncle, Othman-Ibn-Youçof. Le caractère dur et tyrannique du nouveau gouverneur indisposa les habitants et, vers l'an 631 (1233-4), il se fit chasser de la ville.

L'ÉMIR HAFSIDE, ABOU-ZEKÉRÏA, S'EMPARE DE TLEMCEN. — YAGH-MORACEN LE RECONNAÎT POUR SOUVERAIN.

Yaghmoracén-Ibn-Zian, ayant atteint à la souveraineté par l'établissement de son autorité à Tlemcen et dans le Maghreb central, vit ses Abd-el-Ouad entourés d'une gloire et d'une puissance qui abaissèrent l'orgueil de leurs voisins ; aussi les autres tribus zenatiennes, ne pouvant plus contenir leur jalousie, se mirent en révolte. Attaquées alors par ce chef, au cœur même de leur pays, elles durent se réfugier, les unes dans leurs villes et places fortes, les autres sur les cimes de leurs montagnes. Cette guerre, allumée par les efforts d'Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas, cheikh des Toudjin, et par les démarches d'El-Abbas-Ibn-Mendil-Ibn-Abd-er-Rahman et de ses parents, émirs des Maghraoua, fut marquée par plusieurs batailles et combats dont on garde encore le souvenir. L'on sait que la tribu des Toudjin, branche de celle des Badin, fut toujours en rivalité avec sa sœur, la tribu des Beni-Abd-el-Ouad.

L'émir hafside, Abou-Zékérïa, étant parvenu, l'an 625 (1228), à détacher l'Ifrikïa de l'empire régi par les descendants d'Abd-el-Moumen, s'y établit comme souverain indépendant et conçut l'espoir de soumettre le Maghreb et de monter sur le trône des Almohades à Maroc. Pour atteindre ce but, il pensa que le concours des Zenata lui serait nécessaire et, afin d'obtenir leur appui, il pratiqua des intelligences avec les émirs des Beni-Merin, des Abd-el-Ouad, des Toudjin et des Maghraoua.

Quant à Yaghmoracen, il était demeuré fidèle à la dynastie d'Abd-el-Moumen depuis l'époque où il s'en fut déclaré le vassal, et, dans son gouvernement de Tlemcen, il continuait à servir les sultans de Maroc en se montrant l'ami de leurs amis et l'ennemi de leurs ennemis. Parmi ces princes, Er-Rechîd fut celui auquel il donna les témoignages les plus fréquents de dévouement et dont il reçut, en retour, les plus nombreuses marques d'amitié. Ce fut ainsi qu'en l'an 637 (1239-40), Er-Rechîd lui envoya une grande quantité d'objets rares et précieux, sachant qu'un tel présent serait accepté avec plaisir et qu'il contribuerait à entretenir ce chef dans son éloignement pour les Beni-Merin, tribu qui avait déjà commencé des hostilités contre le Maghreb et l'empire de Maroc.

Le bon accord qui régnait entre Yaghmoracen et son proche voisin Er-Rechid, avait déjà donné du mécontentement à l'émir

LE SULTAN ABOU-HAMMOU REVIENT A TLEMCEN.

TROISIÈME RESTAURATION DE LA DYNASTIE ABD-EL-OUADITE.

Après la mort du sultan Abd-el-Azîz, les Mérinides s'empressèrent de rentrer en Maghreb ; mais, avant de se mettre en marche, ils proclamèrent sultan de Tlemcen un prince de la famille de Yaghmoracen, nommé Ibrahîm, qui, depuis la mort de son père, le sultan Abou-Tachefîn, avait passé sa jeunesse à la cour du Maghreb. Le but de cette nomination était de créer un rival à Abou-Hammou et d'empêcher ce sultan de revenir à sa capitale. Le lendemain de leur départ, l'affranchi Atïa-Ibn-Mouça, qui venait de s'évader du camp mérinide, entra dans la ville, y rétablit la souveraineté de son maître, Abou-Hammou, et repoussa Ibrahîm-Ibn-Tachefîn loin du trône dont il espérait s'emparer.

Les Aulad-Yaghmor, branche de la tribu makilienne des Obeid-Allah, firent aussitôt monter un courrier sur un dromadaire, afin de transmettre cette bonne nouvelle à leur allié, Abou-Hammou. Ce monarque venait d'apprendre que les Arabes zoghbiens se disposaient à marcher contre lui ; et, désespérant de sa fortune, il faisait ses préparatifs pour s'enfuir dans le Soudan, quand ce messager arriva. Son fils et successeur désigné, Abou-Tachefin-Abd-er-Rahman, partit aussitôt avec leur protecteur, Abd-Allah-Ibn-Sogheir, et se rendit à Tlemcen. Quatre jours après eux, le sultan y fit son entrée et monta sur le trône, s'étant empressé de quitter un sol où il avait été poussé par l'adversité. Ce fut là, en réalité, un événement bien extraordinaire. Sans laisser écouler un seul instant, il ordonna l'emprisonnement de ses vizirs qu'il soupçonnait d'avoir trempé dans la [illegible] d'Abd-el-Ilou-Amer et d'avoir secondé les projets de l'ennemi. Le même jour, il assouvit sa vengeance en les faisant égorger.

MORT D'ABOU-TACHEFÎN ET OCCUPATION DE TLEMCEN PAR LE SULTAN DU MAGHREB.

Pendant que l'émir Abou-Tachefîn gouvernait Tlemcen au nom d'Abou-'l-Abbas[1], seigneur du Maghreb, et payait régulièrement le tribut qu'il s'était engagé à lui envoyer, son frère, l'émir Abou-Zian, resta auprès de ce monarque en attendant les secours qu'on lui avait promis. Enfin le sultan mérinide se brouilla avec Abou-Tachefîn, par suite d'une de ces affaires qui jettent la mésintelligence entre souverains, et profita de cette occasion pour combler les souhaits d'Abou-Zian.

Vers le milieu de l'an 795 (mai 1393), il mit une armée à la disposition de son protégé et l'envoya faire la conquête de Tlemcen. Arrivé à Tèza avec cette colonne, Abou-Zîan apprit que, dans le mois de Ramadan (juillet-août), son frère avait succombé à une maladie chronique et qu'Ahmed-Ibn-el-Ezz, vieux serviteur de la famille abd-el-ouadite et oncle maternel d'Abou-Tachefîn, était devenu régent du royaume, après avoir placé

LA GUERRE ÉCLATE ENTRE LE SULTAN ABOU-YACOUB ET OTHMAN IBN-YAGHMORACEN. — SIÈGE DE TLEMCEN.

Dans les temps anciens, quand les Beni-Merîn et les Beni-Abd-el-Ouad habitaient le Désert et parcouraient avec leurs troupeaux le territoire qui s'étend depuis le Molouïa et le Za jusqu'à Figuig et le Mozab, la discorde n'avait jamais cessé de régner entre ces deux tribus. Ensuite, quand ils se furent transportés dans le Tell pour occuper les plaines du Maghreb central, leur mésintelligence continua toujours et amena des conflits dont on garde encore le souvenir. L'empire almohade, à l'époque de son déclin, se garantissait contre les entreprises de ces peuplades en fomentant leurs querelles et, par cette politique, il réussit, pendant quelque temps, à maintenir son intégrité et à prolonger son existence. Nous avons indiqué une partie seulement des rencontres et des combats qui eurent lieu entre Yaghmoracen-Ibn-Zian et Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, combats dans lesquels Yaghmoracen soutenait ordinairement la cause des Almohades. Les Abd-el-Ouadites eurent alors à subir de fréquents revers, parce qu'ils étaient moins nombreux que leurs adversaires, mais ce désavantage ajouta encore à l'honneur que Yaghmoracen remporta par sa vigoureuse résistance.

LONG SIÈGE DE TLEMCEN.

Le sultan ayant reconnu que rien ne s'opposait à une nouvelle expédition, résolut de mettre le siège devant la capitale abd-el-ouadite et de la tenir étroitement bloquée jusqu'à ce qu'elle tombât en son pouvoir. Après avoir appelé son peuple aux armes et rassemblé toutes ses forces, il les passa en revue, compléta leur équipement et distribua à tous de fortes gratifications; puis, dans le mois de Redjeb 698 (avril 1299), il se mit en marche. Le 2 Châban (6 mai), il arriva sous les murs de Tlemcen et dressa son camp dans la plaine. Alors, quand il eut forcé Othman-Ibn-Yaghmoracen et les Abd-el-ouadites à se réfugier derrière leurs remparts, il entoura la ville entière d'un mur de circonvallation, bordé, en dedans, d'un fossé très-profond. Il établit des corps de garde aux portes et aux autres ouvertures de cette enceinte.

Les habitants de Honein, contre lesquels il envoya un détachement de son armée, s'empressèrent de faire leur soumission et, vers le milieu de Châban (mai), ils envoyèrent au camp une députation de leurs cheikhs. Un autre corps de troupes partit avec l'ordre d'investir Oran, de parcourir les plaines qui l'avoisinent et d'assiéger les autres villes de cette province. Dans le mois de Djomada second 699 (fév.-mars 1300) Mazouna se rendit et le mois de Ramadan (mai-juin) se termina par la prise de Tallout, d'El-Càçabat, de Temzezdekt et d'Oran. Les Mérinides parcoururent ainsi tout le pays jusqu'aux environs de Bougie, en répandant l'effroi dans les diverses contrées qu'ils traversèrent. Les plaines du territoire des Maghraoua et celles qu'occupaient les Toudjîn furent envahies par la cavalerie du sultan, et bientôt cette région vit flotter le drapeau mérinide sur les murs de Miliana, de Mostaghanem, de Cherchel, d'El-Bat'ha, de Médéa, de Taferguînt et sur le Ouancherîch. Zîri, qui avait usurpé le commandement à Brechk, fit sa soumission, ainsi qu'Ibn-Allan qui s'était emparé de la ville d'Alger[1]. Tous les chefs qui étaient mal disposés pour le sultan durent s'éloigner afin d'éviter sa colère, mais les personnes qui lui témoignèrent des sentiments favorables furent assurés d'un accueil bienveillant.

Les Almohades de l'Ifrikïa, c'est-à-dire, les princes hafsides de Bougie et de Tunis, recherchèrent alors l'alliance des Mérinides et tâchèrent de gagner l'amitié du sultan par de riches présents. Le souverain de race turque qui régnait en Egypte lui expédia un don magnifique, accompagné d'une lettre de félicitation, témoignage de respect auquel le sultan ne manqua pas de répondre, ainsi que nous le dirons plus loin. Les Beni-Nemi, chérifs de la Mecque, lui envoyèrent aussi une députation.

Pendant le temps qui venait de s'écouler, toutes les dispositions avaient été prises pour maintenir le blocus de Tlemcen, et l'on assure que le sultan ne risqua que trois ou quatre combats. Un châtiment des plus sévères fut réservé à ceux qui essaye-

[1] Voy. t. *III*, p. 385, 389.

raient de faire passer des vivres aux assiégés et, afin de mieux découvrir l'approche des convois, on posta des vedettes sur toutes les hauteurs voisines. Les murs de circonvallation formaient d'ailleurs une barrière infranchissable, de sorte qu'un esprit, qu'un être invisible, aurait eu de la peine à pénétrer dans la ville. Le blocus fut maintenu pendant une centaine de mois et ne cessa qu'à la mort du sultan.

A l'endroit où l'armée avait dressé ses tentes s'éleva un palais pour la résidence du souverain, et une mosquée où il pourrait assister à la prière. D'après ses ordres, tout ce local fut entouré d'un mur et rempli de grandes maisons, de vastes édifices, de palais magnifiques et de jardins traversés par des ruisseaux. Ce fut en l'an 702 (1302-3) qu'il fit bâtir l'enceinte de murs et qu'il forma ainsi une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains, des caravansérails et un hôpital, ainsi qu'une mosquée où l'on célébrait la prière du vendredi et dont le minaret, bâti par le sultan, était d'une hauteur extraordinaire[1]. Ce fut là une des plus grandes mosquées du monde. [Cette ville] reçut du fondateur le nom d'*El-Mansoura (la victorieuse)*[2]. De jour en jour, elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de denrées et de négociants venus de tous les pays ; aussi, prit-elle bientôt le premier rang parmi les villes du Maghreb.

Après la mort du sultan et la retraite de son armée, la Mansoura fut mise en ruine par la famille de Yaghmoracen, par une dynastie qui, un moment auparavant, allait succomber et n'avait échappé à sa perte que par l'intervention de cette providence dont la bonté sauve les malheureux prêts à succomber dans l'abîme.

[1] La tour de cette mosquée est encore debout bien que le côté du sud en ait été démoli par les Abd-el-Ouadites.

[2] Une grande partie du mur qui entourait la Mansoura est encore debout. Il est construit en pisé et flanqué de tours carrées ; dans l'enceinte on remarque les ruines de quelques grandes maisons construites aussi en pisé. Entre la Mansoura et Tlemcen l'on rencontre plusieurs énormes boulets de pierre qui y avaient été lancés par les catapultes des Mérinides.

ALLIANCE MATRIMONIALE DE LA FAMILLE MÉRINIDE AVEC CELLE DES HAFSIDES. — EXPÉDITION CONTRE TLEMCEN.

En l'an 706 (1306-7), Abou-Thabet leva le siège de Tlemcen, évacua le territoire abd-el-ouadite et rendit aux petits-fils de Yaghmoracen tout ce que les Mérinides leur avaient enlevé à la pointe de l'épée. Une année plus tard, Abou-Hammou devint seul maître de la nation abd-el-ouadite et, dirigeant aussitôt son attention vers les provinces situées à l'est de Tlemcen, il subjugua les Maghraoua, soumit le pays des Toudjîn, renversa l'autorité de leurs chefs et abolit la royauté qu'exerçait la famille d'Abd-el-Caouï-Ibn-Atïa. Les princes de cette maison maghraouienne et les fils de Mendil-Ibn-Abd-er-Rahman partirent avec les chefs qui leurs restaient fidèles et se mirent sous la protection des Hafsides. Plus tard, notre seigneur le sultan Abou-Yahya [-Abou-Bekr] et son chambellan, Yacoub-Ibn-Ghamr, les prirent tous à la solde de l'empire et se formèrent ainsi un corps de milice redoutable, qu'ils employèrent avec un grand succès contre les révoltes qui menaçaient leur empire.

A la suite de ces conquêtes, Abou-Hammou enleva la ville d'Alger à Ibn-Allan, conduisit ce chef à Tlemcen et remplit toutes les conditions énoncées dans le traité de capitulation.

Les coalisés avaient l'intention de placer sur le trône de Tunis l'émir Mohammed-Ibn-Abi-Amran-Ibn-Abi-Hafs et ils s'étaient fait appuyer par Abd-el-Hack-Ibn-Othman, prince mérinide qui, après s'être retiré chez les Hafsides, était passé aux Zenata abd-el-ouadites avec ses fils et tous ses dépendants. L'armée du sultan fut mise en déroute ; ses tentes, ses trésors, son harem et ses fils, Ahmed et Omar, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ces deux princes furent envoyés à Tlemcen. Dans ce conflit, Abou-Yahya-Abou-Bekr fut atteint de plusieurs blessures et conserva à peine assez de force pour atteindre la ville de Bône et s'y embarquer pour Bougie, où il resta jusqu'à sa guérison. Les Zenata s'emparèrent de Tunis, et leur chef, Yahya-Ibn-Mouça, y installa Ibn-Abi-Amran avec le titre de sultan, s'étant réservé pour lui-même l'entière direction des affaires.

Hacen, et, s'étant adressé au prince Abou-Zékérïa, il lui dit, en la présence de toute la cour : « Mon fils, par votre visite et » votre présence ma famille se trouve hautement honorée, et je » déclare devant Dieu, que, pour vous soutenir, je suis prêt à » épuiser mes trésors, mon sang et celui de mon peuple. Je mar- » cherai contre Tlemcen, et, secondé par votre père, j'en ferai le » siège. » Les membres de l'ambassade se retirèrent alors, la joie dans l'âme.

1 Lisez *oua'l-mohaouerat* dans le texte arabe.

ABOU-HAMMOU-MOUÇA SE MONTRE DANS LA PROVINCE DE TLEMCEN ET ENLÈVE CETTE VILLE AUX MÉRINIDES.

Nous avons dit qu'Abd-er-Rahman, fils de Yahya et petit-fils de Yaghmoracen, avait quatre fils. Youçof, qui en était l'aîné, se distingua par son caractère grave et, peu ambitieux des biens de ce monde, il ne s'occupa que de bonnes œuvres. Quand son frère, Abou-Said-Othman, prit possession de Tlemcen, il reçut de lui le gouvernement de Ténès. Son fils Abou-Hammou-Mouça marcha sur ses traces : amateur du repos et de la tranquillité, il évita la société des gens pervers. En l'an 753 (1352), quand Abou-Einan enleva aux Abd-el-Ouadites le royaume de Tlemcen, leur sultan, Abou-Thabet s'enfuit vers la frontière orientale du Maghreb [avec plusieurs de ses parents et amis]. Ces voyageurs furent attaqués par les Zouaoua qui leur enlevèrent tout, jusqu'à leurs montures, et les mirent dans la nécessité de continuer leur route à pied. Abou-Thabet, accompagné de son neveu; Abou-Zian-Mohammed, fils d'Abou-Saïd, de son autre neveu, Abou-Mouça, fils de Youçof, et de son vizir, Yahya-Ibn-Dawoud, s'écarta du sentier suivi par le reste de ses gens et fut fait prisonnier avec ses compagnons. Mouça parvint à s'échapper et, arrivé à Tunis où il se mit sous la protection du chambellan Ibn-Tafraguin, il trouva à la cour des Hafsides l'accueil le plus bienveillant. Un tort traitement lui fut assigné ainsi qu'aux autres réfugiés abd-el-ouadites qui voulaient se mettre au service du gouvernement tunisien. Abou-Einan demanda en vain leur extradition ; le chambellan déclara hautement qu'il les protégerait contre tous leurs ennemis.

Après la prise de Tlemcen par Abou-Einan, les Beni-Amer-Ibn-Zoghba se révoltèrent contre son autorité, pénétrèrent en Ifrikïa avec leur chef, Sogheir-Ibn-Amer, et se fixèrent avec leurs familles, leurs tentes et leurs troupeaux, dans le voisinage et sous la protection de Yacoub-Ibn-Ali. Quand l'armée du sultan Abou-Ishac leva le siège de Constantine, Sogheir forma le projet de ramener son peuple dans le désert du Maghreb central, leur ancien séjour, et, voulant avoir sous la main un prince du sang, afin de le proclamer sultan et d'envahir avec lui la province de Tlemcen, il invita l'émir Abou-Hammou à l'accompagner. Les Hafsides consentirent volontiers au départ de leur protégé et lui firent cadeau de plusieurs tentes et d'un équipage royal, le tout aussi beau qu'ils purent lui fournir dans la position où ils se trouvaient, puisqu'ils étaient eux-mêmes en expédition et loin de leur capitale. Soula, fils de Yacoub-Ibn-Ali, accompagna les Beni-Amer quand ils se mirent en marche ; Zïan, fils d'Othman-Ibn-Seba et chef douaouidien, se joignit à eux, et Daghar-Ibn-Eiça prit la même route, emmenant avec lui les Beni-Saïd, tribu riahide. Ils se dirigèrent vers le Maghreb à grandes journées, dans l'intention d'y porter le ravage.

leur résister, ils prirent la fuite, après avoir perdu Othman, fils de leur chef Ouenzemmar. Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu la mort d'Abou-Einan. Avant de quitter la vie, il avait donné à ses enfants des commandements dans les provinces et nommé son fils, Mohammed-el-Mehdi, au gouvernement de Tlemcen. Les Arabes, ayant appris que le sultan n'était plus, pénétrèrent dans la province de Tlemcen et s'en rendirent maîtres.

El-Hacen-Ibn-Omar plaça alors Saîd-Ibn-Mouça-el-Adjîci, client de la famille royale, à la tête d'une armée et lui ordonna de pousser jusqu'à Tlemcen et de prendre le commandement de la garnison que l'on y avait laissée. Ahmed-Ibn-Mozni, qui voulut rentrer dans le Zab et qui avait reçu d'Ibn-Omar un riche cadeau, un beau cheval et une robe d'honneur, profita du départ de la colonne pour l'accompagner jusqu'à Tlemcen. Saîd-Ibn-Mouça fit son entrée dans cette ville au mois de Safer 760 (janv. 1359), et s'y vit bientôt investi par les Beni-Amer qui, sous les ordres de leur sultan, Abou-Hammou-Mouça, s'étaient rendus maîtres de tout le pays ouvert. Le 8 du mois de Rebiâ (février), ces Arabes emportèrent la ville d'assaut, après plusieurs jours de combats, et massacrèrent la garnison mérinide. Sogheir-Ibn-Amer, dans la tente duquel Saîd-Ibn-Mouça s'était réfugié avec le fils du sultan Abou-Einan et les gens de sa suite, leur accorda sa protection et les fit escorter jusqu'à Fez par un détachement de sa tribu.

Abou-Hammou, ayant recouvré le royaume de ses ancêtres, s'empropria un présent magnifique que le sultan [Abou-Einan] destinait à Don Pedro [IV], fils du comte et seigneur de Barcelone. On y remarqua surtout un beau cheval, de couleur grisonnée dont la selle et la bride étaient richement brodées en or. Il garda le cheval pour son propre usage et disposa des autres objets pour les besoins de son service.

JEAN LEON L'AFRICAIN

(I529 - I535)

El Hassen ben Mohamed el-Wazzân ez-zayyâti est né à Grenade a une date intermédiaire (I489/ I495) . D'origine more, capturé à Djerba par les corsaires, il avait eté donné au pape qui l'avait acceuilli et baptisé sous ses propres noms: Jean et Leon. De bonne heure il voyagea . et n'ayant pas 40 ans , il rédigea sa déscription. Son activité intéllectuelle etait tres forte à en juger par le projet qu'il avait formé: DESCRIPTION DE L'EUROPE, DE L'ASIE (de la partie qu'il avait visité) , ET DE L'AFRIQUE. En I550, paraissait à Venise un ouvrage sous le titre ''BELLE NAVIGATIONE E VIAGGI. ''Diverses relations de voyages jusqu'à lors inédites; la principale de ces relations etait une déscription de l'Afrique'(par Jean Baptiste Ramusio), et en 1556 une traduction française par J. Temporalà lyon.

REF: Jean Leon L'Africain, DESCRIPTION DE L'AFRIQUE nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard et annoté par TH. Monod H.Lhote et R. mauny. Paris 1956, p 344, 345, 353, 365, 366, 367, 368,369, 370,371.

BONA, ville

Bona [56] est une ville antique bâtie par les Romains sur le bord de la mer Méditerranée, à environ 120 milles vers l'Ouest [57]. On l'appelait dans l'antiquité Orpona [58]. C'est là que saint Augustin fut évêque. Elle a été sous la domination des Goths [59] mais elle fut prise ensuite par Hutmen, troisième pontife après Mahomet, qui la mit en ruines et la laissa abandonnée après l'avoir saccagée et incendiée [60].

(56) Bouna, Bône.

(57) La distance indiquée, environ 192 km., prouve que l'auteur a situé Bône par rapport à Constantine; il faut lire Est.

(58) Ramusio a corrigé en Hippo, nom classique.

(59) Vandales.

(60) Le califat de Othman se place entre 644 et 656; on ignore la date de la prise d'Hippone, mais l'auteur dira lui-même que les Romains de Carthage s'y réfugièrent après la prise et la destruction de leur ville, qui eut lieu en 693.

On construisit plus tard une autre ville, distante de la précédente d'environ 2 milles. Elle fut bâtie avec les pierres de la ville ancienne. La plupart des gens appellent cette nouvelle ville Beld el huneb [61], c'est-à-dire la ville des jujubes, à cause de la grande abondance de ces fruits en cet endroit. On fait sécher ces jujubes et on les mange pendant l'hiver. La ville fait dans les 3oo feux [62] ; la population y est très dense, mais il n'y a que peu de belles maisons. On y voit un très beau temple bâti sur le bord de la mer.

Les hommes y sont aimables. Les uns sont marchands, les autres artisans et tisserands. Ces derniers vendent une grande quantité de leurs toiles dans les villes de Numidie. Mais les Bonois sont si orgueilleux et si brutaux que, non contents de tuer leurs gouverneurs, ils ont la hardiesse de menacer de livrer leur ville aux Chrétiens si le roi ne leur envoie pas des administrateurs bons et justes. Ils accompagnent cette suffisance d'une grande simplicité d'esprit, car ils révèrent des gens qui circulent dans la ville à la manière des fous ; ils croient que ce sont des saints et ils ont pour eux les plus grands égards.

Il n'y a pas de sources à Bona, mais des citernes d'eau de pluie. On voit du côté Est de la ville une grande et forte citadelle entourée d'épaisses murailles, qui a été construite par les rois de Tunis. C'est là que loge le gouverneur. En dehors de la ville, la campagne est cultivée sur une étendue de 40 milles environ de longueur sur 25 milles de largeur [63]. Tout ce terrain est excellent pour le blé, il est occupé par une tribu arabe nommée Merdez [64] qui la cultive et possède un grand nombre de vaches, de bœufs et de moutons. Ce bétail fournit tant de beurre que les Arabes n'en tirent presque pas d'argent quand ils vont le vendre à Bona. Il en est de même pour le blé. Tous les ans de nombreux bateaux de Tunis, de Gerbe [65], de toute la côte et aussi de Gênes viennent acheter à Bona du blé et du beurre : ils y sont très cordialement reçus.

Tous les vendredis a lieu un marché hors de la ville, près des murs ; il dure jusqu'au soir.

Pas très loin de Bona [66] existe une plage où l'on trouve beaucoup de corail. Mais personne n'a le droit d'en pêcher en mer ou d'en recueillir sur la plage parce que le roi a loué cette plage aux Génois qui, tracassés par les corsaires, lui ont demandé l'autorisation d'y construire une forteresse. Mais la population n'y a pas consenti, sous le prétexte qu'une fois précédente les Génois, grâce à cette ruse, s'étaient rendus maîtres de la ville et l'avaient saccagée. Un roi de Tunis l'avait ensuite récupérée.

(61) Balad el'Ounnab.
(62) Lire 3.000.
(63) 64 km. sur 40 km.
(64) Mirdas.
(65) Djerba.
(66) A La Calle.

COSTANTINA, ville

Costantina [32] est une ville ancienne bâtie par les Romains [33]. Il est vraiment impossible de le nier quand on voit ses murailles qui sont antiques, hautes, épaisses et faites de pierres de taille noircies. Constantine est située sur une très haute montagne et, du côté qui regarde le Sud, entourée de hauts rochers au pied desquels passe une rivière nommée Sufegmare [34]. L'autre rive de ce cours d'eau est également bordée de rochers, si bien que la gorge profonde qui existe entre ces deux falaises sert de fossé à la ville, mais lui est bien plus utile encore qu'un fossé. Au Nord, la ville possède des murailles extrêmement fortes et, au surplus, c'est là le point culminant de la montagne. Il en résulte que pour accéder à Constantine il n'y a que deux petits chemins étroits, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest. Les portes de la ville sont belles, grandes et bien ferrées.

Constantine, d'après ses dimensions, peut faire 8.000 feux. Elle a de grandes ressources et elle est policée. Elle est pleine de belles maisons, de nobles édifices, tels que le grand temple, deux collèges et trois ou quatre monastères [35]. Les marchés [36] sont nombreux et bien ordonnés, tous les corps de métiers étant séparés entre eux.

Les hommes sont vaillants et belliqueux, surtout parmi les artisans. Il y a un grand nombre de marchands qui font le commerce des tissus de

(30) Sur le Ras Skikda.

(31) Une inscription établit que les ponts de cette route ont été construits par la IIIe Légion Augusta sur l'ordre de l'empereur Hadrien (117-138 de notre ère).

(32) Constantine.

(33) Elle a porté dans l'antiquité le nom de Cirta, Kirta, en punique la Ville; détruite par une insurrection, elle a été rebâtie sur l'ordre de l'empereur Constantin (306-323) et a pris le nom de Constantine, en arabe Kostantina. Nous écrirons désormais Constantine.

(34) Orthographié au livre X Sufgmare; Marmol transcrit Sufegemar Bu Marzoc. Souf signifie la rivière dans certains dialectes berbères, mais le reste de ce mot n'a pu être correctement rétabli, il semble s'agir de Rummel, oued er-Remel, la rivière du sable, dans lequel se jette le Bou Merzoug avant son arrivée à Constantine.

(35) Zaouias.

(36) Souks.

laine fabriqués dans le pays. Certains marchands aussi expédient de l'huile et de la soie en Numidie, ainsi que des toiles. Tout cela est vendu par troc contre des dattes et des esclaves. Il n'y a pas de ville en Berbérie où les dattes soient à si bon marché qu'à Constantine, on peut, en effet, en avoir huit à dix livres [37] pour trois *baiocchi* [38]. Par ailleurs les gens de Constantine sont en général économes en ce qui a trait à leur habillement, orgueilleux et d'intelligence fruste. Les rois de Tunis avaient coutume de donner Constantine à leur fils aîné. Mais le roi actuel [39] l'a donnée tantôt à l'un tantôt à l'autre de ses enfants. Il l'a d'abord confiée au prince héritier [40] qui, voulant faire de très grandes choses, partit avec son armée contre les Arabes. Mais à sa première expédition il fut tué par les Arabes et toute son armée fut détruite [41]. Le roi donna ensuite la ville à un autre de ses fils nommé Habdulhaziz [42], jeune homme injuste et brutal, qui s'enivrait constamment et qui finit par mourir d'un cancer qui lui rongea les flancs.

Puis il la donna à un autre de ses fils, garçon trop jeune, qui était teigneux, homosexuel, ivrogne notoire et injuste. Le peuple se souleva contre lui et l'assiégea dans la citadelle, jusqu'à ce que son père lui envoyât quelques officiers qui l'emmenèrent enchaîné à Tunis. Son père le fit jeter en prison et lui fit payer une amende de cinquante mille *duppuli* [43]. Ensuite le roi envoya à Constantine un lieutenant, qui était un homme de bien, fils d'un haut fonctionnaire royal du nom de Fereh, lui-même renégat chrétien, que le roi avait toujours employé dans les questions les plus importantes de service et d'administration. La population fut contente de ce lieutenant, homme honnête et modeste dans son commandement.

A Constantine, du côté qui regarde vers l'Ouest [44] est une grande et forte citadelle bâtie au temps de la fondation de la ville, mais dont les fortifications ont été renforcées par un lieutenant du roi actuel, un renégat chrétien originaire de Provence, nommé le caïd Nabil [45]. Cet homme était d'une grande intelligence. Il sema de si sérieuses intrigues dans la population de Constantine qu'il la manœuvra comme il voulut. De même il entreprit des tractations avec les Arabes voisins de la ville, et bien que ceux-ci fussent

(37) Environ 2 kg. 7 à 3 kg. 4.
(38) Environ 20 centimes-or.
(39) Le sultan Abou 'Abd Allah Mohammed.
(40) En-Nasir.
(41) L'auteur a dit au Livre I qu'en 915 H. (21-4-1509—9-4-1510), le fils du roi de Tunis, allant lever l'impôt chez les Chaouia, fut attaqué, battu et tué par ceux-ci au nombre de 2.000 cavaliers commandés par leur prince en-Nasr.
(42) 'Abd el-'Aziz.
(43) Doubles ou dinars tunisiens évaluables à 16 fr. 22-or, soit dans les 811.000 fr.-or.
(44) Erreur pour le Nord.
(45) Le sultan Abou 'Abd Allah Mohammed avait pris le pouvoir le 16 mai 1494 et le caïd Abou l-Fahm Nabil était mort le 21 mai 1453 sous le règne de Othman.

les plus nobles et les plus vaillants des Arabes que l'on trouvât en Afrique [46], ils durent se tenir sur leurs gardes. Ainsi, une fois, il se saisit du principal de ces Arabes qui pouvait commander à cinq mille cavaliers, de ses fils, de ses petits-fils et de ses frères. Il ne laissa pas partir cet Arabe avant que celui-ci ne lui eût laissé trois de ses fils comme otages dans la citadelle de Constantine.

Par la suite, Nabil conçut un tel orgueil qu'il fit frapper, de son chef, une monnaie à son propre nom. Cette monnaie se révéla meilleure que celle du roi. Informé de ce fait, le roi convoqua aussitôt Nabil, qui, ne voulant pas aller lui-même à Tunis, lui envoya une grande quantité de dinars et un cadeau important [47]. Le roi se tut parce qu'il ne pouvait rien faire d'autre.

Nabil finit par commettre tant d'injustices vis-à-vis du peuple que ce dernier se révolta contre lui, alors qu'il se trouvait en Numidie au siège d'une ville appelée Pescare [48]. A la nouvelle de cette insurrection, il revint directement à Constantine et ne put y pénétrer. Il fut obligé d'aller à Tunis demander du secours au roi qui le fit jeter dans un cachot dès son arrivée et lui fit payer une amende de cent mille ducats [49]. Nabil sortit de prison et le roi lui ayant accordé ce secours, il alla mettre le siège devant Constantine et y pénétra au bout de quelques jours par la force de l'ingéniosité et des armes. Il fit alors tuer un grand nombre des principaux personnages de la ville, si bien que le peuple se révolta à nouveau. Nabil fut assiégé dans la citadelle et livra chaque jour combat aux assaillants. Mais beaucoup des siens périrent et il tomba dans une telle mélancolie et dans un tel chagrin qu'il en devint malade et mourut en quelques jours. Les gens de la citadelle rendirent celle-ci au peuple qui y pénétra et saccagea le palais du lieutenant : on y trouva des objets de grande valeur et environ douze mille *roggi* de blé ainsi que trois cents beaux chevaux [50].

A la suite de ces événements, le roi envoya un représentant à Constantine pour expliquer au peuple que Sa Majesté lui avait fait grâce de toutes ses injures. La population fut contente, mais ne voulut plus que le roi désignât désormais de lieutenant. C'est pourquoi le roi lui envoya successivement chacun de ses fils, comme il a été dit plus haut.

Les terrains de culture situés autour de la ville sont tous bons et fertiles : leur rendement est de trente pour un. Il y a aussi de très beaux jardins dans

(46) Les Riyah.
(47) Hadiyya.
(48) Biskra.
(49) 1.622.000 fr.-or.
(50) En réalité le caïd Abou Fahm Nabil ben Abi Kattaya mourut le 21 mai 1453, emprisonné à Tunis par le sultan Abou 'Amr 'Othman.

EL - RABDERI -

REF : Mohamed EL- RABDERI . , el- rihla el maghribiya , textes reportés par le prof ahmed ben djedou ,édités par la faculté des lettres d'Alger . p : 20 ; 29 , 30 .

TLEMCEN

وابدت لي تلمسان قـــــدودا (١) جلـــبن الشوق للقلب الخـــلي

يقول : وقع الكلام بين يدي الفقيه الامام ابى الحسن اللخمي رحمه الله (١) فى حكم السفر الى الحج مع فساد الطرق. وهل الاولى تركه احتياطا على النفس او الاستسلام فى التوجه اليه . وكان اللخمي مائل الى ترجيح الترك قال وكان فى المجلس رجل واعظ . فقال له يا فقيه تسمع ما اقول . فقال له نعم فانشده « بسيط » :

ان كان سفك دمي اقصى مرادهم فما غلت نظرة منهم بسفك دمي

فاستحسن كل من حضر منزعه . وانفصل المجلس على ان الاولى هو تحمل الخطر فى التوجه والاعراض عن تلك العوائق . وسألته عن الاديب ابي علي حسن ابن علي بن عمر القسنطينى المعروف بابن الفكون (٢) فذكر لي انه ادركه وهو طفل صغير . ولم يحفظ له مولودا ولا وفاة : (٣) ورمت ان اجد ما يروي عنه قصيدته المشهورة فى رحلته من قسنطينة الى مراكش . فلم اجده فقيدتها هنالك غير مروية وكان القسنطيني كتب بها الى ابى البدر بن مردنيش «٤» وهو بقسنطينة

---

١) ل : سقط ٢) ن : سقط وضيت لسهام الاذات وعظائم الملمات حياضها ٣) ب : لم يطرق ٤) ل : سقط ٥) ل : فيها ٦) ل : الصوار ٧) ل : المعارف ٨) ل : حاضر

CONSTANTINE

ثم وصلنا الى البلد الذي نشفت الخطوب (١)
معينة . وابت الاقدار ان تكون له معينة . بلد الوضع العجيب والموضع الخصيب
مدينة قسنطينة جبر الله صدعها . وكفاها من نوائب الدهر ما واصل فرعها . وهي
مدينة عجيبة حصينة غير انها لخطوب الزمان مستكينة . قد ذبلت ببوارح الغير
وفوادح الضرر . ونضبت لسهام الآفات وعظائم الملمات حياضها (٢) حتى صارت
كالحسناء لبست أسمالا والكريم فقد مالا . والبطل أثخنته الجراحة حتى لايطيق(٣)
احتمالا . فهي ترى الحوادث لمحا باصرا وتنادى بلسان الحال ذل لو اجد ناصرا (٤)
«خفيفا» :

من رأيت المنون خلدن ام من ذا لديه من ان يضام خفير

وبها (٥) للاوائل آثار عجيبة . ومبان متقنة الوضع غريبة واكثرها من حجر
منحوت . يعجز الوصف اتقانه ويفوت وقد دار بها واد شديد الوعر . بعيد القعر.
احاط بها كما يحيط السوار (٦) بالمعصم . ومنعها كما يمنع النوق الاعصم . ولكن
سهام الدهر لاتقيها الجنن ولا تمنع منها القنن . وريب المنون وصرف الزمن قد اعيت
الحيلة فيها من ومن . ولم ار بها من ينتمي الى طلب . ولا من له فى فن من فنون
العلم «٧» أرب . سوى الشيخ ابي علي حسن بن بلقاسم بن باديس «٨» وهكذا
قيد لي اسم ابيه بخطه مخلوطا . وقال لي انه اسم وكنية . وهو شيخ من اهل العلم
يذكر فقها ومسائل ذو سمت وهيبة ووقار . وليس فى البلد من يذكر بعلم سواه
البتة . وليست له بالرواية عناية . ولم يرو الا الموطاء وحده . فانه قراه على الشيخ
الفقيه المحدث ابي يعقوب يوسف بن موسي الغماري المحساني حين خطر على
قسنطينة راجعا من المشرق. فاقام عندهم مدة لتوالى الامطار. فقراه عليه وهو اذ
ذاك كبير . وفارقه وهو عنده مجهول وما عرف من هو حتى عرفته به حين رايت
خطه الذى كتب له على الموطا . وقد قرات عليه صدرا منه . وحدثني به عنه .
وسمعته يقول : سمعت الشيخ الصالح المسن حسن الحلفاوي يقول عمرت
خمسا وثمانين سنة ما تم لى بها سرور قط الا ثلاثة ايام يوم دخولى مكة ويوم
وقوفى بعرفة ويوم دخولى مدينة رسول الله صلى الله عليه وسلم . وسمعته ايضا

---

١) ل : سقط ٢) ن : سقط ونضبت لسهام الافات وعظائم الملمات حياضها ٣) ب :
لم يطق ٤) ل : سقط ٥) ل : فيها ٦) ل : الصوار ٧) ل: المعارف ٨) ل: حادس

D. SHAW

SHAW thomas, voyageur anglais né à Kendal (west moreland) vers I692 mort à Oxford en I75I, chapelin du comptoir anglais d'Alger, il visita l'Afrique septentrionale, la Syrie, la Palestine et les bords de la mer rouge. Rentré en Europe en I742, il devint président d'un collège d'Oxford, recteur de Braunley, et membre de la société royale de Londre . Ses voyages ou observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du levant (I738) sont de grande valeur.

REF: M. D. SHAW, Voyages de Mons^R shaw, dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant sur les royaumes d'Alger et de Tunis, sur la Syrie, l'Egypte et l'Arabie petréé.; tome premier, traduit de l'Anglais chez Jean Neaulme.
p : 49,50,5I,52,6I,62,63,I56; I57,I58, I62 .

. CHERCHELL.

Ses Aqueducs.

L'eau de la riviere *Haſbem* étoit conduite dans cette ville par un grand & ſomptueux Aqueduc; qui n'étoit gueres inférieur à celui de *Carthage* pour la hauteur & la force de ſes arches : pluſieurs de ſes fragmens, repandus par-ci par-là dans les montagnes & les vallées du voiſinage du côté du Sud-Eſt, ſont des preuves inconteſtables de la grandeur & de la beauté de cet ouvrage. Il y a outre cela deux autres conduits, qui viennent des montagnes qui ſont au Sud-Sud-Oueſt, leſquels ſubſiſtent encore en leur entier, & fourniſſent la ville de *Sher-ſhell* d'excellente eau : celle des puits eſt un peu ſalée.

Sa force & beauté de sa ſituation.

On ne ſçauroit voir une ſituation plus belle & plus avantageuſe que celle de cette ville. Une forte muraille de quarante pieds de hauteur, ſoutenue de boulevards, & qui tourne la longueur de deux milles dans tous les recoins du bord de la Mer, l'ont miſe à couvert de toute attaque de ce côté-là. A deux ſtades de cette muraille ſe trouve un terrein plat, ſur lequel une partie de la ville eſt bâtie, s'élevant enſuite par degrés dans l'eſpace d'un mille, à une hauteur conſiderable, (ce que l'ancien nom (*a*) d'*Iol* indique peut-être,) elle s'étend dans des collines & des vallées, & perd la vûë de la Mer. Une des portes principales du côté des terres mene aux montagnes eſcarpées des *Beni Menaſſer*; &, des deux autres qui ſont du côté de la Mer, celle qui eſt au Oueſt eſt couverte des montagnes des *Beni Tifrah*, & celle qui eſt à l'Eſt s'ouvre du côté du païs montagneux de *Shenoqah*.

Elle eſt de difficile accès.

Sher-ſhell étant ainſi renfermé dans les montagnes, il eſt aiſé de lui couper la communication du côté des terres, & c'eſt ce qui arrive aſſez ſouvent, les Tribus du voiſinage étant fort mutines & turbulentes. Nous pouvons tirer de ceci une preuve, pour montrer que *Sher-ſhell* eſt l'ancienne *Julia Cæſarea*.

Le Port.

Le port a preſque la figure d'un cercle; ſon diamètre eſt de deux-cens verges. La partie où l'on étoit le plus en ſureté, étoit autrefois du côté du *Cothon*, mais il eſt à préſent rempli d'un banc de ſable, qui augmente tous les jours. A l'entrée du port eſt une petite Iſle pleine de rochers, qui ſert d'abri contre les vents de Nord & de Nord-Eſt.

Sher-ſhell eſt l'Iol ou la Julia Cæsarea.

Cette Iſle, avec la grande enceinte & les reſtes ſuperbes de l'ancienne ville, ſont de nouvelles preuves, pour montrer que *Sher-ſhell* eſt (*a*) l'*Iol* ou la *Julia Cæſarea*. Les ports ſont fort rares ſur la côte de *Barbarie*, ſur-tout dans la poſition où nous devons chercher *Céſarée*; & l'on ne trouve de port avec une Iſle à l'entrée qu'à *Tackum-breet* : lieu trop éloigné pour pouvoir être *Julia Cæſarea*. (*b*) *Sanſon* & d'autres ont conjecturé, que ce pourroit être *Tniſs*, qui a à la vérité une Iſle tout près, mais on n'y trouve aucuns reſtes de port: & *Alger*, que *Dapper* & d'autres Géographes modernes ont cru être *Julia Cæſarea* étoit ſans port, comme *Tnis*: Le havre qu'on y voit à préſent n'a été formé que depuis la conquête des *Turcs*, en joignant au continent l'Iſle qui étoit autrefois devant la ville. De ſorte que ce que les Anciens ont dit d'*Iol Cæſarea*, ne peut convenir à aucun autre lieu qu'à *Sher-ſhell*.

(*a*) BOCHART, *Can.* Lib. I. Cap. 34. le dérive de יעל ou du mot *Syriaque* עילי ou עלי qui veut dire *Haut* ou *Elevé*: de-là ſont venus les noms *Iliberis*, *Ilitsurgis*, pour ſignifier des villes ſituées ſur une Hauteur.

(*a*) SCYLAX, dans les *Extraits* pag. 10. A. STRABON Lib. XVII. dans les *Extraits* pag. 14. C. D. PTOLOMÉE Lib. IV. Cap. 2. dans les *Extraits* pag. 30. A. MELA, *Afr. Deſcr.* Cap. VI. dans les *Extraits* pag. 43. B. C. PLINE Lib. V. Cap. 2. dans les *Extraits* pag. 54. A. & enfin l'*Itineraire*, dans les *Extraits* pag. 68. D.

(*b*) *Atlas Géogr.* Vol. IV. p. 208.

Autant que j'en pus juger, cette partie de la ville devoit avoir un grand mille de tour, inclinant un peu au Sud, & ſe terminant au Nord par un précipice de cent braſſes de profondeur. Regardant de ce côté là, il ſe préſente aux yeux, à une grande diſtance, un païſage magnifique, formé par un grand nombre de vallées, de collines & de rivieres. A l'Eſt la vûë eſt bornée par une chaîne de rochers qui s'élevent plus haut que la ville; mais du côté du Sud-Eſt le païs eſt plus ouvert, & on y a la vûë des montagnes de *Scedy Rougeiſe* & de celles des *Zigancab*. De ce côté-là le *Promontoire peninſulaire*, comme je l'appellerai, eſt ſeparé des plaines du voiſinage par une vallée profonde, mais étroite, les rochers s'élevant perpendiculairement des deux côtés, où la riviere *Rummel* paſſe, ſur laquelle il y avoit autrefois un pont magnifique.

La langue de terre au Sud-Oueſt, près de laquelle ſe trouve la principale porte de la ville, a environ un demi ſtade de large, & eſt entierement couverte de pans de murs renverſés, de citernes & autres ruines, leſquelles deſcendent juſqu'à la riviere, & s'étendent enſuite dans un terrein plat, qui s'avance en parallèle avec la vallée étroite & profonde dont je viens de parler. Telle étoit la ſituation & l'étendue de l'ancienne *Cirta*. La ville qui y eſt aujourd'hui, n'eſt pas à beaucoup près ſi grande, & n'en occupe que la partie que j'ai nommée le *Promontoire peninſulaire*.

La Langue de terre au Sud-Oueſt.

Outre une grande diverſité de ruines de toutes les façons repandues ſur le terrein qu'occupoit l'ancienne *Cirta*, on trouve au milieu de la ville un rang ſingulier de Citernes, qui recevoient, à ce que je crois, l'eau de *Phys-geah*, qu'on y faiſoit venir par un Aqueduc. Il y en a environ vingt, qui occupent un terrein de cinquante verges en quarré. L'Aqueduc eſt encore plus endommagé que les Citernes; cependant ce qui en reſte fait voir le courage & le genie des *Cirteſiens*, qui ne craignirent point d'entreprendre un bâtiment qui demandoit une quantité ſi immenſe de matériaux.

Ruines des Citernes & de l'Aqueduc.

Ruines d'un grand Portique.

Sur le bord du précipice, du côté du Nord, ſont les reſte d'un grand & magnifique bâtiment, où la garniſon *Turque* l ge préſentement. On y voit encore quatre Baſes, chacun de ſept pieds de diamètre, avec leurs piédeſtaux, qui paro ſent avoir apartenu à un Portique. Elles ſont d'une pier noire, peu inférieure au marbre, laquelle avoit été tirée vi ſemblablement des rochers ſur leſquels la ville eſt fondé L'Inſcription ſuivante, qui n'eſt pas entiere, ſe trouve d une muraille moderne qu'on rencontre en viſitant les reſt du Portique.

AID III VIR PR

- - - - - - - - - -

RVSICADE BIS

PONTIFEX - - -

PERFECIT.

Les Portes.

Les piliers des côtés de la principale porte de la ville, leſqu ſont d'une belle pierre rougeâtre, qui ne le cede pas au m bre, ſont extrêmement bien moulés & travaillés. Un Au d'un beau marbre tout blanc fait partie d'une muraille da le voiſinage, & ſur le côté qui eſt à découvert, on voit relief un vaſe bien formé de ceux qu'on appelloit *Simp lum.* La porte du côté du Sud-Eſt eſt faite ſur le m me deſſein, quoique plus petite, & s'ouvre du côté pont qui, comme j'ai dit ci-deſſus, traverſoit la vallée cet endroit.

Le Pont.

Ce pont étoit un chef d'œuvre dans ſon genre; la galerie les colomnes des arches étoient ornées de corniches & de f tons, de têtes de bœuf & de guirlandes : les clefs des arch étoient chargées de caducées & autres figures. Entre l deux principales arches on voit encore en relief très-bi exécuté, une Dame marchant ſur deux Elephans, avec u grande coquille qui lui ſert de dais.

. TEBESSA .

Tiffesh, l'ancienne Tubeste.

Tiffesh, ou (*a*) *Tbeveste* des Anciens, eſt, je penſe, la ſeule ville de ce diſtrict qui ait conſervé ſon ancien nom; mais ſes murs & ſes autres bâtimens ont été entierement détruits par les *Arabes*. Cette ville eſt ſituée, tout comme les autres, dans une belle plaine traverſée par un petit ruiſſeau; & je compte qu'elle eſt environ à ſix lieuës au Sud-Sud-Eſt de *Gelmah*, à huit au Nord-Eſt de *Daba-mam*, & à dix-neuf à l'Eſt-Sud-Eſt de *Conſtantine*.

ra en *Numidie*, comme fait (*a*) *Marmol.* Cette fontaine ſeule eſt ordinairement ſuffiſante pour l'uſage de habitans, & par des tuyaux on la fait venir dans le château, dans les Moſquées, & dans les autres lieux publics de la ville.

Le Baſſin. A l'Occident de la ville eſt un grand baſſin quarré, fait par les *Maures*, qui a deux-cens verges de long, & environ cent de large. Les gens du païs diſent, que les anciens Rois de *Tlem-ſan* alloient ſe divertir ſur ce baſſin, & qu'on y enſeignoit la navigation à leurs ſujets. Mais il y a plus d'apparence que ce baſſin étoit deſtiné à ſervir de reſervoir en cas de ſiége, parce que, comme le remarque (*b*) *Leon*, il étoit très-aiſé de détourner les eaux qui viennent des rochers *Sachratain*: ce baſſin pouvoit auſſi être deſtiné à arroſer en tems de ſéchereſſe les (*c*) jardins & les habitations qui ſont au-deſſous. (*d*) *Edriſi* parle d'un baſſin ſemblable dans lequel ſe déchargeoit le ruiſſeau d'*Om-Iabia*.

Ses Murs ſont de mortier. Preſque tous les murs de *Tlem-ſan* ſont faits d'un mortier compoſé de ſable, de chaux & de petites pierres, lequel on a jetté dans des moules; & ce mortier bien fait & bien travaillé a acquis la force & la ſolidité de la pierre. On voit encore ſur les murs les marques des moules, dont quelques-uns étoient de cent verges de long, & d'une braſſe de hauteur & d'épaiſſeur.

La Ville étoit di- *Tlem-ſan* étoit autrefois partagé en pluſieurs quartiers, apparemment pour arrêter plus aiſement les revoltes inteſtines, ou

(*a*) Il faut remarquer, que la *Numidie* de *Marmol* eſt la *Gétulie* des autres Auteurs.

(*b*) J. Leo, pag. 194. *Innumeri hic fontes, qui omnes ſcaturiginem non procul ab urbis mœnibus habent, adeò ut facillimè ab hoſtibus adimi poſſint aquæductus.* C'eſt-à-dire: Il y a-là un grand nombre de fontaines, qui toutes prennent leur ſource à peu de diſtance des murs de la ville; de ſorte que rien ne ſeroit plus facile à un ennemi que de les détourner.

(*c*) *Idem, ibidem*: *Habet* Telenſini *territorium eleganiſſima ſanè rura, in quibus ſe cives per æſtatem continere ſolent: nam præterquam quod hic omnia prata rideant, fontes limpidiſſimi, omnium fructuum affluentia oculos hunc in modum paſcunt, ut nunquam in vita quicquam amœnius me vidiſſe meminerim.* C'eſt-à-dire: Il y a aſſurement dans le territoire de *Tlem-ſan* des campagnes charmantes, où les habitans de la ville ont coûtume de paſſer l'été: car outre qu'on n'y voit que des prairies riantes & des fontaines d'une eau fort claire, les yeux y ſont ſi agréablement frappés de la grande quantité de toute ſorte de fruits, que je ne me ſouviens pas d'avoir vû de ma vie rien de plus beau.

(*d*) Voyez la Note (*b*) de la page précedente.

IBN AMSAID

Le poête le plus populaire , le plus justement célèbre et le plus admiré de Tlemcen, est incontestablement le cheikh si el hadj mohamed Ibn Amsaid. Né à Tlemcen au début du XII siècle de H., d'une famille originaire del'Andalousie, élevé dans éne école coranique de Tlemcen du quartier H'dar de bab Zir.
Confié à un tisserand de la ville pour apprendre le métier, il se mis à faire des vers pour la fille de son patron; ses poésies satériques et érotiques le rendirent célèbre et suspect à la fois.
il mourut en l'an (II90/I768); il n'est pas seulement un poête (aux yeux des Tlemcéniens) mais aussi un '' Ouali''.
Son oeuvre est dispersée un peu partout; chacune de ses ksida' peut être chantéé sur divers airs Marocains et andalous.

REF: Abdelhamid HAMIDOU. in DEUXIEME CONGRES DE LA FEDERATION DES SOCIETES SAVANTES DE L'AFRIQUE DU NORD 'Tlemceh' tome II
Alger I936 p: IOI8, IOI9, I020, I02I, I022, I023.

'Mon Seigneur a rendu ce déeret fatal à son encontre'

1re strophe : trois vers et le refrain

1. C'est Dieu, mon maître, qui a rendu ce décret fatal à son encontre ; ce sont les circonstances qui l'ont voulu et ce qui devait arriver est arrivé.
2. La bonne fortune lui a tourné le dos et le temps aussi ; le mauvais sort l'accable de malheurs et de misères ;
3. Elle est perdue ; elle est plongée dans la corruption et l'injuste a rendu déserte la ville du Rempart,

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs. (*Refrain*).

2e strophe : dix vers et le refrain

4. Ville du rempart est son nom ; elle fait partie des sept villes (Tunis, Ténès, Tiaret, Tlemcen, Taza,

---

Tétouan et Taroudan ; ces villes subsisteront jusqu'à la fin du monde d'après une légende bien connue à Tlemcen, le nom de chacune de ces sept villes doit avoir pour première lettre un ta ou t).

5. Tous ceux qui viennent à Tlemcen, trouvent agréables, et le séjour et le pays ;

6. La rehaussent et ajoutent à son éclat la science et la sagesse (de ses habitants), œuvres d'Allah qui fait bien les choses.

7. L'ayant éloignée des ravins, Il (Dieu) l'a située entre El Baâl (la montagne dominant le village de Sidi Bou Médine) et El Kalaâ.

8. Au pied d'une montagne, il l'a créée et fondée ; il l'a dotée de remparts, de fortifications et d'édifices.

9. Il l'a pourvue de solides fondations, sur lesquelles elle repose ; il l'a munie d'un phare, projetant sa lumière au loin (allusion à Sidi Bou Médine, patron de Tlemcen, célèbre dans le monde musulman tout entier).

10. Jadis, hélas ! ce fut une ville. On trouvait admirables et la façon dont s'habillaient ses habitants et leur manière d'agir.

11. Les hommes aux visages voilés (les Almoravides), l'appréciaient à sa juste valeur ; elle jouissait de la considération et du respect des rois.

12. Les rois allaient à sa conquête avec joie et restait inconsolable celui d'entre eux qui ne pouvait s'en emparer.

13. Les sultans rivalisaient d'efforts pour se rendre maître de

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

3e strophe : six vers et le refrain

14. Ce fut une ville de gloire, d'un rang élevé, et de considération.
15. Elle était peuplée d'hommes vertueux, Seigneurs des seigneurs, Saints des saints.
16. Les artisans de cette ville réalisaient légitimement de gros bénéfices.
17. Ses marchés abondaient en marchandises de toutes valeurs.
18. Autrefois, ses habitants étaient très riches et ils ne connaissaient ni fraude, ni tromperie : ils étaient tous de bonne foi.
19. Le temps a changé maintenant, il accable de malheurs, de misères, de troubles et de deuils

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

4e strophe : six vers et le refrain

20. Ce fut une ville princière et royale ; ses armées étaient composées d'esclaves affranchis et de vaillants cavaliers.
21. Ils étaient toujours prêts à combattre ; ils étaient toujours en mouvement.
22. Maintenant, elle est dans une grande désolation ; elle est sans force, sans puissance, sans soutien.
23. Ses vaillants défenseurs n'existent plus ; elle est aujourd'hui comme un nid sans oiseau.
24. Le temps l'accable et la bonne fortune l'abandonne ; enfin tout était écrit et ce qui devait arriver est arrivé.
25. Elle-même semble ne pas vouloir sortir de cette situation ; le mauvais sort ne veut point lui laisser la paix ; elle est telle qu'une grenouille dans la gueule d'un monstre,

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

5e strophe : six vers et le refrain

26. Ce fut une ville puissamment fortifiée, ses armées inspiraient de la terreur.
27. Actuellement, dans ces derniers temps, on a honte de s'en dire originaire.
28. Ses ennemis et ses envieux se réjouissent de son état actuel et elle en est touchée.
29. Quant à moi, mon cœur est plein de tristesse et mon âme dans mon corps s'agite.
30. La ville semble couverte d'un habit de mépris ; du miel qu'elle était c'est du goudron maintenant.
31. Le temps, matin et soir l'accable de malheurs, de misères, de troubles, de chagrins et de deuils,

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

6e strophe : six vers et le refrain

32. Après avoir joui d'une paix profonde et d'une grande prospérité, après avoir été un endroit de réjouissance et de plaisir, elle est maintenant abjecte.
33. Au yeux des autres villes, elle peut à peine valoir un « dirhem ».
34. Sans subside et sans force, elle ne peut résister à aucun siège.
35. Dans cette ville il n'y a plus de commerce, tout y est cher ; les marchandises ne trouvent plus un débit facile.
36. On veut l'anéantir ; elle se débat entre les mains des voleurs et des tyrans.
37. Vient-elle de pleurer, on ne s'en soucie guere ; vient-elle de se plaindre, on crie « mensonge ! ».

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

7e strophe : six vers et le refrain

38. Allah, mon maître généreux, créateur des mondes, a voulu et a décrété cela.

39. Quiconque est éprouvé par (Allah) doit supporter avec résignation, ses malheurs, l'orage passera.

40. Pour mieux en parler, personne n'est animé dans cette ville d'une bonne intention.

41. Ses habitants, citadins et montagnards, commettent sciemment des mauvaises actions.

42. Ce sont eux qui ont causé sa perte ; ce sont eux qui ont provoqué sa chute, son dépeuplement et sa décadence; personne à présent ne s'y sent en sûreté.

43. La ville est tellement corrompue, que nous la renions et il n'y a ni autorité, ni administration à

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

8e strophe : six vers et le refrain

44. Ce sont eux qui sont responsables de cet état de choses ; le peuple est soumis avec résignation à leur tyrannie.

45. Ils ont négligé et livré Tlemcen aux pillages sans scrupule aucun.

46. Que reste-t-il dans la ville ? Leurs enfants et leurs épouses ? Puissent-ils périr un jour !

47. Ils ne sont animés d'aucun sentiment de bienveillance et ils n'ont aucune pitié pour leurs administrés.

48. Les circonstances les favorisent et ils en profitent pour rivaliser de péchés et de crimes.

49. Ils sont en train de ruiner la ville et le Makhzen est en train de l'achever ; les marchés sont vides et l'injustice est manifeste à

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

9e strophe : six vers et le refrain

60. Mon Dieu ! Je t'en supplie par Eve et par Adam, je t'en supplie par les Prophètes,

61. De couvrir vite de ta grâce cette ville, je t'en supplie par tous ses saints,

62. Par tout bon musulman, par tout homme vertueux, par tous ceux qui sont animés de bonnes intentions,

63. De me pardonner, mes péchés, à moi, Ibn Amsaïb ; de recevoir mon âme au sein de ta miséricorde,

64. D'effacer les péchés de mes parents et de leur faire miséricorde.

65. Je t'en supplie, Dieu généreux, par les chapitres du Coran, le Royaume, Taha, la mère du Livre, la Prosternation et le Coran (L. XVII — XX — I — XXX — XXV) (de venir au secours) de

Tlemcen, jadis, ville de repos et de plaisirs.

EL. BAIDAK .

REF : EL. BAIDAK . , histoire des Almohades ; texte et trad ' documents inédits d'histoire almohade' , par E. Levi; provençal, Paris, Geuthner, 1928 .
p : 77,78,92,93.94 .

ENTRÉE DE NOTRE MAITRE L'IMPECCABLE
A CONSTANTINE.

Quand notre Maître l'Impeccable fut entré à Constantine, il descendit chez le faḳīh 'Abd ar-Raḥmān al-Mīlī, Yaḥyā b. al-Ḳāsim et 'Abd al-'Azīz b. Muḥammad. L'émir de la ville était Sab', le fils d'al-'Azīz (1), et le ḳāḍī, Kāsim b. 'Abd ar-Raḥmān. Les ṭālibs qui s'y trouvaient venaient auprès de l'Imâm Impeccable pour étudier. Un jour, il entendit la voix d'un héraut qui criait : « Voilà quel est le châtiment du bandit ! — Qu'est cet appel? dit le Maître. — Ce bandit, lui répondit-on, s'emparait des biens des gens et pénétrait chez eux pour les assassiner. — Ce n'est pas le fouet, mais la mort qu'il mérite ! s'écria le Mahdī. Mais il sera suffisamment châtié par les coups qu'il reçoit ! » A ce moment, il entendit un autre héraut qui criait : « Voilà le châtiment réservé aux voleurs ! — O gens, dit-il alors,

façon plus générale, et de n'y voir qu'une marque de modestie de l'auteur à l'adresse du lecteur.

(1) Le manuscrit porte سبع. Il s'agit du prince ḥammādide Sab', fils du roi al-'Azīz (mort en 515/1121-22) et frère du sultan Yaḥyā. Ce prince fut, d'abord pour le compte de son père, puis pour celui de son frère, gouverneur de la ville et de la province de Constantine. Plus tard, en 546/1151, quand le sultan almohade 'Abd al-Mu'min marcha sur Bougie, Sab' fut chargé par son frère Yaḥyā du commandement d'une armée destinée à essayer de tenir tête au conquérant ; il dut probablement être, comme son frère, exilé à cette époque au Maroc par le souverain almohade. Cf. notamment Ibn Ḫaldūn, *'Ibar, Histoire des Berbères*, texte, I, p. 209, 231, trad., II, p. 28, 58.

*ENTRÉE DE L'IMPECCABLE A TLEMCEN.

Apprends, ô mon frère, qu'une fois entrés à Tlemcen, nous descendîmes [au faubourg] d'Āgādīr (2), chez Ibn Ṣāḥib aṣ-ṣalāt (1). En pénétrant dans la ville, l'Imām rencontra une nouvelle mariée que l'on conduisait à la demeure de son époux : elle était montée sur une selle et précédée d'un cortège de musique et de choses blâmables. Il brisa les tambourins et les instruments de musique, mit fin à ce spectacle immoral et fit descendre la mariée de sa selle.

Les ṭālibs de la ville vinrent assidûment auprès de l'Imām Mahdī s'entretenir avec lui (2) : parmi eux se

(2) C'est le faubourg à l'ouest de Tlemcen, où fut enterré le célèbre saint Abū Madyan Šu'aib b. al-Ḥasan

(1) Ce personnage dont Ibn Ḫaldūn (voir note suivante) fait le ḳāḍī de Tlemcen à cette époque est difficilement identifiable, de même que le 'Alī et le 'Uṯmān nommés plus bas, encore que sa famille — ou une famille du même nom — ait acquis en Espagne une illustration suffisante pour que plusieurs personnages de ce nom aient fait l'objet de monographies de la part des biographes andalous. Mais il semble que ces différents Banū Ṣāḥib aṣ-ṣalāt n'aient eu entre eux aucun lien familial : l'un était de Palma, un autre de Séville, un troisième de Grenade. Il ne semble même pas qu'un rapport de parenté existe entre les Banū Ṣāḥib aṣ-ṣalāt de Tlemcen et le futur historien de la dynastie almohade, Abū Marwān ou Abū Muḥammad 'Abd al-Malik b. Muḥammad b. Aḥmad b. Muḥammad b. Ibrāhīm al-Bāǧī, connu sous le nom d'Ibn Ṣāḥib aṣ-ṣalāt, qui mourut en 1182. Son œuvre, qui est signalée comme source par la *Chronique anonyme*, texte, p. 4, trad., p. 8 et par Ibn Abī Zar', *Rauḍ al-ḳirṭās*, p. 117, portait le titre de للّٰه بالامامة على المستضعفين بان جعلهم الله ائمّة وجعلهم الوارثين وظهور الامام المهدي بالموحّدين. Cf. Ibn al-Abbār, *Takmilat aṣ-Ṣila*, éd. Codera, nº 1726, p. 620 ; Ḥāǧǧī Ḫalīfa, *Kašf aẓ-ẓunūn*, Constantinople, 1310, I, p. 234 ; F. Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliográfico sobre los historiadores y geógrafos arábigo-españoles*, nº 199, p. 245-46.

(2) 'Abd al-Wāḥid al-Marrākušī, *al-Mu'ǧib*, texte, p. 132-33, trad., p. 159-60, donne un long récit d'allure légendaire sur le séjour d'Ibn Tūmart à Tlemcen. D'après lui, il s'installa à la mosquée d'al-'Ubbād et y mena une vie d'ascète, n'ouvrant la bouche qu'à ses cours. Il y aurait, d'après cet auteur, délivré sans aucune intervention l'un de ses disciples qui avait été emprisonné. Il ne quitta la ville « qu'après s'être concilié les principaux habitants et avoir conquis leurs cœurs ». — Ibn Ḫaldūn, *'Ibar, Histoire des Berbères*, texte, I, p. 300 ; trad., II, p. 166, dit qu'à Tlemcen Ibn Tūmart fut conduit devant le ḳāḍī de la ville, Ibn Ṣāḥib aṣ-ṣalāt, qui lui reprocha sa doctrine et lui adressa une réprimande ; l'autre

trouvaient Abu 'l-'Abbās aš-Šarīf, Muḥriz b. Yūsuf at-Tūnisī (1), Alī Ibn Ṣāḥib aṣ-ṣalāt, Ibn Ğabal, 'Uṯmān Ibn Ṣāhib aṣ-ṣalāt, Yaḥyā b. Yāfūn al-Gazūlī, 'Abd ar-Raḥmān al-Wartandī, 'Alī b. Sulaimān al-Kūmī, 'Abd ar-Raḥīm et Muḥammad b. 'Abd ar-Raḥmān al-Madyūnī. Et ils virent le Maître faire preuve d'une science dont ils étaient incapables.

Un jour, l'Imām monta entre les « Deux-Rochers » (aṣ-Ṣaḫratān) (2), regarda à droite et à gauche et dit : « Comment s'appellent ces eaux, cette plaine et cet endroit? » On les lui nomma et il ajouta : « Ici même, parmi vous, se trouve un ṭālib qui campera là-bas, parmi ces eaux, avec son armée, et l'on entendra de l'endroit où nous sommes le bruit qu'elle fera ! » Puis il reprit le chemin de la ville et nous dit : « Nous partirons demain, s'il plaît à Allāh et avec la bénédiction du Prophète d'Allāh ! »

(1) Peut-être ce personnage est-il le même que celui dont parle le *Kitab at-Taššawuf ilā riǧāl at-taṣawwuf* (ms. de M. Michaux-Bellaire, p. 86) et qui était originaire de Sfax, en Tunisie. Avec ses deux frères Abu 'ṭ-Ṭaiyīb et Muḥammad, il finit par s'installer à Aǧmāt des Ōrīka, et tous trois se mirent à enseigner.

(2) Le même toponyme apparaît dans Ibn Ḫaldūn, *'Ibar, Histoire des Berbères*, texte, I, p. 247, 305; trad., II, p. 85, 177. Il s'agit des contreforts rocheux de la montagne qu'al-Bakrī, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte, p. 77, trad., p. 179, appelle Ğabal Tārnī (Tīrnī).

RAPPORT D'UN CAPITAINE D'ETAT MAJOR (armee fracaise)

+ 225

J. Raffenel, Capitaine d'Etat major.

Cons. 1839

Description de la ville de Constantine

corrigée sur de nouveaux renseignements.

( ) La ville de Constantine (Cirta des anciens Kossantina de Arabes) est la capitale de la Province), ou Beylik qui porte son nom. Sa population doit être de 25 à 30,000 âmes (Maures, Juifs & Arabes.) Elle est bâtie en amphithéâtre, s'élevant vers le N. O. au pied de la montagne El Mansourah, dont elle est séparée par une enfractuosité ou coulent les eaux du Rummel (rivière de sable) qui au dessus de la ville, reçoit le Oued el Boumerzoug, dans un lieu appelé Bar el Akbeurs, (maisons arabes, aqueducs an.) Ce ruisseau de 7. à 8 lieues de cours, vient de l'Est & aboutit à la racine droite du Rummel.

Au N.O. de la ville, s'étendent, dans la direction du E. à N.O., les montagnes de Mansourah; elles sont dépouillées d'arbres, en latère serait facilement mise en culture; on les compare au Bougaroun lès à vis de Constantine, s'élevent sur les plateaux de Mansourah, de mamelons. Celui de l'Est domine la ville à 1000 pieds de hauteur, est couronné par deux marabouts, en maçonnerie, appelés Sidi Mes Autre mamelon au N. O. porte les noms des tombeaux de Sidi Abd Deux autres, on batteries encore la ville.

(1) Il y a 7500 maisons & 8000 h. casernes Dépôts des armées.

Du S. O. de Constantine, à un millier de mètres du rempart, sont les hauteurs du Coudiat Aty, sur lesquelles il y a deux tombeaux. Elles dominent une partie de la ville.

Constantine a la forme d'un ovale aplati, sur la grande courbure, qui est tournée vers le S. O, Dans cet espace long de 500 mètres, est presque en ligne droite, il y a trois portes (2). Celle de l'Ouest se trouve au milieu de cette ligne droite; on la nomme Bab el Djidid; le chemin d'Alger y aboutit. Celle du centre s'appelle Bab-el-Oued; elle conduit vers le nord & peut être regardée par un embranchement le chemin d'Alger. La troisième porte dite Del Kabia, communique avec la rivière d'el Hamel. Ces trois portes sont unies par une muraille antique, haute de 30 pieds. En ces portes sont des batteries élevées, armées de 40 canons; elles défendent les approches

les approches de la ville. En avant de ces portes, il y a sur le sommet du contre fort du Coudiat, qui s'avance vers la ville, un faubourg peu étendu habité par des artisans. On y tient les marchés. Plus loin sont divers habitations & les écuries du Beys. On y voit des jardins entourés de haies, ou de petits murs & quelques tombeaux çà & là.

Le reste de l'enceinte est formé par de faibles murailles antiques contre lesquelles les maisons sont souvent adossées; mais ces murailles sont au dessus de rochers à pic qui présentent une excellente défense. La rivière el Hamel, profondément encaissée, contourne une grande partie de ces rochers.

(2) Cette espèce d'Isthme est plus large que n'est long le côté de la ville compris entre la porte Bab-azoun & la Casbah à Alger./

Il existe au pied de la Kantara, une quatrième porte dite Del Cantara ; un pont en pierre, à trois arches, traverse la rivière & unit les deux côtés. De cette large coupure qui sépare la ville de la montagne, part en talus de 90 mètres en droite ligne au dessus du fond des précipices. La porte Del Cantara est défendue par 6 canons ; les chemins qui conduisent sur le littoral & ceux menant de l'Est et du côté de la porte, le long des murs de la ville sont en mauvais état qui conduit au fond de la coupure.

Entre la porte Del Cantara & celle de Sabal Djedid, l'angle saillant que forment les murailles, se trouve le Casbah, petite antique qui sert de caserne. Elle est petite citadelle défendue par 8 pièces de canon. La dominant Constantine, elle s'élève au dessus des rochers qui entourent une grande partie de la ville. A la Casbah, se trouvent les plus forts escarpements ; ils ont 100 mètres de profondeur.

On parle d'une batterie de 3 mortiers qui serait sur Mansoura mais bien qu'un de personnes affirment qu'elle n'existe pas (1) la rivière

(1) Il y a environ une trentaine d'années que les Français attaquèrent la ville de Constantine établirent leurs batteries sur les hauteurs de Sidi el Mansoura, prirent la ville du côté sud pour occuper le Coudiat aty. Cette opération n'eut pas de succès, parce que les assiégés barricadèrent dans les maisons & sur les remparts où ils firent une vigoureuse résistance. Les batteries de Mansoura commencèrent à inquiéter les défenseurs de Constantine, lorsque les vrais les Français leur donnèrent l'ordre de se retirer de sorte que les assiégés n'eurent pas à repousser une attaque.

L'exposé de cette expédition fait voir combien est dangereuse pour Constantine l'occupation de Sidi el Mansoura il paraît certain que les premiers obus tirés sur cette ville, on nous aurait forcés à un désastre d'artillerie plus favorable qu'une établissement sur cette montagne.

La rivière el Hamel, qui prend sa source à 5 jours de marche de Constantine, est guéable dans toutes les saisons; seulement par les fortes pluies, elle a 4 pieds d'eau; ordinairement sa profondeur est d'un à deux pieds. On amont de la ville, des plantations sont sur sa rive gauche; la rive droite est bordé par el Kanzoura, à la porte de Sabia, est une cascade et au dessous se trouve une cavité souterraine où s'engouffrent les eaux du Hamel, pour reparaître à quelques pas plus loin. A la cascade, commence la gorge profonde qui contourne plus de la moitié de la ville. On peut la considérer comme un immense fossé qui voit le pied des murailles jusqu'à la Casbah. Depuis la porte du Sabia, jusqu'à celle del Cantara, ce ravin n'a que 50 mètres de profondeur & 90 de largeur; vis à vis de la Casbah, la coupure est beaucoup plus large. au dessous de la ville, est une autre cascade en face laquelle on trouve des moulins. La rive gauche du Hamel est couverte de jardins; la rive droite est dominé par el Mansoura. Autour de Constantine, les rochers les plus élevés sont au nord où se trouve la Casbah. (1) Au Sud-Ouest de la Casbah, en allant vers la porte del Kantara & vers celle del Sabia, les rochers sont moins élevés; mais on les dit garnis de cactus ce qui les rend inaccessibles. Ceux qui se trouvent entre la porte del Sabia et celle de Bab el Oued

(1) Du haut de la Casbah, certains criminels sont précipités sur les rochers au fond de la ravine. a bab el Oued, on fait les autres exécutions

une peu de hauteur ; mais ils sont couronnés par un rempart où sont les batteries d'artillerie. Entre Bab el Kantara & Bab el Sabia, il y a dit on, des passages difficiles & dangereux pour un seul homme. A côté de Sidi Mimoun, on pourrait pénétrer en gravissant un monticule sur les décombres & les ogives qu'on jette par dessus les murailles.

Constantine a plusieurs places publiques ; elles sont fort petites, mais celle près la porte del Kantara, paraît remarquable. Les rues sont étroites & tortueuses, les mosquées sont belles & ornées de beaux marbres ; il y a de grands casernes, des marchés (fondouchs) très vastes, des magasins immenses où l'on garde les impôts en nature. Le trésor du Bey & les richesses des habitants de Constantine doivent être peu de choses. Le palais est dans le centre de la ville ; on dit Constantine moins étendue qu'Alger & trois fois comme Médéah.

L'eau de source manque à Constantine, il n'y a que des citernes ; mais la rivière à laquelle on parvient par un souterrain à ciel ouvert, en dehors et le long du rempart Sabel oued, fournit, au besoin, de l'eau aux habitants.

Il est probable que l'on trouverait à Constantine des approvisionnements en grains, beaucoup de laines et de l'huile.

Depuis la prise d'Alger, Achmet Bey ne sortait plus de son palais du faubourg. Le Dey lui en fournissait à mesure de ses besoins. Aujourd'hui il s'entête à fabriquer du salpêtre dans les cavités des rochers qui entourent Constantine, voyant que le Bey n'a pas même les moyens de se fabriquer des armes.

Signé : Thypolite.

Capitaine d'Etat-major.

DE.MAS.LATRIE.

(I8I5-I897)

DE.MAS.LATRIE., (jacques-marie-joseph-louis, comte de) historien français, né à castelnaudary en I8I5, mort à paris en I897. Sorti de l'école des chartes (I84I) de l'enseignement et de la diplomatie; plus que la diplomatie, l'histoire de l'orient latin attira sa curiosité; il a publié: -situation actuelle de l'île de chypre (I850); - traités de paix et de commerce concernant les relations des chrétiens avec les arabes de l'afrique septentrionale au moyen âge (I865); -traités de paix et de commerce entre les etats barbaresques et les pèrces chrétiens (I872); - glossaire des dattes (I883); - relations de l'afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au moyen âge (I887) ; - trésor de chronologie d'histoire et de géographie (I889) ; il fut élu (I885) membre libre de l'académie des inscriptions et des belles lettres.

REF: DE.MAS.LATRIE., traités de paix et de commerce, et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les arabes de l'afrique septentrionale au moyen âge. paris I872. p: I7,I8,I9,32,34,38,39,40,42,44,45,46 .

Les archives de Venise possèdent, dans le Recueil authentique des Traités conclus par l'ancienne République avec les princes étrangers, une pièce intéressante de l'année 1320, qui est intitulée *Pactum Tunisii*[1]. Le 4e registre des *Libri Pactorum* dans lequel se trouve ce document contient la transcription d'actes appartenant au XIIe et au XIIIe siècles et à la première moitié du XIVe siècle. L'écriture de l'ensemble du registre paraît peu postérieure à cette dernière époque. Au XVIe siècle [2], Pierre Brixiano, l'un des secrétaires de la chancellerie ducale, composa un index général, à la fois chronologique et géographique, du Recueil des Pactes. Le document de 1320 est mentionné dans ce répertoire, au chapitre concernant le royaume de Tunis, et en cette forme : 1320, *Pactum Tunisii in re mercatoria* [3].

1. *Libri Pactorum*, IV, fol. 84.
2. En 1538. Voyez *Archives des Missions scientif.* 1re série, t. II, p. 261, 341.
3. Voyez *Archiv. des Missions scientif.*, 1e série, t. I, p. 378.

Autorisé par ces indications, que rien ne semble contredire directement dans le texte du monument, Antoine Marin [4], auteur de l'*Histoire générale du commerce des Vénitiens*, en signalant le premier au public le privilége commercial de 1320, n'a pas hésité à le considérer comme une concession expresse et très-nouvelle, à certains égards, des rois de Tunis à la république de Venise. Si ces diverses attributions étaient exactes, le diplôme de 1320 concernerait donc le commerce des Vénitiens dans le royaume des Hafsides, qui, à cette date, comprenait la régence actuelle de Tunis avec Tripoli, la province entière de Constantine, et une partie indéterminée, mais peu étendue, de la province d'Alger, à l'ouest de Bougie. Quant à la ville d'Alger elle-même, elle avait été conquise depuis peu, avec toute la vallée du Cheliff, par les rois de Tlemcen [5], qui l'ont possédée jusqu'à la fin de leur dynastie, renversée par Barberousse, au XVI^e^ siècle.

Ainsi que Marin l'annonce, les circonstances le plus à remarquer dans cet acte, sont les prescriptions expresses et itératives relatives aux courriers et aux caravanes. Non-seulement les marchands vénitiens pouvaient à leur convenance faire circuler des messagers et des courriers dans le pays; mais, ce qui est d'un effet plus considérable encore, il leur était loisible de former eux-mêmes des caravanes pour porter au loin leurs marchandises, avec leurs bestiaux et leurs moyens de transport, dont la protection est expressément placée sous la sauvegarde royale. Si l'on admet avec Marin et quelques écrivains dont il est le seul garant[1], que les Vénitiens avaient, au XIV^e^ siècle, le droit et l'habitude de diriger des caravanes dans l'intérieur du Magreb, on est conduit naturellement à rechercher quelles étaient les routes suivies par ces caravanes, et on est fondé à croire qu'elles n'en prenaient pas d'autres que les voies ordinaires du grand commerce indigène. Marin n'hésite donc pas à penser que les Vénitiens, dès la première moitié du XIV^e^ siècle, participaient, en s'y adjoignant, aux vastes convois de marchands musulmans qui, à diverses époques de l'année, partaient de Tunis et se dirigeaient d'un côté vers l'Est et le Fezzan, et de l'autre vers l'Ouest, en correspondant avec les expéditions des marchands de Tlemcen et du Maroc. Il va même plus loin; et pour lui, il tient comme certain que les Vénitiens se mêlaient fréquemment aux caravanes maugrebines qui gagnaient le centre de l'Afrique et s'avançaient en conserve vers Tomboctou.

4. *Storia civile e politica del commercio de' Veneziani*. Tom. IV, p. 237.
5. Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. de M. de Slane, t. III, p. 390.

Remarquons d'abord qu'en dehors du diplôme de 1320, découvert par Marin, nulle circonstance, nulle mention historique n'autorise à supposer que les marchands de l'une des nations chrétiennes admises dans les ports africains, au Magreb ou en Égypte, aient participé directement et personnellement au commerce intérieur. Les indigènes expédiaient ou recevaient les productions du pays sur la côte; dans les mêmes ports et dans les mêmes lieux, à la douane ou dans les fondoucs, ils achetaient les marchandises européennes. On ne voit nulle part qu'aucune nation chrétienne ait été elle-même opérer ses échanges dans l'intérieur de la contrée, et de ville en ville, ce qui est l'essence propre du commerce terrestre. Les sujets de la couronne d'Aragon paraissent avoir eu seuls pendant quelque temps un consulat et un fondouc à Constantine, dans des vues politiques autant que commerciales. A l'autre extrémité de l'Algérie, Tlemcen a sans doute possédé plus longtemps des colonies de marchands chrétiens, des fondoucs et des agents consulaires chrétiens, surtout Aragonais. Mais Tlemcen, capitale du royaume des Beni-Zian, peut être considérée comme ayant été rattachée autrefois d'une manière constante au commerce maritime, par ses communications avec la ville d'One, à l'embouchure de la Tafna, qui fut son port de mer jusqu'à sa destruction par Charles-Quint en 1533[1].

Il est d'ailleurs douteux que les Vénitiens aient eu des factoreries à Tlemcen et à Constantine, comme les Aragonais. Leurs établissements dans le Magreb-el-Aksa se trouvaient concentrés à One, Oran et Ceuta. Dans le Magreb oriental, ils ne paraissent pas s'être éloignés davantage de la côte. Bougie, Bône, Tunis, Tripoli et quelques villes secondaires du littoral en étaient les centres principaux. Leurs opérations, et probablement leurs voyages, ne s'étendaient guère au dehors de l'enceinte et de la douane de ces ports. Nulle part, ni dans les historiens, ni dans les actes diplomatiques du temps, il n'est fait mention d'expéditions ou de caravanes vénitiennes parties de ces points pour se rendre dans l'intérieur du pays. Et il est bien difficile d'admettre qu'un fait considérable comme la participation habituelle au commerce terrestre, qui devait nécessiter dans l'installation et la vie des colonies marchandes des établissements et des garanties d'une nature spéciale, n'eût pas été constaté, ou ne soit pas au moins indirectement attesté par quelque mention dans l'un des quatorze traités ou documents diplomatiques connus qui ont établi et renouvelé les conditions protectrices du commerce vénitien dans le Magreb du XIIIe au XVe siècle, de 1231 à 1456. Un heureux hasard a fait parvenir jusqu'à nous le compte-rendu circonstancié des conférences qui précédèrent la conclusion du traité de Tunis de 1392. Tout ce qui fut dit dans les conférences et dans le traité concerne les intérêts et le négoce des Vénitiens sur mer ou sur la côte. Tout y est exclusivement relatif au commerce ou à la police maritime. Le mot de caravane, ou le fait d'un commerce par caravane, n'y est pas une seule fois exprimé ou sous-entendu.

1. M. de La Primaudaie, *Le Commerce de l'Algérie avant la conquête française*, p. 282-283. — Avant d'avoir pu vérifier le texte du firman, nous avions partagé l'erreur de Marin. Voy. *Tableau de la situation de l'Algérie*, publié par le Ministère de la guerre. 1845. Appendices, page 463.

ROYAUME D'ARAGON.

I.

1258 (N. S.), 15 janvier. De Barcelone.

Jacques Ier, roi d'Aragon, relève *N.* [1] Arnal, son ambassadeur, ainsi que son fils Pierre Arnal, des accusations portées contre eux en raison de malversations dont ils se seraient rendus coupables, tant à Barcelone qu'à Majorque, Bone et Tunis, à l'occasion de la solde des chevaliers chrétiens engagés au service du roi de Tunis, à l'occasion du rachat des captifs, de la remise de divers cadeaux destinés, soit au roi d'Aragon, soit à l'Alcade des milices chrétiennes, et de diverses autres circonstances se rattachant à la mission dont le dit *N.* Arnal avait été chargé par le roi dans les états de l'Emir-al-Moumenin.

Barcelone. Archiv. de la Cour. d'Aragon. Reg. 9. Fol. 15.

I.

Nos, Jacobus, Dei gratia, rex Aragonais, etc. . . . . [2] aliquorum fecissemus inquisitionem contra. . . . . Aymeri ci. . . . . Barchinone, super eo. . . . dimisserat . . . . . capt . . n terra Tunicii in misatgeri quam fecisti pro nobis Regi Tunicii, preligens potius habere pecuniam tibi oblatam ab ipso rege per liberationem ipsorum captivorum. Dicebatur etiam quod quando G. de Montecatano, iturus de mandato nostro, apud Tunicium, in Barchinona solveret suis militibus solidatam, tu retinuistis de solido uniuscujusque militis qui secum erant ituri duos besantes. Item, quod acceperas servitium de nautis lignorum que ipse G. conduxit pro ipso viatico. Item, quod apud Minoricas retinueras et vendideras vaccas et arietes quos ipse G. mandaverat parte restitui muxerifo Minoricarum que superfuerint de exeniis que ipse muxerifus misserat ipsi G. Item, quod apud Bonam, retinuistis vaccas et arietes quem idem mandaverat restitui alcaido Bone et retinueras et vendideras etiam, ut dicebatur, equos quos Sarraceni de Bona dederant ipsi G., et prefatus G. mandaverat restitui Miralmomonino, pro eo quod non erant boni; propter quam retentionem milites ipsius G. fuerunt damnificati. Item, quod retinueras apud Tunitium de solido uniuscujusque militis duos milarenses in mense et quod, de solido quod accipiebas pro militibus, sustrahebas bonam monedam, retinendo tibi, et persolvebas eis minus bonam. Item, quod retinueras sine conscientia dicti G. unam petiam de bruneta de pannis quos Miralmomoninus dederat ipsi G. Item, quod retinueras

1. On voit dans les pièces suivantes *Raymond* Arnal investi des fonctions de consul à Tunis.
2. Quelques lacunes à l'original provenant de l'altération du parchemin.

1260-1275.

Documents divers du règne de Jacques Ier, roi d'Aragon.

4. ..... 27 octobre 1263. — Le roi Jacques autorise Guillaume Grunyo et tous gens de sa compagnie à préparer un armement contre les rois de Tunis et de Tlemcen et à leur faire tout le mal possible. (Reg. 12. Fol. 126.)

1265 (N. S.), 21 mars. De Barcelone.

N. de Vilaragut est nommé par le roi d'Aragon, pour l'espace de 3 ans, Alcade des chevaliers et de tous les Chrétiens, sujets de la Couronne d'Aragon, résidant ou se rendant à Tlemcen. (Reg. 13. Fol. 258.)

. . . . . dilecto nostro . . . . . de Vilari Acuto presentem misatgeriam de Trinice. Ita quod vos sitis nuntius . . . . . et . . . . aliquis aliud. Dantes et concedentes vobis alcaydiam ejusdem loci, ita quod vos siti alcaydus omnium Cristianorum, tam militum quam aliorum, qui vobiscum apud Trinicem ibunt, vel jam sunt, seu de cetero fuerint ibidem; et quod ipsam alcaydiam habeatis et teneatis ejusdem alcaydie ofitium in omnibus exercendo sicut eam alii alcaydi hactenus habuerunt melius ac tenuerunt et percipiatis inde jura que alii alcaydi inde consueverunt percipere et habere. Mandantes universis hominibus, tam militibus quam aliis, in partibus Trinice constitutis vel constituendis, quod vobis tanquam alcaydo nostro obediant in omnibus et attendant. Nos autem proquitimus vobis quod predictam alcaydiam vobis non auferemus hinc ad tres annos proxime venturos atque completos; nec interim alicui alii concedamus eandem, dum tamen in ipsa alcaydia ad nostrum commodum bene et fideliter habeatis. Datum Barchinone, XII° kalendas Aprilis, anno Domini M. CC. LX°. quarto.

Le roi Jacques Ier vend, pour une durée de 5 ans, et moyennant le paiement annuel de la somme de 1300 souls royaux de Valence, à Armingol Andrès, marchand de Barcelone, les Fondoucs royaux et le Consulat des Catalans à Bougie et dans le pays de Bougie, de Constantine à Alger, en révoquant la vente précédemment faite des dits Fondoucs et Consulat à Bérenger de Reguerès, et exceptant de la vente actuelle tout ce qui pourrait dépendre du Consulat de Tunis. (Reg. 19. Fol. 43 v°.)

Per nos et nostros, vendimus et concedimus vobis, Ermengaudo Andree, mercatori Barchinone, et vestris, a prima die presentis mensis Augusti ad quinque annos primos venturos et continue completos, consulatum et fundicos nostros Bugie, quos Catalani tenere consueverunt in Bugia, de Constantina usque ad Alyaer, pro precio scilicet mille et trecentorum solidorum regalium Valencie, quolibet anno, ita scilicet quod vos vel quem volueritis loco vestri sitis per totum tempus predictum consul Catalanorum et aliorum hominum terre nostre in Bogia, de Constantina aput Alyaer; et habeatis et teneatis fundicos quos Catalani et consules eorum in Bogia tenere consueverunt, cum redditibus, logeriis et exitibus eorundem; et cum taberna et logerio domorum et operatoriorum et ministralium et feminarum, et cum corrateriis et aliis juribus nostris jamdicti consulatus, et cum justiciis, caloniis et firmamentis de directo et districtibus ac dominio universo in omnibus et singulis hominibus et mulieribus catalanis et quibuslibet aliis terre et jurisdictionis nostre qui et que ibi sunt seu fuerint per predictos quinque annos; et cum omnibus et singulis aliis que alii consules dicti consulatus melius habere et tenere consueverunt in Bogia, de Constantina usque ad Alyaer, ac etiam exercere.

Et si forte predicta que vobis vendimus valent vel valebunt de cetero, quolibet predictorum quinque annorum, plus precio antedicto, totum quantumcunque sit damus et concedimus vobis et vestris ad vestras omnimodas voluntates. Renunciantes beneficio minoris precii et excepcioni ultra dimidium et doli. Et sic vos et quem vel quos volueritis habeatis, teneatis, possideatis et expletetis per predictos quinque annos eundem consulatum et omnia predicta que vobis vendimus, ad dandum scilicet, vendendum, impignorandum ac alienandum, et ad omnes vestras et vestrorum voluntates de predictis que vobis vendimus per dictum tempus penitus faciendas; et exerceatis officium dicti consulatus in omnibus sicut alii consules ipsum consueverunt melius et potencius exercere, non obstante vendicione seu concessione quam de predictis fecimus Berengario de Reguciis. Nos enim ipsam de presenti, ex certa sciencia, revocamus, promittentes vobis per nos et nostros quod predictam vendicionem vobis factam non revocabimus, nec predicta alicui dabimus, vendemus vel concedemus per predictum tempus pro majori precio vel minori; immo faciemus vos, vel quem vel quos volueritis loco vestri, habere et tenere in pace per predictos quinque annos predicta que vobis vendimus, ut est dictum, et tenemus inde vobis de evicione et guerencia. Et contra predicta in aliquo non contraveniemus ullo modo.

1274 (N. S.) 25 janvier. De Murcie.

Le roi Jacques Ier fait savoir au bailli de Majorque et à tous ses autres officiers qu'il a donné ordre à Romain de Castellet, son amiral, et à maître Boniface, capitaine du vaisseau et de la galère armés à Tortose, de capturer les sujets du roi de Tlemcen, sarrasins ou juifs, et de mettre en vente les objets leur appartenant dont ils pourront s'emparer, en respectant expressément les Juifs, sujets du roi de Tlemcen, qui voudraient venir en Aragon pour y habiter[1]. (Reg. 19. Fol. 95.)

Jacobus, dei gracia, rex Aragonis, etc. fidelibus suis, vicario et bajulo Majorice, et universis aliis officialibus et subditis nostris regni ejusdem et insule Evice, ac aliorum locorum terre et jurisdiccionis nostre, ad quos presentes littere pervenerint, salutem et gratiam. Noveritis nos concessisse Romeo de Castelleto, militi, amyrallo, et magistro Bonifacio, capitaneo navis et galee armatarum Dertuse, et sociis eorumdem, quod ubicumque in portu et extra portum pervenerint, Judeos vel Sarracenos aut res aliquas terre regis Tirinicii, possint eos et eas capere et sibi licite retinere; et si invenerint aliquem vel aliquos christianos portantes victualia sive arma aliqua aut alias res prohibitas ad terras Sarracenorum, possint eas accipere et emparare in portu et extra portum, et illis qui ea portabunt aufferre, dummodo non faciant fraudem aliquam in predictis, et salvis etiam nostris gratiis vel guidaticis a nobis alicui vel aliquibus concessis, super hoc et de cetero

1. Par une décision du 24 janvier 1274 (9 des cal. de févr. 1273) rendue à Murcie, le roi avait déclaré de bonne prise la saisie faite par Romain de Castellet dans les environs de Carthagène de Juifs et de Sarrasins du roi de Tlemcen pris sur une barque où se trouvait Alvaro Martinez, ambassadeur du roi de Castille, et la saisie d'une nef génoise qui se rendait chez les Sarrasins, nonobstant les défenses du Pape et du roi d'Aragon. (Reg. 19. Fol. 95.)

1277, 5 juin. De Canals.

Sauf-conduit spécial et franchise de tous droits de douane et de péage accordé par le roi Pierre III à Mahomet Abou-Abdallah, alguasil du roi de Tlemcen, seigneur de Salé, pour toute la durée de la paix actuellement existante entre les rois d'Aragon et de Tlemcen. (Reg. 39. Fol. 196 v°.)

Petrus, Dei gratia, rex Aragonis, universis officialibus et subditis nostris ad quos presentes pervenerint. Noveritis nos concessisse Mahometo Aboabdale Abenbridi, alguasiro regis de Tirimce, domino de Sale, quod dum rex Tirimce fuerit nobis in pace et habuerit nobiscum pacem et amorem, possit venire in terram nostram, et stare et redire salvo et secure cum omnibus mercibus suis; et quod sit franchus et liber ab omni lezda et pedagio ipse et merces et res ipsius. Et etiam si aliquas merces miserit ad partes nostras per filium vel fratrem suum, sint salve et secure et franche et libere, et ductores earum predicti, ipsis jurantibus quod dicte merces sint dicti Mahometi. Quare mandamus vobis quatenus predictam nostram gratiam observetis dicto Mahometo prout superius continetur, et contra ea non venialis nec aliquem contravenire permitatis, aliqua ratione. Datum apud Canals, Nonis[2] Junii, anno Domini M°. CC°. LXX°. septimo.

4. Valence, le 15 février 1304. — Sauf-conduit royal pour divers marchands sarrasins de Tunis et de Bone qui devaient se rendre dans les états du roi d'Aragon. (Reg. 201. Fol. 107. Le 15 des cal. de mars 1303.)

8. Valence, le 29 juillet 1314. — Le roi permet à R. Boxeda d'envoyer sa famille à Tlemcen, nonobstant la défense faite de se rendre dans les pays sarrasins avec lesquels le roi n'avait pas actuellement de traité. (Reg. 211. Fol. 170. Le 4 des cal. d'août 1314.)

11. Tarragone, le 11 mars 1320 (N. S.). — Le roi Jacques pardonne à divers marchands de Valence qui avaient fait le commerce illicite avec le royaume de Tlemcen, et leur recommande expressément de s'abstenir à l'avenir d'apporter chez les Sarrasins les choses défendues, à savoir les marchandises suivantes : *granum, farinam, ferrum, arma, lenyam* (du bois), *filum de exarcia, sepum et peguntam.* (Reg. 217. Fol. 286. Le 5 des ides de mars 1319.)

1391, 17 octobre. De Calatayud.

Jacques II, roi d'Aragon, répondant aux lettres d'Abou-Saïd, roi de Tlemcen, qui lui avait exprimé le désir de conserver avec lui les relations de paix et de bonne intelligence qu'il avait eues avec ses prédécesseurs, témoigne les mêmes dispositions au roi de Tlemcen, l'assure que les marchands recevront toute protection pour commercer entre les deux pays; mais il lui recommande de ne pas manquer de payer annuellement à la Couronne d'Aragon la somme de 2000 doubles, due suivant l'usage établi, et il lui demande en outre de lui envoyer, l'été prochain, sur un navire catalan préparé à cet effet, pour l'aider à combattre ses ennemis chrétiens, cent cavaliers *Janets* [2]. (Reg. 55. Fol. 54.)

Al molt noble é molt honrat Abuzahit, rey de Tirimce, etc., salut ab atalantament de bona amor. Reebem vestres letres, las quales à nos aporta lo feel nostre Abrahim Abengalell, jueu nostre, é entesem diligenment aquelles coses quens fees à saber, ax de la amor que voliets aver ab nos, axi con vos é los vestres ab los nostres hagueren, com ancara sobre les prefertes contengudes en las vostres letres, et ancara aquelles quens dix lo dit Abrahim Abengalell. Per quens fem saber que à nos plau que la amor sia entre nos, é que nos ne nostra armada no fassam ne lexem fer mal en vostra terre ni en vostra jurisdiccio, é quels mercaders vestres venguen salvament en nostra terra é los nostres en la vostra, cascuns dels vostres é dels nostres pagans los drets acustumats. Vos atressi darets et trametrets à nos demantinent duo mille dobles, é puis cada ayn nos complirets altres duo millia dobles, axi com vostres antecesors donaren als nostres. E aytamben en ajuda dels nostres enamics Cristians nos trametrets al estiu ab lo nostre navili C. cavallers janets, pagats per vos per tres meses. E ab misatge vostre et ab lo dit Abrahim Abengalell, lo qual vos trametem, daquestes coses haiam vostra resposta. Data en Calatayu, XVI. kalendas Novembris, anno Domini M°. CC°. XC°. primo.

1296, 12 avril. De Valence.

Le roi Jacques II notifie à ses sujets habitant le royaume de Tlemcen la nomination de Rodrigue Sanchez de Vergayz, à la dignité d'Alcaïe et chef des Chrétiens sujets de la Couronne d'Aragon à Tlemcen; il leur ordonne de le reconnaître et de lui obéir dans tout ce qu'il leur commandera en cette qualité. (Reg. 194. Fol. 222 v°.)

Dilectis ac fidelibus suis omnibus et singulis Cristianis terre et jurisdictionis nostre commorantibus in terra et jurisdictione illustris regis Terimiceni, salutem, etc. Cum nos, cum carta nostra, ut in ea continetur, concesserimus dilecto nostro Roderico Sancii de Vergays quod sit alcaydus et caput omnium Cristianorum terre et jurisdictionis nostre commorantium in terra et jurisdictione predicti regis Terimiceni, dicimus et mandamus vobis quatenus predictum Rodericum Sancii habeatis et teneatis pro alcaido et capite vestro, et eidem pareatis et obediatis in omnibus, loco et nomine nostro, sicut alcaydo et capiti vestro parere ac obedire tenemini et debetis. Datum Valentie, II. idus Aprilis, anno Domini M°. CC°. XC°. sexto.

1296, 12 avril. De Valence.

Le roi Jacques II annonce à Abou-Saïd, roi de Tlemcen, la nomination de Rodrigue Sanchez de Vergays, au poste d'Alcade et chef des Chrétiens, sujets de la Couronne d'Aragon, demeurant dans son royaume, et le prie de faire reconnaître Rodrigue en cette qualité. (Reg. 194. Fol. 223.)

Illustri Abuzahet, regi Terimiceni, Jacobus, etc., salutem et bonum amorem. Noveritis nos concessisse cum carta nostra, ut in ea continetur, dilecto nostro Roderico Sancii de Vergais quod sit alcaydus et caput omnium Cristianorum terre et jurisdictionis nostre in terra et jurisdictione vestra commorantium. Quare vos attente rogamus quatenus, eundem Rodericum Sancii de Vergais recomendatum habentes, faciatis eundem haberi et teneri pro alcaydo et capite dictorum Cristianorum in terra et jurisdictione vestra commorantium, et eidem per eosdem Cristianos responderi de omnibus hiis de quibus ipsi Cristiani alcaydo seu capiti eorum debent ac consueti sunt respondere temporibus retroactis. Datum Valencie, II. idus Aprilis, anno Domini M°. CC°. XC°. sexto.

REF : CLAMAJERAN . J.J., l'Algérie , impréssions de voyage ; Paris , germin , I874 .
p : 85,86,87,88,89,90,II9,I20,I2I,I22,I23 .

[illegible]

TLRMCEN

Aux approches de Tlemcen, la contrée prend un caractère nouveau : les montagnes qui ferment l'horizon paraissent plus hautes, leur relief s'accuse davantage et en même temps les cultures moins rares, les bouquets d'arbres plus fréquents animent les premiers plans du paysage. Peu à peu, on découvre de grands bois d'oliviers formant une masse de verdure compacte; la ville émerge du sein de ces bois; les minarets des mosquées la signalent au loin; une muraille de rocs chaudement colorés se dresse derrière elle; du côté de l'est, elle semble inaccessible; du côté opposé, une rampe assez douce permet d'y monter. On passe au village de Négrier, qui date, comme Bou-Tlélis et Aïn-Temouchen, de notre seconde république; on traverse la petite rivière du Safsaf et enfin on pénètre dans les bois qui entourent la ville et qui servent de promenades à ses habitants. L'olivier n'est pas un arbre jaloux; il souffre dans son voisinage tout un monde végétal; ici, les figuiers, les amandiers, les grenadiers, se pressent à ses côtés; çà et là, les nopals montrent leurs raquettes; de temps en

temps s'ouvrent des clairières où les anémones lilas croissent parmi les herbes.

Nulle part l'influence de l'altitude sur la température ne se fait plus sentir qu'à Tlemcen. A la fin de mars, le thermomètre à Oran marquait de 20 à 22 degrés; à Tlemcen, le 2 et le 3 avril dans l'après-midi, il ne marquait plus que 7 ou 8 degrés; le ciel était pur et au soleil on ne sentait pas le froid; mais à l'ombre et surtout le soir on éprouvait le besoin de vêtements chauds; on aurait même accepté volontiers un peu de feu. L'élévation de la ville au-dessus du niveau de la mer est de 800 mètres; les pics des montagnes voisines, au sud, ont une hauteur de 1300 à 1530 mètres.

Un climat tempéré, des eaux abondantes, une campagne fertile aux environs, une situation favorable aux échanges avec le Maroc et le Sahara, un large débouché ouvert au nord par la route d'Oran, voilà bien des conditions de prospérité. Les Européens commencent à le comprendre. Ils fondent des maisons de commission, ils établissent des minoteries et perfectionnent la fabrication des huiles, qui, bien traitées, rivalisent avec celles de Provence. Sur une population totale de 14,554 habitants, le recensement officiel de 1872 constate 8346 musulmans, 1580 étrangers et 4628 Français, parmi lesquels se trouvent confondus les juifs indigènes; en déduisant les juifs, on peut estimer à environ 4000 le nombre des Européens.

La plus grande partie de la ville garde encore le caractère arabe. On a élargi certaines rues, régularisé ou créé quelques grandes places, mais au moindre détour on retombe dans un dédale inextricable de ruelles étroites et tortueuses, souvent voûtées, bordées de maisons basses et discrètes. Presque tous les artisans sont indigènes; ils exercent leurs métiers sous les yeux du public dans des logettes au rez-de-chaussée, éclairées par une seule ouverture qui sert à la fois de porte et de fenêtre; ils y paraissent parfaitement à l'aise et compensent par leur adresse ce qu'il y a de trop primitif dans leurs procédés; ceux qui travaillent le cuir sont de véritables artistes; la grâce et le prestige de l'Orient se retrouvent dans les harnais et les selles de maroquin rouge qu'ils confectionnent. Le musée réuni à la mairie par des mains françaises se compose d'objets arabes parmi lesquels on remarque des fûts de colonnes élégamment sculptés, un canon pierrier se chargeant par la culasse, et, sur une plaque de marbre, avec une inscription explicative, le type de la coudée. Tous

les monuments dignes d'intérêt sont arabes. L'ancien palais des rois musulmans, le mechouar et les principales mosquées attestent la splendeur de Tlemcen au XIIIe et au XIVe siècle. Elle était alors capitale d'un État indépendant; sa population se montait à plus de 100,000 âmes; elle regorgeait de richesses. Là, comme en Espagne, sans atteindre le même éclat, la civilisation née de l'Islam s'épanouissait d'une manière brillante, mais elle devait périr rapidement, l'idée de liberté et l'idée de progrès, qui sont les forces rénovatrices des sociétés humaines, lui faisant défaut.

La mosquée de Cordoue et l'Alhambra restent des chefs-d'œuvre incomparables. Au-dessous d'eux cependant il y a place pour des beautés d'un autre ordre, qui, sous des formes différentes et à un degré inférieur, manifestent le même génie. Les temples de Pœstum et d'Agrigente ne laissent pas indifférent le voyageur qui a eu le bonheur de voir le Parthénon. Le mechouar et les mosquées de Tlemcen ont aussi un charme qui leur est propre. Leurs tours carrées couleur d'ocre, à la fois solides et sveltes, avec leurs cigognes perchées au sommet, montent joyeusement dans les airs et s'harmonisent avec le ciel bleu. A l'intérieur des mosquées, les piliers, les arcades, les coupoles, les parois taillées à jour, les dessins ingénieux qui les couvrent, tout semble disposé pour varier à l'infini les effets de jour et d'ombre ; des contours, des lignes, des espaces et des points lumineux, tels sont les seuls éléments mis en œuvre ; c'est la fête de la lumière, non de la lumière décomposée par les vitraux ou les prismes, mais de la lumière pure, entière, blanche, tantôt intense et vive, tantôt à demi éteinte, mystérieuse, portant tour à tour à l'enthousiasme et au recueillement.

A trois kilomètres au sud-ouest de Tlemcen, se trouvent les ruines du camp de Mansourah, ruines grandioses qui montrent d'une manière saisissante quelles ressources possédaient les princes musulmans au moyen âge et la brutalité insouciante avec laquelle ils en disposaient. En 1302, Abou-Yacoub assiégeait Tlemcen depuis trois ans. Désespérant d'un succès rapide, il convertit son camp en une ville. Le siége dura encore cinq ans; puis vint la paix, puis un nouveau siége; les sultans de Tlemcen reprirent Mansourah, la dévastèrent, et les magnifiques constructions qu'on y avait élevées, à demi détruites, ne furent jamais réparées. Les maisons, les palais, les bains, les marchés, les hôpitaux, ont disparu entièrement; mais l'enceinte, haute

de 12 mètres, protégeant un espace de 100 hectares, et la mosquée, présentent encore d'énormes pans de murs d'une teinte rougeâtre qui restent debout. Tout un côté du minaret est intact et l'on voit à certains endroits quelques fragments des faïences qui l'ornaient; l'autre côté s'est écroulé. Les Arabes racontent que le côté intact avait été construit par un architecte musulman et le côté écroulé par un juif.

CONSTANTINE

Constantine est bien la digne capitale du pays qui l'entoure. Elle en a la rudesse sauvage; elle a de plus une physionomie étrange, extraordinaire, prodigieusement originale et saisissante. Elle ne séduit pas, elle étonne Elle occupe un plateau en forme de quadrilatère, dont les quatre côtés regardent les quatre points cardinaux. Ce plateau va en déclinant du nord au sud; à l'angle nord-est, où se trouve la Casbah, il atteint sa plus grande hauteur, qui est de 640 mètres; à l'angle sud-ouest, qu'on appelle la pointe de Sidi-Rached, il n'a plus que 530 mètres. Des rochers à pic l'isolent de toutes parts excepté à l'ouest, et encore, même de ce côté, il n'y a qu'une très-petite portion de terrain qui ne soit pas abrupte; c'est là que la brèche fut ouverte au mois d'octobre 1837. Au sud et à l'est, creusant son lit à une profondeur effrayante, coule le Rummel, qui serre de près la base du plateau et l'enlace de ses replis; tantôt il bondit par-dessus les obstacles qu'il rencontre, tantôt il les contourne, tantôt il les use et les perce; d'autres fois il glisse dessous et s'enfonce dans de vastes cavernes pour reparaître au grand jour un peu plus loin.

La diagonale du quadrilatère, qui part de la pointe nord-est et finit à la pointe sud-ouest, est

longue d'un kilomètre ; l'autre diagonale n'a que 700 mètres. Sur cet espace resserré s'entasse une population très-dense. La ville et la banlieue réunies présentent, d'après le recensement de 1872, un chiffre de 33 251 habitants, dont 17 759 Musulmans, 4503 Israélites, 8746 Français, 2243 étrangers. En 1860, les Musulmans étaient beaucoup plus nombreux ; il y en avait 29 000, le nombre des Européens, au contraire, s'est élevé de 6000 à 10 989. En déduisant les faubourgs sur lesquels déborde le trop-plein de la population, il reste à l'intérieur de l'enceinte près de 30 000 habitants, en chiffres ronds. La vivacité de l'air explique seule comment une pareille agglomération d'êtres humains peut vivre d'une manière suffisamment hygiénique. L'ancienne Cirta, la ville des Numides et des Romains, baptisée du nom de l'empereur Constantin en 313, était aussi très-peuplée, et les inscriptions tumulaires attestent la longévité de ses habitants ; elles mentionnent des vieillards de 90, 95, 115 et 120 ans.

Constantine n'est pas seulement, comme l'appellent les Arabes, une cité aérienne, mais aussi une cité souterraine. Ses défenses naturelles ont fait d'elle un refuge, un centre militaire, une capitale politique. Sa position au milieu d'une campagne fertile la désignait pour être une place commerciale de premier ordre. Ses caves nombreuses, commodes et fraîches, propres à conserver toute espèce de denrées, lui ont permis de jouer ce second rôle avec avantage. C'est à la fois une forteresse et un réservoir.

Il ne faut pas chercher ici le goût artistique. Un homme d'esprit, tenu par ses fonctions de bien connaître la province de Constantine, disait un jour devant moi que les Arabes d'Alger et d'Oran lui faisaient l'effet d'Arabes d'opéra. Le mot est juste, bien qu'il comporte beaucoup de réserves. Les résistances que nous avons rencontrées dans le Sahel, dans la Mitidja, dans la plaine du Chélif et sur les frontières marocaines, ont été assez vives et assez tenaces pour nous faire prendre au sérieux les indigènes de l'ouest ; mais il est certain qu'il y a dans la vieille race numide et dans les tribus musulmanes qui l'ont conquise et dominée, une énergie plus saillante, sinon plus efficace, moins de poésie, moins de noblesse, une certaine brutalité de type et d'allure, une sorte de réalisme inconscient. Les palais et les mosquées de Constantine ne sont pas dépourvus d'intérêt ; on y trouve bien des détails curieux, une ornementation souvent très-riche, des dispositions architecturales assez pi-

quantes. Ce qui manque, c'est une œuvre d'un style pur, une œuvre exquise et achevée comme on en rencontre à Tlemcen. Les travaux industriels sont au contraire très-florissants. La préparation des cuirs et la fabrication des vêtements de laine occupent avec succès un grand nombre de bras.

. PERRAUD.

REF: PERRAUD., corporations de métiers à constantine, in revue africaine, t 23
p: 90,91 .

LES

CORPORATIONS DE MÉTIERS

A CONSTANTINE

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

TRADUCTION D'UN MANUSCRIT ARABE

Le commerce de Constantine comprend plusieurs branches bien distinctes qui toutes sont placées sous la surveillance et la juridiction d'un amin (sorte de prévôt).

Nous mentionnerons d'abord le commerce des vêtements de laine, des étoffes de soie, de coton, de fil ; les tissus dorés et argentés, les parfums et les diverses essences en usage chez les orientaux.

Par vêtements de laine, on entend les burnous fabriqués dans les tribus kabyles des Beni Abbas, Beni Aïdel, Beni Yala, Beni Ourtilan, Zamora, etc.

Les beaux burnous viennent du Sahara, ainsi que les haïks d'un tissu soie et laine. Ces tissus sont de quatre qualités :

1° Ceux avec chaîne en soie et trame en laine et soie ;

2° Haïks dits amara, chaîne en laine, trois quarts de la trame en soie ;

3° Demi-amara, chaîne en laine, trame moitié soie, moitié laine ;

4° Haïk djeridi, le quart de la trame en soie.

Les mêmes désignations de qualités sont employées pour les

gandouras. Ces tissus viennent de Tougourt, du Souf et de tout le Djerid.

Les burnous et gandouras dites Sousti sont fabriqués à Djerba ; la chaîne en est en laine et la trame en soie.

Viennent ensuite les importations d'Europe que nous recevons par les marchands de Tunis, de Bône ou d'Alger, consistant en étoffes de coton, de fil et de soie.

De Syrie nous recevons les tissus pour turbans; les étoffes de soie dites de Stamboul nous viennent par Tunis, qui nous envoie aussi les chachia (calottes rouges), les ceintures de soie et de laine, les draps pour vêtements de luxe, les diverses essences de rose, de jasmin, de musc et autres.

Les habitants de Constantine s'associent pour ce commerce à des Juifs qu'ils envoient à Tunis ou à Alger pour s'approvisionner.

D'autres individus exploitant une autre branche de commerce sont :

Les Kechabin, vendeurs d'effets et de linge de toute sorte.

Les Fouaka, vendeurs de légumes et de fruits.

Les Djellabin, achètent et vendent des bestiaux qu'ils vont de tous les points du pays.

Les Nedjarin, menuisiers, confectionnent des coffres, des portes, des fenêtres et tous les divers travaux de boiserie. Le bois dont ils se servent est tiré des forêts de l'Aurès et de la Kabylie. Leurs outils proviennent de fabriques européennes.

Haddadin, forgerons, fabriquent des fers de charrue, des faucilles, des haches, des bêches, des mors de bride pour chevaux et mulets et des étriers.

Seffarin, travaillent le cuivre, font des plateaux, des aiguières, des tasses, des coupes et toute sorte d'objets pour servir les mets et contenir des liquides.

Kezadrin, ferblantiers, généralement Juifs, travaillent la tôle, font des lanternes, des cafetières et des bidons.

Tchakmakdjia, armuriers, réparent les armes, confectionnent des batteries de fusil qu'ils ajustent à des canons importés d'Italie, d'Espagne et d'Angleterre.

. LOUIS. ARNAUD.

REF: LOUIS. ARNAUD. , bône, son histoire ses histoires; constentine damremont, ssd .

C'était, la Seybouse qui était le port de l'ancienne Hippone, les navires n'ayant, en ce temps là, que de faibles tirants d'eau.

Plus tard, après la ruine d'Hippone, les Arabes fondèrent une autre ville sur la côte, à trois kilomètres en avant de l'ancienne métropole chrétienne, qu'ils appelaient « Bona El Hadidja ».

La Ville, bâtie sur le flanc des Santons, face au Sud, descendait jusqu'à la mer, où son enceinte était percée par une porte appelée « Porte de la Mer ».

Cette ouverture qui était dans le creux formé par la jonction du promontoire du fort Cigogne la falaise des Santons, était tournée vers l'Est, en direction du mouillage des Cazarins.

Ce mouillage était le plus important, le plus sûr et le plus proche de la Ville et les négociants marseillais avaient coutume de l'imposer aux navires dans leurs charte-parties.

Les navires étaient, là, à l'ancre, en face des Etablissements français qui, adossés à la falaise, se trouvaient approximativement à la hauteur de l'actuelle caserne de la Douane.

Un sentier, accroché contre la falaise, grimpait jusqu'à la Ville arabe dont une porte appelée « Porte de la Casbah » permettait l'accès.

Il y avait, dans la rade, d'autres mouillages, non moins sûrs, certes, mais plus éloignés de la ville, qui n'étaient utilisés que par des navires chassés par les tempêtes, ou en simple relâche ; tels celui de la baie de l'Oued Kouba qui englobait la plage Chapuis et la plage Fabre que l'on dénommait « Cazarins » et celui du Fort Génois, qui sert, encore aux navigateurs en difficulté dans les parages.

LA Colline d'Hippone, ou pour mieux dire la Colline de Saint-Augustin — car le culte du Grand Evêque a supplanté, dans l'esprit et le cœur du peuple de Bône, le souvenir de l'antique Hippone — était, jusqu'à la veille de la première grande guerre mondiale, séparée de la Ville par une distance de plus de deux kilomètres.

Le chemin qui y conduisait s'appelait la route de Guelma ; elle était le prolongement au delà de la Porte d'Hippone.

A l'entrée du Pont d'Hippone, vieux pont romain sur la vieille et capricieuse Boudjimah, quelques maisons et villas se groupaient autour du Marabout de Sidi-Brahim. Ce marabout était au centre d'un carrefour d'où partaient cinq routes dans des directions différentes.

Ce petit édifice religieux est peut-être, avec la Mosquée de Sidi-Mérouane et celle de Djamaa-el-Bey, le plus ancien Monument religieux musulman de la Ville.

C'EST en 1048 que la ville fut, pour la première fois, entourée par un mur de pierre.

Elle s'appelait alors, communément, « Bouna-el-Hadidja », appellation que d'aucuns ont traduite par « Bonne la neuve », mais dont M. Alexandre Papier, l'érudit président de notre Académie d'Hippone, affirmait qu'elle signifiait : « Bonne-la-Riche-en-fer », en raison de la nature du sous-sol de ses environs.

L'interprétation de M. Papier est, sans doute, la meilleure, si l'on observe qu' « Aneba », l'autre nom arabe de la ville, provenait de la présence d'innombrables jujubiers dans ses alentours ?

Lorsque les Espagnols vinrent occuper la ville, en 15.., pour le compte de Charles-Quint, Don Alvar de Bazan, qui commandait la place, fit savoir à son empereur, le 13 septembre de la même année, que l'enceinte laquelle avait déjà plus de quatre siècles d'existence — était dans le plus triste état, pouvant à peine résister à une poussée de la main, n'étant « bonne que contre des Arabes armés de lances ».

Les Espagnols procédèrent aux indispensables réparations, en même temps qu'ils reconstruisaient presqu'entièrement la Casbah.

C'est cette enceinte que, trois siècles plus tard, en 1832, les Français trouvèrent en débarquant de la « Béarnaise ». Elle était dans un état de délabrement lamentable, presque totalement ruinée par le temps et le défaut d'entretien.

*
* *

Ce mur d'enceinte était percé de quatre portes, dont la principale, alors, devait être la « Porte de la Mer ».

Située au bout d'une petite place informe qui allait, dès l'arrivée des Français, prendre le nom de « Place du Commerce », en attendant de devenir « la Place du Général Faidherbe », elle donnait sur l'angle ensablé, formé par la falaise des Santons et le côté externe du Fort Cigogne.., où, pouvaient accéder de petites felouques et des barques provenant du mouillage des Cazarins tout proche.

Par cette porte qui, désormais, allait être appelée « Porte de la Marine », on parvenait à un bout de quai appuyé contre le Fort Cigogne.

A l'ouest, s'ouvrait la « Porte du Marché », qui devait son nom au voisinage des marchés aux grains et aux bestiaux, situés sur l'emplacement des rues Thiers et Lemercier.

Cette porte, que l'on anpelait aussi « Porte de la Terre », devait bientôt ne plus être que la « Porte de Constantine », parce qu'elle donnait passage à la route de Bône à Constantine.

Puis, en haut de la ville, tout à fait contre ce bastion turc qui subsiste encore et qui servait, dit-on, aux exécutions capitales, était la « Porte des Tombeaux » tournée vers l'Est et faisant face à un cimetière sur l'emplacement duquel se trouvent les bâtiments de notre ancien hôpital civil.

Cette porte était aussi appelée « Porte de la Casbah ».

Enfin, sur le côté Nord, au bout de venelles, qui devaient, plus tard, permettre de créer la rue Damrémont et la place du même nom, une quatrième ouverture avait été faite dans l'enceinte, peu de temps avant l'occupation française. Cette ouverture que l'on nommait au début « Bab-es-Soukour », fut appelée, après 1837, « Porte Damrémont ». Elle avait été rendue nécessaire pour faire entrer dans la ville, à l'abri de toute atteinte des troupes de Ben-Aïssa qui l'assiégeaient depuis 1830, les denrées nécessaires aux habitants menacés de famine.

*
* *

Telles furent la première enceinte et les premières portes de Bône. Ces murs branlants, inutiles, qui n'auraient pas « résisté à une poussée de la main, résistèrent cependant, pendant plus de trente années, aux légitimes et ferventes doléances des habitants qui voulaient élargir le périmètre de leur ville.

PIERRE. CASTEL.

PIERRE CASTEL, lieutnant détaché au service des affaires indigènes en algérie,

REF : PIERRE. CASTEL. , tebessa, histoire et déscription d'un térritoir algérien, paris , paulin , sd . p : 12,13 .

C'était toujours la population misérable et corrompue que Léon l'Africain a stigmatisée par l'appréciation suivante :

« Les habitants de Tébessa sont si mécaniques, avares et « brutaux que tant s'en faut qu'ils honorent et caressent les « étrangers, qu'ils ne les veulent voir en sorte que ce soit ; « tellement que à Eldabag, poète natif de la cité de Malaga, « en Grenade, passant par cette cité, fut fait quelque déplai- « sir et outrage, au moyen de quoi il composa ces vers, au « déshonneur des habitants d'icelle :

« Tébessa n'a rien qui soit de valeur
« Fors que les noix. Je faux, elle a cet heur
« D'un fleuve avoir, dont les eaux cristallines
« Et l'ample tour des murailles insines
« Lui donnant lustre. Or, quant à la vertu,
« Ce peuple en est tellement dévêtu,
« Que connaissant nature en celui luire,
« Tout vice y fait à force noix produire :
« Comme sachant qu'avec les douces eaux
« Brutaux esprits se paissent en pourceaux » (M. Féraud).

Lors de notre occupation effective, cette ville ressemblait à une cité abandonnée par des pillards qui en auraient tout au plus respecté l'enceinte ; ses murailles (vestiges de l'occupation byzantine) se maintenaient encore dans les airs par un prodige étonnant, et lézardées, coupées par des brèches, pierres de taille, et on peut dire qu'il était limité par des quais ; l'importance du quartier est encore marquée aujourd'hui par les vestiges de huit ponts qui traversaient l'oued Zarrour.

Le centre de Theveste était sensiblement l'arc de triomphe de Caracalla actuel, point de croisement du *Cardo maximus* et du *Decumanus maximus* (M. Gsell).

Le *Cardo* allait du théâtre au grand escalier de la Basilique.

A. THERY.

Révérend, père, THERY, O. P., professeur à l'institut catholique de paris décoré de la médaille de la résistance française.

REF: A. THERY., tlemcen, évocation sur son passé; oran, heintz, sd.

II. - Tle' ‚ arabe : Tagrart (670)



, la disparition de l'empire romain, la vie de Tlemcen continue comme par le passé, confinée dans le quartier d'Agadir qui est bien un rocher abrupt et qui sera souvent dans l'histoire du pays un refuge et une forteresse contre les envahisseurs qui ne manqueront jamais de se présenter devant Tlemcen au cours des siècles. Ibn el-Atir, dans les *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, écrites vers 1230, décrit ainsi Tlemcen : « Elle se compose de deux villes séparées l'une de l'autre par quelques bonds de cheval; dans l'une, à Tagrart, se trouvait l'armée musulmane, mais l'autre, qui se nomme Agadir et qui est de construction ancienne, refusa de se rendre (à Abd el-Moumen), ferma ses portes et se prépara au combat (1) ».

Les qoubbas firent aussi leur apparition, qui contribuèrent beaucoup à changer le paysage, mais surtout la physionomie morale des âmes. El-Bekri, dans sa *Description de l'Afrique septentrionale* écrite entre 1067-1080, traduite par de Slane, décrit le quartier d'Agadir aux cinq portes, dont quelques vestiges de la Bab-el-Aqba près du mur almohade sont encore visibles aujourd'hui.

> EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 179:
> « Tilimsan est une grande ville, entourée de murs et située au pied d'une montagne, dont les bois sont d'essence de noyer; elle a cinq portes, dont trois regardent le midi, savoir : la porte du Bain (*Bab el-Hammâm*), la porte de Ouahhâb (*Bab Ouahhâb*) et la porte au guichet (*Bab el-Khoukha*), la porte d'*El-Aqba* « la montée », qui regarde l'Orient, et celle d'*Abou Qorra*, qui regarde l'Occident ».

Parmi ces cinq portes, El-Bekri mentionne, comme on le voit, la porte de Ouahhâb qui porte le nom du Saint le plus ancien de Tlemcen. Au XI[e] siècle, Ouahhâb est donc déjà entré dans la tradition tlemcénienne, et cette tradition, comme tradition, peut par conséquent être datée de l'époque idrisside. Elle prit corps entre l'occupation de Tlemcen par les Arabes en 670 et bien avant la rédaction de l'ouvrage d'El-Bekri.

La jolie qoubba de Sidi Ouahhâb qui, avec celle de Sidi Yaqoûb (de l'époque Abd el-Wadite et le tombeau de la sultane du XVI[e] siècle), perpétue dans le bois de Sidi Yaqoûb une atmosphère de silence et de contemplation, est aussi pour l'historien un long sujet de méditation et de recherches. Une constatation en effet s'impose à l'observateur, toute simple d'ailleurs. Les qoubbas se multiplient au fur et à mesure qu'on avance vers l'ouest. Ces qoubbas ont été et sont construites pour vénérer de saints personnages. Il y a la masse des saints locaux; il y a aussi les saints qui touchent de près au prophète, et d'autres revendiqués à la fois par les musulmans, les juifs et les chrétiens. On a pu interpréter cette multiplication de qoubbas, cette intensité du culte des saints, comme une désagrégation de la pure doctrine coranique dans un pays qui s'éloigne de la Mecque. Mais d'autres interprétations s'offrent à l'historien, qui sont tout aussi plausibles. Il s'est passé dans l'Islam ce qui va se passer quelque cent ans plus tard dans l'empire carolingien. On a vu toute une série d'églises, à commencer par celle de Paris, revendiquer comme patron tel ou tel apôtre ou un saint de l'âge apostolique. La doctrine de l'apostolicité des églises des Gaules, loin de trahir l'Evangile, témoigne au contraire du désir, quelle qu'en soit la nature: religieux ou politique,

---

(1) W. ET G. MARÇAIS, *Les monuments arabes de Tlemcen*, p. 136-137.

de se rapprocher du Christ ou par prudence [illegible]
dans l'Islam. La tradition tlemcénienne qui fait du saint Ouahhâb un compagnon du Prophète arrivé avec les armées d'Oqba qui serait mort à Tlemcen, vénéré comme patron local, est de la même venue que la tradition imaginée par Hildu n qui identifie saint Denys, le converti de Saint Paul, avec le premier évêque de Paris, compagnon de saint Lucien, évêque de Beauvais.

On remarque aussi une autre tendance. Les qoubbas dédiées par exemple à saint Jean comme à Oujda (Sidi Yahiâ), peuvent être dans le Maghreb une reprise au compte musulman des traditions de chrétiens(1), romano-berbères, ou même juifs.

En tout cas, c'est avec ces traditions que se modèle l'âme d'un peuple, et c'est sous les Idrissides que Tlemcen acquiert pour la première fois une âme musulmane.

Mais Tlemcen, par sa position géographique, ne peut arriver à un développement de capitale. Rempart extrême des Idrissides contre les petits empires Kharidjites, celui de Tiaret à l'Est et celui de Sidjilmasa au Sud, elle ne sera que cela. Idris II cherche une capitale plus centrale. Il découvre un emplacement idéal au centre de l'Empire, un emplacement où l'eau coule claire et abondante. Les Arabes observent la nature et respectent les accidents du sol. Ils ne la corrigent pas, comme faisaient les Romains. Les ponts et les aqueducs sont œuvres de païens, qui ont l'impertinence de blâmer, par leurs constructions à eux, l'œuvre du Créateur. Idris II fonde Fès qui puisera à ses pieds et dans son sol sa substance vitale. Tlemcen n'est qu'un satellite de Fès et elle restera aborbée par le Maghreb pendant les dynasties almoravide et almohade.

> Al-Bayan el-Moghrib, compilation du XIII[e] siècle, Trad. *E. Fagnan*, t. I, p. 28, rapporte à la période idrisside une situation qui n'existe en fait qu'au XII[e] siècle : « Tlemcen, dit-on, est la capitale du Maghreb moyen, et ce dire, qu'a consigné Bekri, est confirmé par de nombreux informateurs... La plupart sont cavaliers et emploient le cheval comme monture; ils ont des connaissances étendues et se montrent intelligents et ..agaces, notamment d..ns l'art de deviner l'avenir à l'aide des omoplates de mouton... Les Zenâtâ sont parfaitement convaincus qu'ils sont de race arabe pure, mais qu'ils se sont berbérisés par le voisinage des Berbères et des alliances qu'ils ont contractées avec eux ».

(1) El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 179 : « On y trouve (à Tlemcen) les ruines de plusieurs monuments anciens et les restes d'une population chrétienne qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Il y a aussi une église, qui est encore fréquentée par les chrétiens. Dans ces ruines, on découvre souvent des trésors cachés ».

ELISEE. RECLUS.

Géographe, et théoricien français (I830. I905.), il entreprit ses travaux géographiques en I857, et collabora aux guides joanne, et publia 'la terre' , déscription des phénomènes de la vie du globe, (I867-I868); affilié à la première internationale, il participa à la publication du cri du peuple (I869). En I87I, il fut condamné à la déportation en nouvelle-calédonie, comme membre de la commune de paris.
Installé en suisse, reclus tout en collaborant à la revue 'le révolté', et en dirigeant le journal l'etendard révolutionnaire (I882), travailla à la rédaction de sa géographie universelle (I875-I894), qui lui valu un poste à l'université libre de bruxelles .

REP: ELISEE.RECLUS., nouvelle géographie universelle, l'afrique septentrionale, deuxièmepartie: tripolitaine, tunisie, algérie, maroc, sahara; paris, I886 p:44I0,II,I2,I6,I7,I8,2I,49,99; 526,27,28,3I.

BONE.

Bône, qui a gardé le nom de l'Hippone romaine, l'Ubba des Carthaginois, ne se trouve pas sur l'emplacement de cette antique cité, Hippo Regius, où le fameux évêque Augustin résida pendant trente-cinq ans et qui, renversée par les Vandales en 451, l'année qui suivit sa mort, s'élevait à 2 kilomètres de la ville actuelle, sur une colline d'où l'on voit à ses pieds l'admirable tableau de la plaine verdoyante, les rivières sinueuses qui la parcourent, bordées d'arbres et de jardins, et la mer bleue dominée par le cône puissant de l'Edough. Quelques ruines de ce qui fut la Cité Roumi, « Église des Romains », sont encore éparses sur la pente du coteau d'Hippone, et, non loin de sa base, le pont qui traverse la Boudjema (ou Djemàa), affluent de la Seybouse, repose sur des fondations antiques. Ce sont les progrès incessants de la plaine alluviale formée par les alluvions de la Seybouse qui ont dû faire reconstruire la ville au nord des ruines d'Hippone : tandis que, il y a deux mille ans, le port se trouvait au pied

Son nom arabe
Blad el-Hueneb (Annaba), qui signifie « ville des Jujubiers » : ces arbres
seaux, remplacés maintenant par des orangers et d'autres arbres à fruits
entouraient les murailles d'une zone de verdure.

Comme port maritime, Bône a de très grands avantages : sa rade,
abritée des vents de l'ouest et du nord-ouest par le cap de Garde,
connue des marins pendant le moyen âge, et, malgré les expéditions
piraterie qui se faisaient de part et d'autre, des conventions spé
protégeaient les marins pisans, florentins, génois, catalans, marseillais
qui, à diverses époques successives ou concurremment, trafiquèrent avec
les Maures de Bône : par deux fois même, en 1152 et en 1535, la ville
tomba au pouvoir des chrétiens. Occupée par les Français en 1830,
puis abandonnée et reprise définitivement en 1832, Bône devint l'une
des principales rades d'attache des escadres sur la côte algérienne ;
mais on ne s'occupa d'y construire un port qu'après la tempête de
1835, qui jeta onze bâtiments à la côte. Le havre actuel, l'un des
rares bassins l'Algérie où des navires d'un tirant d'eau de 5 à 6 mètres
puissent se mettre à quai, occupe une surface de 10 hectares, et l'avant-
port, protégé contre la houle du large par une jetée de 800 mètres,
comprend 70 hectares.

Bône est plus importante que Tunis
même pour le mouvement de sa gare et c'est par ses quais que s'expo

Le minerai de fer et dont les marbres fameux, qu'exploitèrent les Romains,
offrent une très grande variété, du blanc statuaire au blanc fleuri.

Le bassin de l'oued el-Kebir, qui comprend, à l'ouest du Fetzara, la
la région qu'habitent les tribus berbères des Zerdeza, des Redjata, des Sa
hedja, et qui verse ses eaux dans le golfe paraît avoir un bel avenir agricole

Les Sanhedja, qui ont donné
leur nom à la petite rivière, ont conservé l'appellation portée jadis par la
puissante nation des Zenaga. A 3500 kilomètres de là, le nom du fleuve
Zanega ou Sénégal offre un autre témoignage de l'extension qu'avait prise
autrefois la race berbère dispersée par les Arabes.

Au bassin du Sanhedja succèdent, à l'ouest, ceux du Safsaf et de
l'oued Guebli ; mais en cette région les versants naturels ne se confondent
pas avec les bassins géographiques

la colline, il a été graduellement repoussé vers le nord, et les embarcations au lieu de pénétrer dans le havre naturel, mais sans profondeur, qu'offrait la bouche fluviale, ont dû jeter l'ancre dans la mer, à l'abri précaire du rocher qui porte, actuellement la kasbah de Bône. La ville arabe se construisit sur les pentes de ce monticule.

N° 68. — BONE



D'après la carte de la Marine et Niel — C. Perron

Profondeurs

De 0 à 10 m — de 10 à 20 m — de 20 à 50 m — de 50 m et au-delà

CHERCHELL.

sur la route de Zurich, on aperçoit les restes superbes d'un aqueduc à trois rangées d'arcades qui amenait l'eau en de vastes citernes : c'est la seule construction de la Cæsarea romaine que l'on ait restaurée. Cherchell possède aussi un petit musée dans une cour ouverte à la pluie : l'objet le plus intéressant est un fragment de statue égyptienne. Le port, de 2 hectares environ, est formé par une crique circulaire que protège des vents du nord-ouest l'îlot de Joinville, mais il est battu par les vents du nord, fort dangereux sur cette côte, et, lors des gros temps, la houle du large en interdit l'entrée; quand les vents sont favorables, il reçoit une quarantaine de balancelles, l'épaisseur d'eau, de 3 à 4 mètres, n'étant pas suffisante pour les gros navires. Ce bassin n'est autre que l'ancienne darse romaine; quand on le déblaya, en 1845, on trouva dans la vase un bateau, peut-être romain, dont toute la membrure était retenue par des chevilles de bois.

CONSTANTINE

Constantine, le chef-lieu du département oriental et la troisième ville de l'Algérie, est une des cités fameuses de l'Afrique : sa forte position militaire a dû en faire une citadelle dès que les habitants de la contrée ont guerroyé les uns contre les autres, c'est-à-dire dès les origines mêmes de l'humanité. Aux premiers temps de l'histoire maurétanienne, elle nous apparaît sous le nom de Cirta, qui semble avoir eu le sens de « forteresse » ; l'appellation de Constantine, qui s'est maintenue en arabe sous la forme de K'santhina, lui fut donnée en l'honneur de Constantin, au commencement du quatrième siècle ; des ruines considérables sur le rocher de la ville et dans les alentours témoignent de l'importance que prit la capitale de la Numidie, centre de la domination romaine dans toute l'Afrique septentrionale. Mais une ville aussi forte devait être désirée par tous les conquérants : nulle guerre n'était décisive tant que la forteresse maîtresse n'avait pas été conquise ; d'après la tradition, Constantine aurait été prise quatre-vingts fois.

Le torrent se divise en plusieurs bras entre les pierres, puis, arrivé à l'issue de la gorge, plonge par trois ressauts successifs dans la vallée inférieure, cirque immense de verdure, parsemé de moulins et de maisonnettes et rayé de routes blanches descendant en brusques lacets. Des cascades du Rummel on peut s'aventurer jusqu'à une certaine distance dans le défilé, mais l'odeur qui s'en échappe est méphitique. Ainsi qu'il est facile de se l'imaginer d'après un proverbe souvent cité : « Ailleurs, les corbeaux fientent sur les hommes ; à Constantine, les hommes fientent sur les corbeaux ».

La déchirure du sol offre son caractère le plus grandiose : les murailles, diversement colorées et çà et là surplombantes, se dressent à plus de 200 mètres de hauteur, portant quelques constructions au sommet.

Les maisons se pressent sur le grand bloc de pierre au-dessus de la gorge profonde et silencieuse du Rummel.

presque toutes les industries, surtout celle du cuir, qui est la spécialité de Constantine, se pratiquent en plein air : c'est par centaines que se comptent les tanneurs, les selliers, les

le ravin n'est plus qu'
val déchiré et percé de puisards, du fond desquels monte le murmure
cascades; à 300 mètres environ, le torrent émerge de ces noires galer
et, de part et d'autre, les falaises descendent verticalement jusqu
fond de la cluse; seule une arcade isolée, ogive naturelle d'une
nante régularité de forme, unit encore les deux parois opposées.

Immédiatement au sud de la brè
la colline s'abaisse de manière à former un vaste cirque, au-dessus du
le rocher de Constantine dresse sa paroi verticale. A l'angle même d
pointe rocheuse, à 70 mètres au-dessus de la cluse dans laquelle disp
le Rummel, s'élève la petite coupole de Sidi Rached; c'est de là que
Arabes précipitaient jadis les femmes adultères.

Avant de s'engager dans l'étroite gorge qui a donné sa force militaire
la « cité aérienne », le Rummel ou « rivière des Sables » s'est uni au
Merzoug, la « rivière qui féconde ». Le passage est soudain de la vi
lumineuse à la noire allée de roches. Le torrent, brusquement rétré
passe à côté d'un établissement thermal niché dans une anfractuosité
la roche, puis sous l'arcade du « pont du Diable », et s'enfuit en rapid
dans la gorge sinueuse. Des bords de l'abîme, on ne voit pas le cour
d'eau, caché par les détours du ravin; les assises saillantes des roche
qui se correspondent d'une falaise à l'autre et que des couloirs vertic
rayent de distance en distance, empêchent le regard de descendre jusqu'
fond du gouffre, où tournoient les hirondelles.

La ville proprement dite occupe une table de rochers doucement inclinés
dont le promontoire septentrional s'élève à 640 mètres de hauteur, tand
que la pointe méridionale est à 610 mètres plus bas. L'ensemble de cet
terrasse forme un trapèze assez régulier, ayant un pourtour d'environ
3 kilomètres et présentant ses quatre faces au sud-est, au nord-e
au nord-ouest et au sud-ouest. Les deux premiers côtés sont coupés
falaises au-dessus du Rummel; la face du nord-ouest est également à p
sur une grande partie de sa longueur; seule la face du sud-ouest e
rattachée au reste du plateau par un isthme d'environ trois cents mètre
de large.

Tlemcen, la ville aux mille sources, appartient aussi au bassin de l'Isser par le ruisseau de l'oued Sekak. C'est l'une des cités les plus gracieuses de l'Algérie : on lui donne le nom de la « Grenade africaine », que lui vaut aussi son histoire. La cinquième par le nombre des habitants, la première par les souvenirs de l'histoire et les restes d'architecture arabe, elle s'élève à la base septentrionale d'un mont rocheux, sur une terrasse baissée, haute de plus de 800 mètres, d'où la vue s'étend sur l'immense horizon des vallées de l'Isser et de la Tafna, et d'où s'élancent de nombreuses cascades, fournissant aux canaux d'irrigation un flot constant de plus d'un mètre par seconde. Des arbres fruitiers de toute espèce, qui valurent à la colonie romaine son nom de Pomaria, cachent la ville de leur verdure touffue : de loin on n'aperçoit de Tlemcen que des tours et des minarets se dressant au-dessus de la forêt. Depuis sa fondation la ville s'est déplacée. La Pomaria romaine s'élevait au sud-est de la cité actuelle, là où se voient les restes d'Agadir ou « des Remparts »; mais un seul minaret indique l'emplacement de l'ancienne capitale, dont l'enceinte effondrée a servi de carrière pour les constructions de Tagrart, la ville occidentale, connue maintenant sous le nom de Tlemcen. Devenue la métropole de la grande confédération berbère des Zenata, Tlemcen, occupée successivement par diverses dynasties, souvent assiégée, affamée, ravagée, grandit néanmoins et pendant le quinzième siècle elle atteignit le plus haut degré de sa puissance. Elle était peuplée, dit-on, de vingt-cinq mille familles et, par son industrie, son commerce, ses richesses, la culture des sciences et des arts elle pouvait se comparer aux villes policées de l'Europe : de même que Cordoue, Séville et Grenade, elle fournit un témoignage de la haute civilisation à laquelle peut s'élever la race berbère. Les minarets et les coupoles des mosquées, les ciselures et les arabesques des parois racontent la gloire des artistes zenata; les chroniqueurs célèbrent les merveilles d'industrie que l'on voyait à la cour de Tlemcen et c'est dans un couvent de cette ville que professa longtemps Ibn-Khaldoun, l'auteur de « l'Histoire des Berbères ».

Lorsque les Espagnols lui eurent barré le chemin de la mer par la conquête d'Oran et détruit le commerce que de riches colonies de Vénitiens et de Génois faisaient dans ce marché berbère, Tlemcen déchut rapidement; d'ailleurs elle perdit bientôt après son indépendance; elle devint la vassale des Castillans, puis elle tomba, en 1553, au pouvoir des Turcs, et la plupart de ses habitants émigrèrent au Maroc. Ce n'était plus qu'une ru-

ville délabrée, que se disputaient une garnison de Koulougli et les soldats de l'empereur du Maroc; elle se distingue encore de la plupart des villes algériennes par l'étendue de ses quartiers mauresques : au sortir des voûtes noires qui rejoignent maison à maison au-dessus des ruelles sinueuses, on voit soudain un escalier strié de lumière par les rayons qui se jouent à travers un treillis de pampres; des portes carrées encadrent la vue de cours ombreuses; au sommet de la ville, dominant le labyrinthe des constructions et de leurs toits couverts de tuiles, se montre quelque minaret blanc. Ces tableaux, éclairés de couleurs vives par les groupes de passants aux vêtements rouges, jaunes, verts, font le charme de Tlemcen; mais ce pittoresque est souvent celui de la misère : dans le quartier juif surtout, les maisonnettes basses, avec leurs murs lépreux et leurs réduits étroits, sont de véritables sentines. Les seuls beaux édifices qui restent de la Tlemcen des temps berbères sont des mosquées : quelques-unes ont gardé de beaux minarets à colonnettes de marbre, décorés de mosaïques, de peintures, de faïences vernissées; la nef de la grande mosquée soutenue par 72 colonnes, et surtout celle de la mosquée Abou 'l Hassan, qui se partage en trois travées soutenues par des piliers d'onyx, sont les curiosités architecturales de Tlemcen.

Les industries qui firent la gloire de Tlemcen ne sont pas complètement perdues; des indigènes travaillent encore les cuirs et la laine, tissent des étoffes, fabriquent des armes, préparent les huiles et les farines

. L . PIESSE. et . J . CANAL .

REF : L.PIESSE et , J. CANAL., les villes de l'algérie 'tlemcen' extrait de la'revue de l'afrique française' paris 1889. p : 9 à 15 , et, 20,21 .

TLEMCEN

« Le Paradis de l'éternité, ô Tlemcéniens, ne se trouve que dans votre patrie, et, s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais pas d'autre que Tlemcen. »

(Ibn Khefadja de Cordoue.)

A 140 kilomètres sud-ouest d'Oran, au pied du djebel Terni, chez les Beni-Ournid, dominant le plateau enserré à l'est par le Safsaf, affluent de l'Isser, et à l'ouest, par la Tafna, Tlemcen s'élève au milieu d'immenses massifs d'oliviers, de figuiers, de caroubiers et de térébinthes, entre El-Eubbad, au levant et Mansoura, au couchant.

Quand on pénètre dans la ville aux nombreux minarets, à l'enceinte encore debout du Méchouar ; dans El-Eubbad où repose le fameux

au Concile de l'an 484, on trouve le nom de *Longinus episcopus Pamariensis*. C'est sans aucun doute *Pomariensis* qu'il faut lire. Longinus aima mieux affronter l'exil que se rallier à la doctrine arienne.

Cette communauté chrétienne de Pomaria survécut longtemps à la domination romaine. Le géographe arabe El-Bekri, qui écrivait vers le milieu du XI[e] siècle, décrit ainsi Tlemcen :

« Tlimçan (Tlemcen) est une grande ville entourée de murs, située au pied d'une montagne dont les bois sont d'essence de noyer. Elle a cinq portes, dont trois regardent le midi, savoir : la porte du Bain (*Bab el Hammam*), la porte de Oueheb et la porte du guichet (*Bab el Koukha*). La porte d'El-Acaba regarde l'orient et celle d'Abou-Corra, l'occident. On y trouve les ruines de plusieurs monuments anciens et les restes d'une population chrétienne qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Il y a aussi une église qui est encore fréquentée par les chrétiens. Dans ces ruines, on découvre souvent des trésors cachés. Les anciens avaient amené à Tlemcen l'eau de plusieurs sources, appelées *Lourit*, situées à six milles de distance.

« Tlemcen, capitale du Magreb central, possède des bazars, des mosquées, un Djamé, des plantations d'arbres, des ruisseaux qui font tourner plusieurs moulins et forment la rivière Stacif. Siège de l'empire zénétien, rendez-vous des tribus berbères, Tlemcen est aussi un point de réunion pour les marchands de tous pays. Mohammed, fils de Soliman-ibn-Abd-Allah-ibn-Hacen-ibn-Ali-ibn-Abi-Thaleb (descendant du prophète), se fixa dans cette ville. Son petit-fils, Abou-l'Aïeb-Eiça, fils d'Idris, fils de Mohammed-ben-Soleïman, bâtit Djeraoua, ville dont il resta le seigneur et dans laquelle il mourut. Tlemcen n'a jamais cessé d'être la demeure des hommes savants dans la loi et dans les traditions, des jurisconsultes connaissant par cœur les traditions légales fondées sur l'analogie et conformes à la doctrine de Malek-ibn-Anès.

DOMINATION MUSULMANE

Pomaria, point secondaire sous la domination des Romains, des Vandales et des Byzantins, disparaît probablement lors de l'invasion arabe et de l'établissement des ÉMIRS gouvernant au nom des califes d'Orient, 45 à 173 de l'Hégire (665 à 789-90 de J.-C.).

A Pomaria succède, sur l'emplacement qu'elle occupait, Tlemcen ou plutôt Agadir (murailles de ville, remparts), berceau de Tlemcen.

Okba-ben-Nafé, le plus célèbre des émirs africains, le fondateur de Kairouan, assiégea-t-il et prit-il Agadir, quand il porta ses armes victorieuses jusqu'aux bords de l'Atlantique? C'est ce qu'Ibn-Khaldoun ne saurait affirmer, 62 de l'Hégire (681-82 de J.-C.).

Idris Ier Ibn-Abd-Allah-Ibn-Hacen, fondateur de la dynastie des IDRICIDES, maître du Maghreb-el-Aksa, marche sur Agadir, qui fait sa soumission, 173 de l'Hégire (789-90 de J.-C.). Devenu maître d'Agadir, Idris, pressentant l'importance géographique de sa position, y jeta les fondements d'une grande cité. C'est à lui que l'on doit la fondation de la grande mosquée, peut-être sur l'emplacement du temple d'Aulisva, et la construction d'une chaire sur laquelle on inscrivit son nom, et qui se voyait encore à la fin du XIVe siècle.

Aux Idricides succédèrent les FATIMIDES, 348 de l'Hégire (931 de J.-C.). Bologguin le Sanhadjien, lieutenant du Fatimide El-Moezz-el-Mâd, ayant à châtier les Zenata qui s'étaient rassemblés à Agadir, marche sur cette place qui se rend à discrétion; ses habitants sont transportés à El-Achir, 362 de l'Hégire (972 de J.-C.).

Les IFRÉNIDES, les MIKNACIENS, les BENI-YALA vinrent ensuite. Sous l'avant-dernier des Beni-Yala, Bakhti, mourait, en 430 de l'Hégire (1038-39 de J.-C.), le marabout Sidi-el-Daoudi-ibn-Nacer, considéré comme le patron de Tlemcen avant l'arrivée de Bou-Medin. Sa koubba, toujours très fréquentée, est située au milieu de tombes arabes qu'abrite un massif d'oliviers, à l'est d'Agadir, au-dessous de Bab-el-Akba. Après la mort de Bakhti et à l'avènement de son fils El-Abbas, Agadir, longtemps agitée par les prétentions des différents chefs des grandes tribus zénatiennes, allait tomber au pouvoir des Almoravides et devenir désormais la ville importante qu'avait voulu fonder Idris Ier.

Les ALMORAVIDES (Al-Morabetin), 447 de l'Hégire (1055-56 de J.-C.) à 541 de l'Hégire (1147 de J.-C.). Yahya-ibn-Omar, chef de la dynastie des Almoravides, s'empare du Maghreb-el-Aksa. Abou-Bekir, son frère, et Youcef, son neveu, poursuivent ses exploits. Youcef emporte Fez d'assaut. Plus de 3,000 Magraouiens, Ifrénides, Miknaciens et Zénatiens y trouvent la mort; ceux qui échappent au massacre se réfugient dans Agadir. A la suite de ces conquêtes, Youcef mène ses Almoravides dans le Maghreb central, soumet Oudjda, prend ensuite Agadir, dont il tue le gouverneur El-Abbas et toute la garnison magraouienne, 437 de l'Hégire (1080-81 de J.-C.).

Voulant faire d'Agadir un des boulevards de son empire et un lieu de station pour ses troupes, il installa un corps d'Almoravides à côté,

et à l'ouest d'Agadir il fonda la ville de Tagrart ; ce mot signifie station en langue berbère. Agadir et Tagrart formèrent *Tlemcen*. Agadir, citadelle en berbère, la cité fondée par la colonie romaine était entourée de forts remparts. Elle renfermait un château désigné par le nom de Châteaux-vieux, un ribât ou couvent militaire, plusieurs églises construites par les chrétiens des premiers temps et la grande mosquée bâtie par Idris Ier. Elle avait cinq portes, savoir : la porte des Bains, la porte Wahab, la porte de la Lucarne, au midi, la porte d'El-Akba ou de Sidi-Daoudi, au levant, et la porte d'Abou-Korra au couchant. Tagraret, entourée d'un mur, était habitée principalement par les employés du gouvernement et les officiers de l'armée. Le ouali ou commandant de la province y avait également son palais. Agadir, au contraire, était devenue la demeure des gens du peuple et de la population commerçante.

Tagrart avait quatre portes, savoir : la porte Ed-Djiad ou des Coursiers, au sud, la porte du Haloua et la porte El-Kermadin, au nord, et la porte Kachouta, à l'ouest. Tlemcen avait encore quatre autres portes dont la situation n'est pas marquée par les auteurs arabes : la porte des Drapeaux, la porte d'Ilan, la porte du Change et la porte d'Ali.

Tlemcem se voit un instant assiégée par El-Mansour l'Hammadite, qui se retire sur les supplications de Haoua, femme du gouverneur. Sous le règne d'Ali, fils de Youcef, apparaît le Madhi, fondateur de la secte des Almohades. Abd-el-Moumen, son successeur, entreprend le siège de Tlemcen, et Tachfin, fils d'Ali, obligé de s'enfuir, se réfugie à Oran, où il perd la vie. Son fils Ibrahim fut proclamé souverain, mais sa faiblesse et son incapacité amenèrent sa déposition. On lui substitua son oncle Ishak. Ce fut alors que les Almohades arrivèrent de nouveau sous les murs de Tlemcen, après avoir conquis tout le Maghreb. Ishak se présenta devant Abd-el-Moumen, sous les yeux duquel il fut tué.

C'est à Ali-ben-Youcef qu'est due la construction de la grande mosquée de Tagraret. Les Almohades effacèrent son nom sur l'inscription suivante : « La construction de cette mosquée a été ordonnée par l'Émir très illustre..... » Ali régnait de 500 à 537 de l'Hégire (1105 à 1142-43 de J.-C.).

LES ALMOHADES

El Mouahhedi, les Unitaires, 524 à 665 de l'Hégire (1130 à 1266 de J.-C.).

Après avoir vaincu les Almoravides, Abd-el-Moumen ruina Oran de fond en comble et fit subir le même sort à Tlemcen dont il laissa massacrer les habitants. Quelque temps après, il changea d'avis au sujet de Tlemcen, et, ayant invité les populations à s'y fixer, il fit réparer les murailles d'Agadir et de Tagrart. Dans cette dernière fut élevé le Mechouar, citadelle et palais tout à la fois, servant de résidence aux gouverneurs almohades et à leurs officiers, et plus tard aux sultans de la dynastie des Abd-el-Ouad ou Beni-zeiyan et aux personnes atta-

---

Otton qui s'était révolté contre l'autorité paternelle, le sultan mérinide vint à trois reprises mettre le siège devant Tlemcen. Yacoub revient sous Tlemcen pour la quatrième fois, 698 de l'Hégire (1298 de J.-C.), et dresse son camp dans la plaine voisine, à l'ouest. Alors, quand

---

il eut forcé Othman et les Abd-el-Ouadites à se réfugier derrière leurs remparts, il entoura la ville entière d'un mur de circonvallation, bordé en dedans d'un fossé très profond. Il établit un corps de garde, aux portes de cette enceinte. On peut suivre la trace de ce mur dont Bab-el-Khemis faisait partie.

PAPIER., la mosquee de bône; in la revue africaine, t 33, p : 313 à 319 .

LA MOSQUÉE DE BONE [1]

Des nombreuses mosquées qui existaient encore à Bône lors de notre première occupation, il ne s'en voit plus qu'une qui portait sans doute le nom de Djama Salah Bey, connue sous le nom de Djama Djedid. Toutes les autres n'ont point tardé à tomber dans le domaine public ou privé et par être démolies. Celle de Sidi Abi Merouan, par exemple, qui était la plus importante et dominait d'un côté la mer et de l'autre toute la ville basse et la petite plaine de Bône, fut bientôt démolie avec toutes ses dépendances et les maisons qui l'avoisinaient, pour faire place à l'hôpital militaire. Il en reste encore, toutefois, une petite nef qui sert de chapelle à cet hôpital et le minaret, grosse tour carrée de 4m75 de côté et de 20m environ de hauteur, divisée en deux étages à peine distincts par un léger retrait de l'un sur l'autre, et terminée par une plate-forme sur laquelle l'administration militaire ou civile a fait construire une sorte de campanile avec horloge et girouette qui tourne à tous les vents, moins facilement cependant que bien des personnages politiques qui passent d'un drapeau à un autre sans la moindre difficulté.

(1) Suivant les documents authentiques que nous avons entre les mains, il existait à Bône, à la fin du siècle dernier, trente-sept mosquées parmi lesquelles plusieurs étaient abandonnées et tombaient en ruines, il est vrai, par suite de l'insuffisance de leurs revenus et de la négligence des oukils qui laissaient quelques-unes de leurs propriétés sans produit et ne cherchaient même pas à les reconnaître, ainsi que le constate un acte de comparution du cheikh El Blad, des cadis, des muphtis et des principaux habitants de Bône, pardevant le Bey de Constantine en date du mois Rabi Ettani 1193 (1779).

Nous n'avons à nous occuper que de la mosquée d'Abi Reffis qui existe encore aujourd'hui sur le côté oriental de notre petite et coquette place d'armes bordée de belles maisons à arcades, ombragée tout autour par une allée de magnifiques platanes, et décorée au centre d'un beau et grand bassin en marbre blanc où les eaux qui s'échappent en nappes de cristal de deux vasques superposées produisent, à travers un rideau d'arbustes toujours verts, un effet charmant.

L'édifice religieux proprement dit est dissimulé aux regards des passants par un portique, *deambulatorium*, de 39m57 de longueur sur 3m60 de largeur, dans œuvre, construit, en 1852 ou 1853, sur le plan et les dessins de M. Bicheron, inspecteur des bâtiments civils, ancien élève et lauréat de l'École des beaux-arts. Ses onze arcades de 5m15 de hauteur sur 2m33 d'ouverture, légèrement ogivales, sont supportées par vingt et une colonnes en marbre, hautes de 3m36, y compris socle et chapiteau, et légèrement engagées dans les douze piliers que comporte toute la façade qui est couronnée par une ligne de merlons découpés en lobes arrondis.

Au-dessus de l'arcade du milieu et de la terrasse qui recouvre le portique s'élève une sorte de campanile, grosse tour carrée à pans coupés, surmontée d'un dôme surbaissé autour duquel nichent et se perpétuent tous les ans cinq ou six couples de cigognes auxquelles les indigènes se gardent bien de causer la moindre inquiétude. Cette tour, de cinq à six mètres tout au plus de hauteur, semble n'avoir été construite là que pour renfermer une horloge qui depuis longtemps a fait manquer plus de rendez-vous qu'elle n'a sonné de coups peut-être. Elle écrase, en tout cas, de tout son poids le portique qui, malgré la sobriété de son ornementation, est très élégant et d'un style arabe des plus purs.

Ce portique précède un corps de bâtiment à rez-de-chaussée dont l'une des pièces qui servait autrefois de corps-de-garde, sert aujourd'hui de *machma* ou salle

d'audience au cadi, et l'autre de *zaouia* ou école indigène. Une des portes, celle du milieu, donne accès, par un couloir étroit, à la cour intérieure, *atrium*, de la mosquée.

Mais avant d'y faire pénétrer notre aimable lecteur, qu'il nous permette de lui dire de ne pas s'attendre à trouver à l'intérieur comme à l'extérieur de cet édifice religieux un beau specimen de l'architecture arabe, une mosquée, en un mot comparable par son étendue et la richesse de ses sculptures aux jolies mosquées de Tlemcen dont quelques-unes n'ont guère à envier, comme il le sait sans doute, à celles de Séville ou de Cordoue.

A Bône point de grandes et petites nefs se coupant à angle droit et formant aussi un vaste quinconce, une véritable forêt de colonnes ; point de portes élevées, profondes, aux archivoltes découpées de festons, aux tympans rehaussés de losanges, de réseaux et d'arabesques moulées dans le stuc, aux balcons richement refouillés auxquels des consoles finement évidées et des colonnettes de marbre servent d'élégants supports. Point de battants de portes revêtus de lames de cuivre artistement ciselées ; point de ces délicieuses petites niches superposées les unes au-dessus des autres et remplissant les vides de tous les angles rentrants, ou prenant leur point d'appui sur les plates-formes des coupoles, s'élancent toutes dans la direction du point central où elles se rencontrent pour finir la voûte qui ressemble alors à une véritable géode de cristaux.

Il n'y verra point non plus de ces arceaux trilobés comme on en voit en si grande profusion dans la mosquée de Cordoue où ils s'enchevêtrent les uns dans les uns dans les autres avec un art si merveilleux ; de ces fûts de colonnes, à cannelures droites ou torsées, d'un mètre ou deux de circonférence et de cinq à six mètres de haut, supportant des chapiteaux couverts d'autrelacs ou formés de ces adorables petites niches qui tapissent la partie concave des coupoles ; de ces plafonds en bois

de cèdre, composés de compartiments à caissons rehaussés de moulures délicatement ciselées et revêtues des couleurs les plus vives. Point de parois de marbre ou de stuc, ornées de frises aux couleurs éclatantes; de fenêtres géminées, découpées en ogive et fermées par des vitraux peints; de mosaïques en émail sur fond d'or, d'inscriptions tantôt dessinées en bleu d'outremer, vert d'émeraude, rouge vermillon et or, tantôt formée d'émaux de diverses nuances habilement combinées, tantot, enfin, sculptées dans le cèdre, le marbre, ou moulées dans le plâtre et courant sur le pourtour des coupoles, l'encadrement des portes, le long des frises, des madriers qui forment imposte, ou, couvrant la face des piliers, les murs des galeries latérales, se marient gracieusement avec ces mille et mille enlacements de lignes et de fleurs qui défient l'œil le plus exercé de les suivre.

Point non plus de vaste cour entourée de portiques, pavée de marqueterie de faïence ou de marbres multicolores; ni de vasque en porphyre, en jaspe ou en onyx pour recevoir l'eau nécessaire aux ablutions; ni de minaret divisé en plusieurs étages en retraite les uns au-dessus des autres, ornés de balcons découpés à jour et de panneaux étincelants; rien, enfin de tout ce qui fait encore aujourd'hui, en Egypte, en Espagne, à Tlemcen, après six ou sept siècles d'existence, la beauté des mosquées, ne se rencontre dans celle de Bône.

La cour qui la précède n'a que 16m15 de longueur sur 5m60 de largeur moyenne. Ses deux portiques latéraux n'ont que 3m06 de haut, du sol au plafond des galeries. Les sept colonnes qui en supportent de chaque côté les arceaux en plein cintre n'ont que 1m26 de haut, socle et chapiteau compris. Les parois en sont absolument creux et blanchis au lait de chaux.

A l'intérieur, l'édifice, dont les murs construits en moëllons mesurent 0m90 d'épaisseur, présente un rectangle de 12m75 de profondeur sur 14m50 de largeur, soit

une superficie totale de 185 mètres seulement. Il est divisé en trois petites nefs, ou plutôt en quatre parties inégales. Celle du milieu qui est carrée, est couverte par un dôme outrepassé, c'est-à-dire plus haut que la dernière sphère. Il mesure 6m21 de diamètre et 4m10 de hauteur. Il se raccorde avec sa base quadrangulaire par quatre pendentifs presque sans cordons ni corniche. Toute sa partie concave, ainsi que ses pendentifs et ses arceaux, sont couverts de dessins polychrômes dus au pinceau de M. Abel de Pujol, peintre décorateur du théâtre municipal, mais en grande partie altérés, effacés même aujourd'hui par l'humidité qui règne dans toute la partie de la mosquée, exposée au Nord-Ouest. Il est éclairé par huit petites fenêtres cintrées, percées à la naissance de la voûte et fermées par une tablette en bois découpée à jour. Il est, enfin, porté par douze colonnes jumelles en pierre tendre, de 1m05 de circonférence à la base et 3m28 de hauteur, socle et chapiteau compris. Les chapiteaux, comme ceux de la cour, en sont à peine ébauchés.

Les deux galeries latérales, larges de 3m41 chacune, sont couvertes par deux petits dômes ou calottes sphériques très surbaissées, et séparées du carré central par deux arceaux à plein cintre, dont les coussinets reposent d'un côté sur les deux piliers carrés attenant au mur du fond, et de l'autre, sur les chapiteaux des quatre colonnes doubles adossées aux piliers de la galerie d'accès. Cette dernière, recouverte à ses deux extrémités par des calottes sphériques plus écrasées encore que celles des galeries latérales, est divisée dans sa hauteur par un plancher à salines apparentes et formant tribune.

Cette tribune peu élevée, vu la hauteur insignifiante de la galerie d'accès, porte sur quatre arcs doubleaux très surbaissés, en bois peint, reposant chacun sur deux petites colonnes polygonales en bois peint rouge et vert, comme les doubleaux et le plafond.

Le rez-de-chaussée de la galerie est éclairé par quatre fenêtres basses donnant sur la cour et grillées comme celles qui donnent au-dessus des bas côtés sur la ruelle du Cadi et la rue Saint-Louis. Elles sont fermées par des volets pleins, lorsque la mosquée est elle-même fermée aux fidèles.

En face de l'entrée et dans la cour du fond adossé au sud-est, on aperçoit comme une sorte de petite chapelle cintrée de 2m10 d'ouverture sur un peu plus de 3 mètres de haut et 1m20 de profondeur, dont les parois sont lambrissées de carreaux de faïence à grandes et petites rosades bleues sur fond blanc, comme toutes celles d'ailleurs de l'édifice.

une superficie totale de 185 mètres seulement. Il est divisé en trois petites nefs, ou plutôt en quatre parties inégales. Celle du milieu qui est carrée, est couverte par un dôme outrepassé, c'est-à-dire plus haut que la demi-sphère. Il mesure 6m21 de diamètre et 4m10 de hauteur. Il se raccorde avec sa base quadrangulaire par quatre pendentifs presque sans cordons ni corniche. Toute sa partie concave, ainsi que ses pendentifs et ses arceaux, sont couverts de dessins polychrômes dus au pinceau de M. Abel de Pujol, peintre décorateur du théâtre municipal, mais en grande partie altérés, effacés même aujourd'hui par l'humidité qui règne dans toute la partie de la mosquée, exposée au Nord-Ouest. Il est éclairé par huit petites fenêtres cintrées, percées à la naissance de la voûte et fermées par une tablette en bois découpée à jour. Il est, enfin, porté par douze colonnes jumelles en pierre tendre, de 1m05 de circonférence à la base et 3m28 de hauteur, socle et chapiteau compris. Les chapiteaux, comme ceux de la cour, en sont à peine ébauchés.

Les deux galeries latérales, larges de 3m41 chacune, sont couvertes par deux petits dômes ou calottes sphériques très surbaissées, et séparées du carré central par deux arceaux à plein cintre, dont les coussinets reposent d'un côté sur les deux piliers carrés attenant au mur du fond, et de l'autre, sur les chapiteaux des quatre colonnes doubles adossées aux piliers de la galerie d'accès. Cette dernière, recouverte à ses deux extrémités par des calottes sphériques plus écrasées encore que celles des galeries latérales, est divisée dans sa hauteur par un plancher à salines apparentes et formant tribune.

Cette tribune peu élevée, vu la hauteur insignifiante de la galerie d'accès, porte sur quatre arcs doubleaux très surbaissés, en bois peint, reposant chacun sur deux petites colonnes polygonales en bois peint rouge et vert, comme les doubleaux et le plafond.

Le rez-de-chaussée de la galerie est éclairé par quatre fenêtres basses donnant sur la cour et grillées comme celles qui donnent au-dessus des bas côtés sur la ruelle du Cadi et la rue Saint-Louis. Elles sont fermées par des volets pleins, lorsque la mosquée est elle-même fermée aux fidèles.

En face de l'entrée et dans la cour du fond adossé au sud-est, on aperçoit comme une sorte de petite chapelle cintrée de 2m10 d'ouverture sur un peu plus de 3 mètres de haut et 1m20 de profondeur, dont les parois sont lambrissées de carreaux de faïence à grandes et petites rosades bleues sur fond blanc, comme toutes celles d'ailleurs de l'édifice.

Cette petite chapelle, pour ne pas dire cette sorte de niche ou de guérite, où l'*imam*, la figure tournée vers la muraille, dit chaque jour la prière pour le compte de tous les assistants, constitue ce qu'on appelle le *mihrab* ou sanctuaire qui doit être toujours placé du côté de la *kaaba*, la maison sacrée par excellence, aux yeux des musulmans. Dans toutes les mosquées c'est, avec la grande nef qui y aboutit, la partie la mieux ornée. Il devait donc en être de même dans celle de Bône, où toute cette partie est, en effet, la plus riche, c'est-à-dire la moins pauvre.

A gauche de ce modeste sanctuaire se dresse, adossée contre le mur, le *membar* ou chaire à prêcher où le *khetib* monte par un escalier assez raide pour dire la *khotba* ou prône du vendredi. Elle est tout en bois peint rouge et vert, comme toutes les autres boiseries de la mosquée. C'en est aussi le morceau capital, celui auquel les visiteurs accordent le plus d'attention.

Juste en face du mihrab, on remarque une sorte de petit balcon avec balustrade en bois qui se détache de la tribune établie au-dessus et tout le long de la galerie d'accès. C'est de ce modeste et même très rustique balcon que le *bach-mouedden* prévient les fidèles présents que la cérémonie religieuse va commencer.

A l'extrémité nord-ouest et en dehors de la mosquée se trouve, dans une toute petite cour située en contrebas de la grande, la *sebbala* ou fontaine aux ablutions à laquelle les fidèles croyants descendent par un escalier en pierre de quatre ou cinq marches. Rien de plus rustique encore que cette fontaine devant laquelle il est inutile, par conséquent, de s'arrêter.

Quant au minaret qui s'élève à l'angle nord-est et en dehors également de la mosquée, il consiste en une tour ronde de 15m34 de hauteur sur 5m65 de circonférence, construite en pierres de petit appareil, blanchie au lait de chaux comme tout le reste de l'édifice, et munie à sa partie supérieur d'un balcon circulaire d'où les *moueddin* ont mission d'appeler les fidèles à la prière cinq fois par jour, mais ne le font plus même matin et soir, je crois, depuis que la mosquée se trouve entourée de hautes maisons européennes et que leurs coréligionnaires ne peuvent plus guère entendre leur voix nasillarde et monotone.

A partir de son balcon auquel on arrive par un escalier tournant de cinquante-neuf marches assez hautes (0m26), le minaret se rétrécit et finit en pain de sucre surmonté, comme on le devine aisément, par les trois boules traditionnelles et le croissant.

Enfin, en fait d'inscriptions, il ne s'en voit qu'une en dehors de la mosquée. Elle est gravée sur une plaque de marbre encastrée dans le mur qui donne sur la petite rue du Cadi. Elle est rythmée et divisée en deux colonnes de cinq lignes chacune. Ses caractères sont gravés avec soin, mais un peu maigres. Je la crois plus récente qu'on ne le dit. En voici, en tout cas, le texte et la traduction fidèles (1).

لَعُمْرُكَ بَيْتُ ٱللهِ لِلْبِرِّ جَامِعُ ✱

مُشَيَّدُ أَرْكَانٍ بِهِ ٱلنُّورُ سَاطِعُ ✱

بَدَتْ دُونَهُ زُهْرُ ٱلْكَوَاكِبِ رِفْعَةً ✱

بِهِ بُونَةٌ لِلسَّعْدِ مِنْهَا مَطَالِعُ ✱

بِهِ جَادَ تَاجُ ٱلدِّينِ وَٱلْمَجْدِ صَالِحٌ ✱

إِلَى دَرَجِ ٱلْعَلْيَاءِ رَاقٍ وَطَالِعُ ✱

أَمِيرُ ٱلْبَرَايَا زَادَ طَفَرًا وَنُصْرَةً ✱

مُؤَيِّدُ دِينِ ٱلْحَقِّ لِلشَّرْعِ تَابِعُ ✱

فَمَدَّ أَسَاسَ ٱلْبَيْتِ ٱلرَّبِيعَ عَلَى ٱلْهُدَى ✱

أَرَّخَهُ لِلْخَيْرِ بَرَّكَ جَامِعُ ✱

اشهى

« Je vous l'affirme, ceci est une maison de Dieu, enveloppée de mystères de toutes parts. Ses colonnes répandent une lumière plus éclatante que celle des astres.

» Pour elle Bône s'élève vers le bonheur.

» Elle est due à la libéralité du diadème de la religion, le glorieux Salah — qui monte et gravit sans cesse les degrés de la supériorité — du prince de la terre — puissent ses succès et ses victoires s'accroître encore — du protecteur de la vraie religion et adepte de la loi divine.

» C'est à la gloire de l'Islamisme qu'il a jeté les bases de cet édifice dont la construction marque une ère de bonheur et de félicité pour tous. »

(1) Je dois la copie et la traduction de cette inscription commémorative à l'obligeance de M. Brahim ben Merdessi, employé de la mairie et interprète attaché au Conseil municipal de Bône.

L. JOLEAUD.

REF: L. JOLEAUD., constantine, son passé son centenaire (1837-1937) in recueil des notices et mémoires de la société archéologique de constantine , vol LXIV; ed braham constantine.
p : 40 à 49 .

SITUATION GÉOGRAPHIQUE DE CONSTANTINE

Le ravin de Constantine est le site le plus célèbre de toute l'Algérie par son pittoresque et par son rôle dans la formation d'une cité, dont il assura, de temps immémorial, la protection: c'est à ce fameux cañon, recoupant un énorme bloc rocheux, que l'antique cité de Cirta doit son histoire mémorable de riche capitale, maintes fois assiégée, toujours vaillamment défendue et souvent triomphante de ses agresseurs, quelque fut leur nombre ou leur puissance.

Constantine, si remarquable par sa situation, a servi de thème à de nombreux dictons locaux. Les Indigènes arabophones n'ont cessé de l'appeler « bled el haoua », expression qui signifie à la fois « cité aérienne », « cité du ravin » et « cité des passions ». Les hôtes du vieux rocher ont, en effet, toujours été sujets à des réactions violentes, sans doute du fait de l'isolement où les maintenait la topographie locale. « Leur ville, assure Abou Hafs Sidi Amor el Ouzzan, ne saurait, dans le sens physique de bled el haoua, ni s'étendre ni diminuer; mais dans le sens des passions, elle croît et grandit à mesure que les nuits et les jours se succèdent. »

« Pareil au bracelet qui entoure le bras, un fleuve, grondant au fond d'un ravin inaccessible, enserre le rocher qui supporte Constantine; il défend cette ville, comme les monts escarpés protègent le nid du corbeau », dit El Abdery. « Constantine est bâtie sur un rocher que le vide entoure de tous côtés, de même que la bague entoure le doigt », affirme El Hadj Ahmed el Moba.

Constantine, encore selon les Indigènes, ressemble, vue des hauteurs voisines, à un burnous déployé sur un rocher au soleil: au capuchon correspond la Kasba (pointe nord , aux extrémités des pans, l'emplacement de la Préfecture (ancien bordj Asous) (pointe ouest) et la porte d'El-Kantara (pointe est).

VALLÉE DU ROUMEL EN AMONT DE CONSTANTINE

Dans le ravin de Constantine coule le Roumel, fleuve qui prend naissance à la limite du Tell et des Hautes Plaines de Numidie. Ce cours d'eau descend du revers méridional du Ferdjioua, tourne presqu'aussitôt vers l'Est, se maintient à une faible distance du pied sud de l'Atlas septentrional, dans la dépression de Châteaudun. En franchissant les gorges de la terminaison orientale du Djebel Grouz, le Roumel pénètre sur les Plateaux de Constantine, où sa vallée décrit une série de sinuosités, puis se resserre très sensiblement au Nord d'Aïn-Smara, décrit alors une boucle presque fermée et s'insinue ent[illegible] les tables calcaires du Djebel El Hadj Ba[illegible]a et du plateau d'Aïn-el-Bey, en conservant une direction générale S.O.-N.E.

Le R[illegible] se trouve ensuite, vers le Polygone d'Artillerie, à l'altitude et au voisinage immédiat des ravines de tête du Chabet Hal[illegible] Merdj, dont il ne reçoit les eaux, réunies à celles de l'Oued Melah, que huit kilomètres plus en aval. Son lit dessine encore plusieurs courbes, puis devient très étroit et entaille en cluse, au lieu dit les Arcades Romaines, une remarquable barre de poudingues rouges avant de recevoir les eaux du Bou-Merzoug. Le fleuve gagne ainsi le pied du rocher de Constantine, puis s'enfonce dans le profond cañon qui sépare le bloc calcaire portant cette ville du Djebel Sidi-M'Cid.

Constantine, que les anciens auteurs arabes appellent *l'aérienne* (*Kosantina-t-el-Haoua*) (1), s'étend sur un plateau qui s'abaisse en pente assez régulière, mais de plus en plus rapide, du Nord-Ouest au Sud-Est, entouré de trois côtés par l'espace, vaste presqu'île reliée à la terre par un isthme étroit la rattachant aux croupes du Koudiat-Ati. Il résulte de cette situation que la ville ne peut avoir d'accès direct que sur une face, celle du Sud-Ouest, au moyen de l'isthme dont nous avons parlé et qu'il n'est possible de relier les autres côtés à la terre que par des ponts jetés sur le ravin qui entoure la cité au Sud-Ouest et au Nord-Est. Deux rentrants échancrent le plateau: l'un assez prononcé, au Sud, et l'autre, moins grand, à l'Est.

trois portes existaient sur la face de l'Ouest:

1° La porte neuve (*El-Bab-el-Djedid*), qui se trouvait au-dessus de la porte Valée actuelle, derrière l'emplacement occupé maintenant par le magasin à orge de l'Administration, et donnait accès sur le versant nord de l'isthme, alors beaucoup plus étroit, véritable langue de terre dont nous avons décuplé la largeur par des remblais;

2° La porte de la rivière (*Bab-el-Ouad*), au-dessous de la porte Valée, vis-à-vis du centre du square. On descendait par là vers le Bardo, d'où le nom: porte de la rivière;

(1) Litt. Constantine de l'espace ou du ravin.

3° Et la porte de la citerne (*Bab-el-Djabia*), au-dessous de la précédente et desservant la partie basse de la ville, laquelle a pris le nom de la porte.

A l'opposé, une quatrième porte, celle du pont (*Bab-el-Kantara*), permettait de traverser le ravin sur un ancien pont romain, restauré en 1792 par Salah-Bey, qui avait chargé de ce soin un architecte mahonnais, don Bartoloméo. On sait que ce pont s'est écroulé le 18 Mars 1857 et a été remplacé par le beau pont en fer qui existe maintenant.

Telles étaient les seules entrées de cette ville, qui occupe une superficie de plus de trente hectares, et encore les deux premières portes faisaient-elles, en réalité, double emploi.

Un mur crénelé entourait la ville; mais cette enceinte était fort irrégulière et l'on avait, en maints endroits, adossé la muraille au rocher, ce qui, sur le plan, est indiqué par des lacunes qu'on pourrait prendre pour des entrées.

Constantine était divisé en quatre quartiers principaux:

La Kasba, au Nord-Est;

Tabia, au Nord-Ouest;

El-Kantara, au Sud-Est;

Bab-el-Djabia, au Sud-Ouest.

Entre ces quatre groupes occupant les quatre angles, mais dont les limites n'avaient rien de bien défini, s'étendait un large espace n'ayant pas de désignation générique, mais une foule d'appellations particulières: c'était la partie de la ville réservée spécialement au commerce et aux métiers et le siège des hauts fonctionnaires de l'Administration.

Les rues, étroites et contournées, coupées d'impasses, n'avaient généralement pas de noms particuliers; chaque impasse était désignée par le nom du propriétaire de la principale maison s'y trouvant. *Zenket-dar-bou-Khoubza*, par exemple, ou par celui de la mosquée voisine: *Zenket-Sidi-Offane;* enfin l'on rencontrait de petits carrefours ayant une désignation particulière: comme *Kouchet-ez-Ziate, Ech-Chott, El-Hara-el-Hamra*, etc.; des voûtes (*Sabate* et *Kous*), de petites places, comme *Rahbet-el-Djemal* ou *Souk-el-Acer*, de sorte que la même rue, dans son prolongement, rencontrait une foule d'appellations différentes. En ajoutant à cela l'absence complète de numéros aux maisons, on avouera qu'il devait être difficile à un étranger de s'y reconnaître dans un pareil fouillis.

La ville était donc, en réalité, divisée en une multitude de petits quartiers (*Houma*).

Quatre artères principales, reliées entre elles par un grand nombre de ruelles, sillonnaient Constantine de l'Ouest à l'Est. C'était, en commençant par le haut:

1° Une rue partant d'El-Bab-el-Djedid montait pour passer devant *Dar-el-Khalifa* (le Trésor actuel) et conduisait à la Kasba, en trouvant sur son parcours: *Redir-bou-el-R'rarate*, point où nous avons percé la rue d'Aumale, et les mosquées de *'Djama-Khelil, Sidi-Yahia-el-Feciti* et *Sidi-Mouferredj*. C'est à peu près le trajet des rues Basse-Damrémont et Damrémont.

La *Kasba*, dont l'enceinte n'était pas délimitée comme de nos jours, contenait un certain nombre de constructions particulières, appartenant notamment aux familles Ben-Hesseïn et Ben-Koutchouk-Ali; plusieurs mosquées: *Djama-el-Kasba, Sidi-Abd-el-Kader, Kobbet-Bechir;* une prison (*Habs*), établie, dit-on, dans les citernes romaines, sorte d'*in-pace;* une réunion de métiers de tisserands (*Terbiât-Houka*), etc. A l'extrémité nord se trouvait le sinistre emplacement appelé *Kehef-Chekoura* (le rocher des sacs), d'où la tradition prétend que l'on précipitait dans le ravin les femmes infidèles ou celles dont les beys voulaient se débarrasser.

Au-dessus de cette rue, entre la Kasba et le front nord-ouest, s'étendait le quartier de Tabia, divisé lui-même en *Tabia-el-Kebira* (la grande Tabia) et *'abia-el-Berrania* (Tabia des étrangers). Plusieurs mosquées s'y trouvaient; l'une d'elles, celle de *Sidi-Ali-ben-Makhlouf*, donnait son nom à l'angle de l'Ouest, près du *Bordj-Aasous* (la tour romaine).

2° Une rue partait *d'El-Moukof*, près de l'endroit où se trouvait le tétrastyle de Potitus, démoli lors de la construction de l'Hôtel de Paris, et conduisait à *Souk-el-Acer* (la place Négrier). Elle passait devant *Dar-el-Bey*, traversait *Souk-el-R'ezel* (le marché de la laine filée) au-dessous de la mosquée de ce nom (la Cathédrale actuelle) et du palais (*Derb*), puis le quartier *d'El-Blâte*, longeait *Djama-él-Djouza*, mosquée qui se trouvait à l'entrée de la rue Richepanse, sur la place de l'Asile, et débouchait à Souk-el-Acer par la voûte (*Sabate*) de Salah-Bey.

On parvenait ainsi à *Rous-ed-Douamès* (les têtes des souterrains), dont l'emplacement paraît avoir été vers la rue actuelle du Palais, aux deux palais (*Derb* et *Dréïba*), à diverses mosquées telles que *Sidi-Perghane*, *Sidi-Bou-Annaba*, etc., au lieu dit *Hammam-es-Soultane* et au passage appelé *El-Morr*, sous la Kasba.

Au-dessus de Souk-el-Acer se trouvait la mosquée de Salah-Bey, dite de *Sidi-el-Kettani*.

Pour y arriver, on passait devant le petit oratoire d'une femme morte en odeur de sainteté, *Setti-Frikha*. Au delà, on entrait dans *Souk-el-Djemaâ* (le marché du vendredi), occupé maintenant en partie par le collège. Des ruelles montaient de là à la Kasba en passant par *Sour-ed-Derk*.

3° Une rue partant de Bab-el-Ouad menait à *Rahbet-es-Souf* (la halle de la laine), dont nous avons fait la place des Galettes. Elle a formé les rues Rouaud, Combes et Vieux.

C'était la principale artère du commerce et des métiers, qui s'y trouvaient groupés par catégories, formant ainsi une suite de *Souk* ou bazars, comme dans la plupart des villes d'Orient.

On trouvait d'abord les droguistes (*Attarine*); puis les selliers (*Serradjine*); puis les teinturiers (*Sebbarine*). Là, la rue se divisait en deux branches venant déboucher l'une au sommet, et l'autre au bas du Rahbet-es-Souf, chacune d'elles se terminant par une longue voûte. Le tout était réuni sous l'appellation générique de *Souk-et-Teddjar* (le bazar du commerce).

Dans la branche supérieure se trouvaient à la suite: les cordonniers (*Kherrazine*), *Souk-el-Khelek*

(le marché populeux), les forgerons (*Haddadine*) et *Es-Souk-el-Kebir* (le grand bazar).

Dans la branche inférieure venaient successivement: les fabricants de tamis (*R'erabline*), les menuisiers (*Neddjarine*) et les parchemineurs (*Rekkakine*).

Entre ces deux branches et au-dessus d'elles se trouvaient encore diverses rues transversales ou parallèles, occupées par d'autres petites industries, telles les fabricants de chaussures de femmes (*Chebartine*), les passementiers (*Kazzazine*), les bijoutiers (*Sarâ'a*), les fabricants de bâts de mulets (*Braddaïne*), les marchands de légumes (*Khaddarine*), les bouchers (*Djezzarine*), les marchands d'artichauts sauvages (*Kherachefiine*), etc.

Au-delà de Rahbet-es-Souf, des ruelles menaient plus ou moins directement, en montant, à Souk-el-Acer; d'autres conduisaient, sur le même plan, à *Chara*, le Ghetto, où Salah-Bey avait cantonné les Israélites; enfin, d'autres faisaient descendre à El-Kantara, en passant par *Sidi-el-Djelis*, mosquée dont nous avons fait l'école arabe-française.

Un grand nombre de mosquées, parmi lesquelles celle de Sidi-L'Akhdar, et plusieurs bains, se trouvaient dans le pâté que nous venons de circonscrire.

Presque à l'entrée de cette rue, en descendant à droite, on trouve *Rahbet-el-Djemal* (la halle aux chameaux), d'où l'on descendait encore par une rue en pente très rapide et appelée *Ed-Deroudj* (les escaliers, dont nous avons fait la rue de l'Echelle), à Bab-el-Djabia.

Au-dessous de Dar el-Bey (palais et caserne à l'époque turque), après avoir passé devant *Ras-el-Kherrazine* (la tête des cordonniers), où se trouvait la

---

Zaouia de la famille de Ben-el-Feggoun, cheïkh-el-Islam (actuellement la mosquée de Hammouda), l'on descendait assez directement sur *El-Djamâ-el-Kebir* (la grande mosquée), dont nous avons reconstruit la façade sur la rue Nationale, à l'endroit dit *El-Batha*, carrefour qui a été coupé par la rue Nationale, en face de l'entrée de la rue Fontanilles.

4° Enfin, une rue partait de *Bab-el-Djabia*, passait à *Souïka* (le petit marché), à *Zellaïka* (la glissante), et à *Ech-Chott* (le bord), à l'angle de la rue Nationale, sur le bord du ravin; de là, elle remontait pour passer devant la ruelle des *Arbaïn-Cherif*, puis à *Frane Birrou* (les fours à chaux de Birrou), puis à la mosquée de *Sidi-Bou-Méza*, et, enfin, atteignait *Bab-el-Kantara*.

Dans le bas du quartier d'El-Kantara, un certain nombre de ruelles conduisaient, en pente plus ou moins rapide, à l'extrémité du plateau.

Sur tout le front sud-est, la ville était garnie, au bord même du ravin, de tanneries dont la plupart existent encore. En se plaçant là, les tanneurs ont eu évidemment pour but d'éviter les frais de transport de leurs détritus et de leurs eaux qu'ils jettent à même dans le ravin, sans, pour ainsi dire, se déranger.

Le ravin était, du reste, le réceptacle des immondices de la ville. Au fond de l'échancrure méridionale, près d'Ech-Chott, se trouve l'emplacement dit *El-Merma*, d'où l'on précipitait les fumiers dans le gouffre; là, les nuées de corneilles et de choucas logés dans les infractuosités des rochers venaient y chercher leur nourriture, et enfin, les grandes crues de l'hiver achevaient ce travail peu coûteux d'enlèvement des issues d'une grande cité.

Tel était le vieux Constantine; singulière ville, en vérité, et bien capable de forcer à l'étonnement le voyageur le plus blasé. Un général tunisien, après avoir en vain essayé de s'en rendre maître par le siège, exhala, dit-on, son dépit par cette phrase caractéristique dans sa crudité: « Ailleurs les corbeaux fientent sur les hommes; ici ce sont les hommes qui fientent sur les corbeaux. »

REF: RECUEIL DES NOTICES ET MEMOIRES , de la société archéologique du département de constantine; 2° volume de la quatrième série trente-troisième volume de la collection anneé 1899, constantine, alger, jourdan 1900.
p : 30,31,90,91,95,115,à 117.

. BONE.

Bone est une ville ancienne dont la construction remonte à l'antiquité et qui renferme de nombreuses ruines. Bâtie sur une colline qui domine la mer, dont les flots battent ses murailles, elle est des plus agréables et des plus abondamment fournies en lait, en viande, en miel et en poisson. Sur le rivage se trouve un puits creusé dans le roc et dont l'eau est des plus douces et des plus salutaires; aussi la plupart des habitants en boivent-ils. A l'ouest de la ville se trouve une eau courante employée à l'arrosage des jardins et du sol. Les jardins occupent un emplacement qui domine la mer et constituent d'agréables lieux de plaisance. L'Edough, montagne qui s'étend au dessus de Bône, est souvent couverte de neige et très froide; mais chose extraordinaire, il s'y trouve une ancienne mosquée sur laquelle la neige ne tombe pas [P. 18] et qui apparaît comme un point noir au milieu de la montagne toute blanche.

A l'ouest de Bône se trouve un étang dont le circuit est de dix milles environ et qui renferme des poissons nombreux et recherchés. Là vit un oiseau appelé *keykel*, qui gîte à la surface des eaux et y fait ses œufs; quand il s'aperçoit qu'un homme ou un animal songe à le prendre, il enlève à l'aide de ses pattes son nid et les petits qu'il renferme et le transporte au centre du lac, où il est en sécurité. C'est un bel oiseau connu en Egypte sous le nom de *khaudç*[1], et sa peau, qui est lisse et d'aspect plaisant, y est employée comme fourrure et se vend très cher. + Le port de Bône s'appelle *Mersa'l-Azk'dk'* et figure parmi

(1) *Haudia* dans Bekri (p. 141). Demiri ne parle pas de cet oiseau, qui paraît être le grèbe.

les ports célèbres. Quant à Bône même, elle est située sur le golfe dit *Djoûn el-Azkâk*, dont la navigation est difficile et où ont fait naufrage le bateau d'El-Kayl'aoi, celui d'El-Fakhri et beaucoup d'autres. Dieu est le plus savant[1].

CONSTANTINE

Parmi les villes célèbres d'Ifrikiyya qui sont dans le voisinage de cette montagne figure CONSTANTINE, ville grande et florissante qui remonte à une haute antiquité et où il y a de nombreux restes de monuments anciens. + L'eau y était amenée d'une grande distance par des aqueducs analogues à ceux de Carthage et déversée dans de vastes réservoirs semblables à ceux de cette ville +. Constantine est une place excessivement forte et bien défendue, + plus imprenable qu'aucune ville connue d'Ifrikiyya; nulle autre ne peut lui être comparée sinon Ronda en Espagne, à laquelle elle ressemble beaucoup par son emplace-

(1) Le *Djoûn el-Azkâk* ou golfe de Bône seul est mentionné par Edrisi (p. 145). Peut-être le Mersa'l-Azkâk doit-il être identifié avec le Mersa Mani' de Bekri (p. 194).

TEBESSA

TÉBESSA(1) est une ville qui remonte à une haute antiquité et où l'on trouve de nombreux monuments dus aux anciens et des constructions remarquables; + c'est, après Carthage, la plus considérable d'Ifrikiyya. Un théâtre *(dâr mel'ab)*, détruit en grande partie, est tout ce qu'il y a de plus remarquable comme construction. Dans un temple que l'on dirait bâti d'hier, on ne peut distinguer les joints des pierres, et l'on tenterait vainement d'y faire pénétrer une aiguille. A l'intérieur, des voûtes en arceaux et reposant les unes sur les autres, des chambres souterraines, de nombreuses coupoles sont d'un aspect surprenant. Les traces de fumée qui y sont encore visibles font prétendre que ce temple servait à l'évocation des esprits. On y trouve aussi des représentations d'animaux de toutes sortes ainsi que d'autres figures étranges représentant on ne sait quoi. Au milieu de la ville il y a un vaste temple bâti sur d'énormes colonnes de marbre; sur les parois extérieures sont figurés de la manière la plus surprenante des animaux de toute espèce, et qui constituent, à ce qu'on prétend, autant de talismans. On trouve encore d'autres talismans dans les ruines, où j'ai pénétré et où j'ai reçu d'un habitant l'une de ces figures symboliques, consistant en deux lions de cuivre rouge adossés par la partie postérieure du corps et sculptés de la plus merveilleuse façon. Cet homme me raconta qu'autrefois nul scorpion ne pénétrait à Tébessa et que si l'un de ces animaux y était apporté(2), il mou-

(1) Bekri pp. 121 et 323; est beaucoup plus bref; Edrisi ne fait aucune description de Tébessa, qu'il mentionne seulement comme étant à six étapes de Bougie (p. 100).

(2) Ou, « y pénétrait », d'après C, qui lit دخل

rait aussitôt. Cela dura jusqu'au jour où quelqu'un, en creusant dans les fondations d'une maison, y trouva un vase de cuivre renfermant des scorpions du même métal; il fondit le produit de sa trouvaille pour son usage personnel, et depuis lors les scorpions sont revenus dans la ville et incommodent les habitants. Aujourd'hui il n'y a plus d'habité à Tébessa que le château, qui constitue une forteresse considérable et est ceint d'une muraille de pierres de taille dont la construction est si parfaite qu'on la dirait d'hier +. [P. 50] Il y a encore dans cette ville des salles voûtées où les voyageurs se mettent avec leurs montures à l'abri de la pluie, et dont une seule peut contenir deux mille bêtes et plus.

Près de Tébessa coule la rivière appelée Wadi Mellak[1], qui n'a que peu d'eau pendant l'été, mais dont le fond de vase[2] rend le passage difficile. + Elle est dominée par la montagne nommée K'alb Mellak, qui s'élève haut dans les airs et est ainsi visible à plusieurs journées de marche.

Non loin de Tébessa se trouve la montagne appelée El-Ketf[3], vers le sommet de laquelle se trouve une caverne qui n'est accessible ni par le haut ni par le bas de la montagne. On prétend qu'elle renferme un trésor considérable, car les oiseaux, soit en allant s'y poser soit en s'envolant, font tomber de là de gros dinars d'un or de bonne qualité, ce qui est un fait bien connu dans ces régions +.

(1) Kremer ملان (Mellân); c'est l'Oued Mellègue de nos cartes.

(2) C ajoute وعرض الخنادق « et la profondeur (?) des gués ».

(3) C, El-Maktef المكتف

TLEMCEN

TLEMCEN[5] est une grande et ancienne ville où de nombreux restes de monuments antiques attestent qu'elle a servi de capitale à des peuples qui ne sont plus. Elle est située au pied d'une montagne, et le noyer est l'arbre qu'on y rencontre le plus souvent. Des travaux dus aux anciens y amenaient l'eau de diverses sources nommées *Boûrt*[6] et situées à six milles de là; elle est arrosée par une grande rivière qui porte le nom de SAFSAÇIF. Elle a été la capitale du royaume zenâtien, et les environs en sont occupés par plusieurs tribus berbères, Zenâta et autres. La terre très fertile y produit en abondance tous les vivres, qui y sont très bon marché; sur son territoire se trouvent de nombreuses bourgades et des champs cultivés qui se poursuivent en succession ininterrompue; plusieurs autres villes dépendent d'elle.

Au sud de Tlemcen il y a une forteresse dans une solide position, entourée d'arbres nombreux ainsi que d'eaux et de ruisseaux. Elle est contiguë à la montagne de Tâournâyâ (Tirni), qui est importante, bien cultivée, remplie de bourgades et d'une succession ininterrompue de champs cultivés.

(5) Sur Tlemcen, voir Bekri, p. 179; Edrisi, p. 92; *Merâcid*, s. v.; Ibn el-Athir, x, 110.

(6) Dans Bekri, on lit *Loûrt*.

Au nord[1] de Tlemcen il y a une bourgade importante nommée Bab el-Kaçr, que domine la montagne fertile et bien cultivée qui s'appelle *Djebel el-baghl*[2]. C'est du pied de cette montagne que sort la rivière *Satfacif*, qui se jette dans un vaste bassin de construction antique et creusé dans la roche dure; ses eaux s'y précipitent avec grand fracas, à ce point que le bruit en est perçu à plusieurs milles à la ronde. Un conduit fait avec art les mène ensuite jusqu'au lieu dit El-Mehmaz[3], où on les emploie à irriguer des champs et de nombreux vallons appelés Awlad el-Djenan[4], qui sont les plus beaux endroits de la région; puis elles se déversent dans l'Isser. Cette dernière rivière se jette à son tour dans la Tafna, autre rivière qui passe par Archkoûl pour ensuite se perdre dans la mer. Nous avons parlé d'Archkoûl à propos des villes du littoral.

Tlemcen est une ville de science et de vertu et n'a jamais cessé d'être un centre pour les savants et les traditionnistes. Les Alides descendants des Benoû Idris [P. 66] ont autrefois été maîtres du Maghreb central, et ce qui les concerne est bien connu. Ils se sont également emparés de l'Espagne et ont revendiqué le titre de khalife.

(1) « Lieu, au sud » (M. de Slane, Bekri, p. 180).

(2) *Râs el-baghl*, d'après Bekri.

(3) Le texte Kremer et D Risent El-Mesan المسان

(4) Dans Bekri, *Weldj el-H'and* الكدا ولج

L'ALGERIE ET LE SAHARA.

REF: encyclopédie de l'algérie et du sahara, paris , horizon de france, I9[illegible].
p : I92,I93 .

A vingt lieues pourtant de cette métropole des blés — dont Tiaret et le riche plateau du Sersou, situés à 1.100 mètres sur la face Sud de l'Ouarsenis, sont en quelque sorte les succursales de grande altitude — voici qu'un autre massif, celui-ci copieusement boisé, riche en sources pérennes et en cascades alpestres, va nous offrir par contraste une cité très ancienne, précieux refuge algérien des mœurs berbères, arabes et surtout des chefs-d'œuvre presque intacts ou des vestiges évocateurs de l'art hispano-mauresque. C'est la ville-musée de Tlemcen.

Ville « déjà presque marocaine », disent naivement ceux qui oublient que le vieux Maghreb ne connaissait pas nos actuelles frontières et qu'il était une mosaïque de petits fiefs dont Tlemcen, capitale d'un des plus fameux, nous a conservé une image lointaine, comme embaumée dans son passé.

Tout la désignait pour la prospérité et le bonheur, donc pour l'envie et la guerre. Une altitude privilégiée — 800 mètres — dans une région de pluies suffisantes, de sources éternelles, de ruisseaux cascadants, tels que les chutes d'El-Ourit qui se précipitent parmi noyers, figuiers et lauriers-roses. Des forêts compactes de chênes-liège, de thuyas, de térébinthes et d'oliviers sauvages à travers dolomies et grottes, mais qui s'humanisent aux abords de Tlemcen en une nature édénique : ruisseaux canalisés, cultures minutieuses sous des arbres fruitiers dont la variété même — orangers, citronniers et amandiers, fraternisant avec nos poiriers, pommiers et cerisiers de France — atteste la clémence et le long printemps du ciel tlemcénien. C'est encore le *Pomœria* ou « verger » des Romains, qui n'y ont laissé d'ailleurs que le soubassement du minaret d'Agadir.

Une autre civilisation devait en effet submerger et anéantir ici le souvenir de la domination romaine. Une confuse histoire de dynasties, almoravide, almohade, abd-el-wâdite, un tissu de guerres et de sièges, dont l'un fit naître de toutes pièces la ville rivale de Mansourah — remparts aujourd'hui démolis ou cariés d'un Avignon africain, haut minaret découronné et mélancoliquement esseulé au milieu de ces ruines, frère tronqué de la Giralda de Séville — voilà trop brièvement le passé islamique, belliqueux et cruel de Tlemcen, de cette ville aujourd'hui endormie dans son hamac de verdures et de frondaisons, de silence et de paix.

Du moins, tandis que Mansourah (*la Victorieuse*) périssait, par quelle fantaisie de l'histoire, ou plutôt par quel prestige éternel de l'art, Tlemcen vaincue survivait-elle à sa défaite au point de nous conserver encore aujourd'hui les restes exquis de la civilisation arabe — plus exactement andalouse — dans ce qu'elle eut de plus raffiné, l'architecture et la décoration religieuses ?...

Car les traces de son architecture guerrière ou civile se réduisent à peu de chose. Des fragments de remparts du XIIIe siècle, Bâb-el-Qârmadine ou la Porte des Teinturiers ; un Grand Bassin qui, hors murailles, servit aux Turcs à noyer les derniers Abd-el-Wâdites et qui pourrait rappeler la Menara de Marrakech s'il n'était lamentablement à sec ; le palais fortifié du Méchouar dont il ne subsiste que deux portes et des murs à meurtrières. A l'intérieur de la ville, au Nord-Est des quartiers neufs, quelques ruelles étroites et rustiques, un fondouk et un hammam valent moins par leur style que par l'animation pittoresque de leur population : derniers types de *hadars* berbères ou andalous, de Kouloughlis turcs au teint clair et aux vêtements soignés, de juifs en culotte et bas blanc, barbes vénérables et turbans neigeux, de Marocains aux sombres *djellabas*. Toute la vie encore de l'ancien Maghreb : fins ouvriers tlemcéniens, affairés derrière leurs métiers primitifs, brodeurs de cuirs écarlates, pileurs de café ahannant sur leurs mortiers, chauffeurs de hammam suants et barbouillés de cendre ; parfois même encore, s'évadant des petites salles de cafés maures, des bouffées d'une musique douce et laseive, accompagnant des *z'arnata* ou poèmes andalous dont le nom même conserve le souvenir de Grenade... Ce serait peu pour justifier la renommée de cette métropole de l'Islam s'il n'y restait une splendide collection de minarets et de mosquées, d'oratoires et de tombeaux de « saints hommes », aujourd'hui encore objets de dévotion et buts de pèlerinages. Tous ces monuments sans doute de valeur inégale, ceux du XIVe siècle témoignant souvent, par rapport à ceux des XIIe et XIIIe, d'une décadence du goût : mais quel ensemble précieux !... Et comme la patine du temps, soulignée par les fraîches verdures qui les encadrent, donne à tous un charme inoubliable !...

J'entends surtout, pour leur aspect extérieur, les mosquées qui sont situées *extra muros*, celles qui séduisent d'abord le voyageur par leur isolement même au milieu des vergers et dont les minarets jalonnent cette campagne virgilienne : Sidi-el-Haloui, très élancé, au porche délicatement sculpté ; Sidi-Lhassen, plus trapu ; Agadir, strictement réduit à sa tour carrée ; Sidi-bou-Médine surtout, but de promenade si classique que — pour ne pas le manquer — maint touriste trop pressé oublie de visiter les deux curiosités capitales de l'intérieur de la ville, la Grande Mosquée et surtout Sidi-bel-Hassen, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

Ah ! la charmante chose que cette matinée consacrée à Bou-Médine et à sa mosquée !... Et la jolie preuve qu'en ce pays dévot les souvenirs religieux plus que la guerre sont gages d'éternité !... Abd-el-Moumin et Yarmoracen, rois de Tlemcen, sont oubliés, sauf par les érudits : le souvenir est toujours vivant de Sidi-bou-Médine, le vieux moine andalou qui, sur la fin d'une odyssée de prédication, s'arrêta un soir, épuisé mais souriant, devant cette colline, en murmurant : « Quel bel endroit pour y vivre l'éternité !... » ce qu'Allah lui accorda incontinent.

. MADAME DOUVRELEUR.

REP : M DOUVRELEUR., constantine, en 25 tableaux, deux petite prologues et un brin d'histoire; ed la jeune académie, paris 1931.
p : I9,20,60,67,68,69,& 73 .

Constantine eut à subir bien des péripéties. Du XIIIe au XIVe siècle, elle est gouvernée par la dynastie hafside dont le fondateur, Abou Zakaria, reçut même la sépulture dans une de ses mosquées. Elle restera sous cette domination jusqu'au moment où elle subira le joug des Turcs. Notons, pendant cet espace de temps, la révolte d'un de ses gouverneurs: Abou-Beker-ben-Moussa dit Ibn-el-Ouzir qui avait secrètement offert à Pierre III d'Aragon la suzeraineté de la Province de Constantine. La proposition était acceptée, mais quand Pierre III et ses soldats débarquèrent a Collo, ils apprirent que le prince hafside Abou-Farès avait fait heureusement le siège de Constantine, s'était emparé de la cité rebelle et qu'Ibn Ouzir était mort. Pierre d'Aragon n'avait rien de mieux à faire que de repartir pour la Sicile, ce qu'il fit.

En 1284, Constantine est sous la dépendance d'un autre, Abou-Zacharia qui y exécuta de grands travaux, élargit la Kasbah pour y établir sa résidence royale, en agrandit la mosquée et fit de ce palais une véritable citadelle. Son œuvre fut continuée par Abou-l'Baka-Khaled.

A la fin du XV^e^ siècle, Constantine a repris une très grande influence mais, comme tous les honneurs se paient, pendant trois siècles la guerre devint pour elle un état permanent et elle dut subir plusieurs sièges et pillages qui la meurtrirent quelque peu. Ainsi, pour résister à l'attaque d'Ibn Kania, il fallut rompre les ponts romains restés intacts jusqu'alors. On les rétablit pour les couper de nouveau lors de la révolte d'Ibn-el-Amir et la vieille voûte naturelle prêta son sommet pour y établir un chemin remplaçant les ponts démolis.

Mais la dynastie hafside s'affaiblissait et des factions désorganisaient la ville; Constantine toutefois, conservait son bon renom scientifique et ses brillantes écoles de légistes. Elle allait perdre ses dernières gloires sous la domination turque.

LA VILLE ARABE

La ville arabe de Constantine est la merveille du genre, rien n'y sent « l'Opéra ou l'Opéra-Comique », ainsi qu'on l'a dit irrévérencieusement en parlant de cités indigènes que je me garderai bien de nommer, ne voulant mécontenter personne... Elle plaît parce qu'elle est « vraie », parce qu'elle se montre telle qu'elle est, originale... et un peu sale... et qu'on ne devine nullement chez elle le souci d'attirer le touriste, de l'étonner... épater conviendrait mieux, mais, bien que le dictionnaire de l'Académie ait daigné se moderniser jusqu'à ouvrir ses pages à certains mots d'argot, je n'ose employer celui-ci auquel il n'a pas encore, que je sache, donné son approbation).

Oh! voyageur qui ne connaissez jusqu'à présent que la douce France et qu'une nécessité de carrière ou une fantaisie de quelques jours a conduit sur la rive algérienne, venez avec moi si vous voulez jouir d'un émerveillement bien nouveau. Je vous guide, car vous auriez de la peine à sortir sans secours du dédale dans lequel je vous fais entrer et puis, ne vous offusquez point, mais vous pourriez bien avoir un peu peur tout seul.

Nous avons quitté la rue Nationale et pris la rue Rouaud Voilà les boutique indigènes qui commencent. Je vous présente tout de suite mon ami Bousenane, un Mozabite qui vous vendra — aussi cher que vous le voudrez — des tapis, des cuivres, des cuirs, des bijoux touaregs, toutes sortes de jolies choses et, pour ouvrir une parenthèse, remarquez en passant ces Mozabites... ils ont un type particulier. Ils sont gras, courts, barbus, toujours souriants. Je ne sais qui a prétendu qu'avec leurs qualités d'économie et de ténacité, ils étaient les Auvergnats de l'Algérie. Si vous êtes un enfant du Centre, voyageur, cette rencontre vous fera plaisir, mais ne vous attardez pas, nous avons tant à regarder! Nous allons à l'aventure, n'est-ce pas? sans trop savoir le nom des rues que nous suivons. Ils sont modernes et Français ces noms pour la plupart, et c'est bien dommage pour la couleur locale.

Admirez, vous n'avez que l'embarras du choix. Tous les commerces vont vous offrir leurs tentations. Ne vous fiez pas à l'apparence modeste de la plupart des boutiques... on dirait des magasins pour rire, quelque chose comme ces petites épiceries ou ces merceries en bois mince que l'on donne aux fillettes au jour de l'an pour jouer à la marchande mais, malgré leur air naïf, elles n'ont de pauvre que la mine. C'est inouï tout ce qui tient dans ces échoppes arabes! On ne s'en doute que lorsque flairant en vous un client sérieux, le « patron » se dépêche de déplier toutes ses étoffes, d'ouvrir tous ses tiroirs et on est tout étonné de voir la quantité d'objets qui sortent on ne sait d'où, des murs, du plafond, des coins, des recoins et qui s'étalent pour vous séduire.

Aimez-vous les broderies? J'avoue que je resterais volontiers de longs instants en contemplation devant les artistes que vous voyez là et qui cousent, qui paillètent des ceintures, des vestes, des chéchias... est-ce assez joli ce scintillement dans ces rues sombres! oh! combien sombres et combien étroites! Leurs maisons, dont les fenêtres professent pour la symétrie un mépris absolu, se penchent sur leurs vis-à-vis comme des commères qui se rapprochent pour se conter une petite histoire et, dès qu'il fait chaud, d'un côté à l'autre de la rue, des toiles sont tendues qui tamisent le soleil. On marche ainsi dans un demi-jour qui n'est pas sans poésie. Une autre série de boutiques que j'aime. Ont-elles des formes assez délicieuses ces gargoulettes, ces urnes, ces amphores! L'art du potier ici a des trouvailles exquises, et des brûle-parfums de dix sous ont une grâce qu'envieraient beaucoup de leurs orgueilleux confrères de Saxe ou de Sèvres.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous passerons rapidement dans les rues où les bouchers règnent en maîtres. D'abord, vous risqueriez de frémir d'économe jalousie en comparant les prix de la viande d'Algérie à ceux de la viande de France, et puis vous respireriez là des odeurs qui ne rappellent pas du tout les fameuses essences de l'Orient... et puis, il y a beaucoup de mouches! Jetez seulement un coup d'œil sur les nombreuses têtes de moutons grillées qui se pressent serrées les unes contre les autres, attendant qu'on leur fasse un « sort ». Il paraît que c'est là un mets excellent. Je ne le connais que de réputation, mais si vous avez envie d'y goûter, ne vous gênez pas.

Non ? Préférez-vous alors errer un peu du côté des friteries ? Oh ! ne faites pas le difficile, regardez ces mulchuchos, comme ils avalent avec joie les crêpes qui sortent chaudes et graisseuses de la poêle où l'huile bouillonne! Quoi! ils se salissent les doigts ? La belle affaire! moi, je raffole de ces gâteaux au miel... précisément... ces petits zig-zags dorés... mais admirez comme ils sont beaux! Sentez comme ils sentent bon! excellents je vous dis. Vous ne voulez pas en juger ? Vous avez tort.

Un petit tour vers les cordonniers. Désirez-vous de belles pantoufles ? jaunes ou rouges ? unies ? brodées ? Choisissez... essayez oh! nous ne sommes pas dans un magasin de chaussures! ici, il faut tout simplement s'accoter au mur et dévêtir ou revêtir un pied pendant que l'autre sert de point d'appui. Ce n'est pas très commode, mais avec un peu de bonne volonté, on y arrive.

Maintenant, je vais vous faire monter des escaliers, redescendre, traverser des passages voûtés sous lesquels vous trouverez encore toutes sortes d'occasions d'ouvrir votre porte-monnaie, mais pas de le vider s'il est bien garni ; nous sommes dans le coin des petits commerces pas chers... vous voyez ces tas minuscules de dattes sèches, de poivrons, de

pommes d'amour, d'herbes étranges ? On croirait des plats préparés pour une dînette de poupée... ça vaut deux sous, trois sous le petit tas... pas plus.

Nous laissons de côté les forgerons... ils sont trop bruyants... et puis, on les prendrait dans leurs boutiques microscopiques, pour des diablotins s'agitant dans un quartier d'enfer !!... Je préfère les tisseurs penchés sur leur métier ou les orfèvres, avec tout l'éclat de leurs marchandises d'or et d'argent. Quelles boucles d'oreilles gigantesques, n'est-ce pas! Vous plaignez comme moi les pauvres lobes qu'elles tirailleront ! Que pensez-vous de ces lourds bracelets ? Qu'ils ont un diamètre exagéré ? Ils ne sont pas destinés à enserrer des poignets, voyez-vous, ce sont des chevilles qu'ils orneront, et ils feront un si gentil cliquetis tandis que marcheront leurs propriétaires!

Nous voici au marché, un marché couvert, spécialement fréquenté par les indigènes... un peu aussi par les Européens qui se bercent de l'espoir d'y trouver un certain bénéfice. Que regardez-vous ? Ces drôles de petites oranges ? Ce sont des bergamotes; elles exhalent une odeur pénétrante, exquise. Selon la saison, vous trouverez là tous les produits de France et ceux de la terre d'Afrique en plus ; vous vous familiariserez avec les figues de Barbarie, avec les nèfles du Japon, avec les caroubes, et surtout... surtout avec les inévitables dattes, les dattes succulentes auxquelles on s'habitue si vite quand on a le plaisir d'habiter l'Algérie.

Tout autour du marché, encore de petites boutiques Mozabites, des magasins israélites où miroitent des paillettes sur des écharpes aux couleurs variées, où de beaux costumes d'hommes et de femmes étalent, sur toutes leurs coutures, de délicates broderies d'or.

Nous prenons la rue Jules-Favre, nous passons devant un assortiment de coffres arabes, sortes de petites malles de bois blanc, peinturlurées de vert, d'indigo, d'ocre, de garance et ornées de dessins soi-disant réguliers.

VICTOR. PIQUET.

REF. VICTOR. PIQUET. , monuments musulmans du maghreb; esquisses his_
toriques, I- Algérie , ed g.p. maisonneuve
paris, p: 30 31 133 134 137 134 157 160 161 170 173
174,232,&235 .

LES MOSQUEES DE TLEMCEN

Dans un site charmant, au pied des collines qui dominent la vallée du Saf Saf, s'élevait à une époque des plus reculées un petit centre des Berbères Ifren, désigné sous le nom de Tilimcyn; ce nom proviendrait de deux mots berbères qui signifient « ce qui réunit les deux ». Peut-être venait-il de la situation de ce point, à la croisée de la grande voie de communication qui réunit l'est à l'ouest du Maghreb et de la voie non moins importante qui reliait le port de Honaïn aux plateaux du sud.

A l'époque romaine, une colonie s'y fonda qui porta aussi le nom de Pomaria (1) (les Vergers). Le pays est arrosé, couvert d'arbres fruitiers et de vignobles; la ville devait être une des plus favorisées de cette

(1) Mais Pline la nomme Timici (*Histoire Naturelle*, livre V, ch. 2).

mération, que l'on désigna du nom de Tagrart (le camp, en berbère) prit corps. Plus tard, Abd el Mounen, le sultan almohade, l'entoura d'un mur, y fit construire une mosquée (en 1186), et y édifia un méchouar (lieu où l'on tient conseil; par extension palais royal) : c'est cette seconde ville qui devait prendre le premier rang et enfin subsister seule. Abd er Rahman Ibn Khaldoun (1) décrira « ses maisons solidement construites en briques et en tuiles », et non couvertes en terrasse, car on est dans la montagne et en pays berbère.

Bref, il y avait alors là une double petite ville assez modeste, avec ses deux mosquées sans minarets.

Les Ifren y dominaient toujours, mais avaient été soumis par les Almoravides du Magheb, puis par les Almohades dont ils étaient tributaires.

Or, au cours du XII[e] siècle, étaient remontées du sud, venant du Zab ou de l'Aurès, de nouvelles peuplades berbères qui, obéissant à la loi des migrations en Afrique Septentrionale, marchaient vers le nord-ouest.

Les unes (les tribus Beni-Merin) devaient continuer jusqu'au Maghreb; d'autres, les tribus Abd el Ouad, Mohammed el Abdoviyi, qui la visita dans les premières années du règne d'Othman, en fait un triste tableau :

« Nous trouvâmes, dit-il, que c'était une ville où demeurait pour ainsi dire la mauvaise fortune et où l'on avait reçu comme des hôtes les plus grands malheurs... J'ai vu plus de mille de nos pélerins qui s'adressaient au roi de la Ville pour lui demander un seul dinar, comme les bédouins vont chercher de l'eau à un ruisseau; mais il ne pouvait leur donner ce seul dinar. En un mot, cette ville est très belle à voir et elle contient de très belles choses, mais ce sont des habitations sans habitants...

(1) L'auteur de *l'Histoire des Berbères*, un des plus grands historiens de tous les temps, qu'il ne faut pas confondre avec son frère cadet Abou Yahia également cité dans ce chapitre.

Les nuages pleurent les malheurs de cette ville en versant leurs eaux, les colombes sur les arbres déplorent sa chute en poussant des gémissements. Si un hôte s'y arrête, elle lui donne le malheur pour nourriture; si un homme pauvre s'y trouve, elle lui donne le manteau de la mauvaise fortune pour vêtement (').

Et cependant l'impulsion donnée aux travaux de toute sorte, aux Arts mêmes, était telle que nous voyons, en ces mêmes années, construire la jolie mosquée dite d'Abou l'Hacen qui est aujourd'hui un musée. A la vérité, elle paraît avoir été une fondation privée, érigée en mémoire d'un des fils d'Yaghmoracen, Abou Amer Ibrahim. On ne sait pourquoi, au cours des âges, elle fut dédiée à un saint personnage, Abou l'Hacen Et Tenessy. Elle est très intéressante en ce qu'elle est parmi les monuments de Tlemcen celui qui porte le plus l'empreinte de l'art andalou. Son mihrab, véritable bijou de ciselure, est justement considéré comme un joyau de l'Art musulman.

Cependant, les attaques des Mérinides se poursuivaient. Au printemps de 1299, le sultan du Maghreb — c'était le petit-fils d'Abou Youssef — décidé à en finir, semble-t-il, amena devant Tlemcen des forces puissantes. C'est alors que, pour mettre son camp à l'abri de toute surprise, il l'entoura de hautes murailles, coupées de tours, et formant un vaste quadrilatère, dont on voit encore les ruines; à l'intérieur, il fit construire en matériaux durables quantité d'édifices. Il y érigea, dit Et Tenessy, « des palais, des bains, des fontaines, des places et des marchés », de sorte que le camp devint une véritable ville qui reçut le nom d'El Mansourah (la victorieuse).

d'Abou Tachefin Ier,
se révéla comme un prince magnifique. « Ses hautes visées, dit Abou Yahia, franchissaient la limite infinie des étoiles... En outre, il était d'une générosité à faire rougir de honte les nuées bienfaisantes ». Il avait le goût des édifices somptueux et travailla beaucoup à l'embellissement de la capitale :

« Il se plaisait à construire dans sa capitale des hôtels magnifiques et à y élever de superbes palais, employant pour cela plusieurs milliers d'ouvriers et d'artisans qui se trouvaient parmi les prisonniers de guerre... ; c'est ainsi qu'il a laissé à la postérité des monuments comme n'en ont jamais élevé les souverains qui l'ont précédé, ni ceux qui sont venus après lui, monuments parmi lesquels nous devons citer le Palais Royal, l'Hôtel de la Joie, l'Hôtel d'Abou Fihre et le grand Sibridj ou réservoir. Tous ces édifices étaient destinés à servir aux plaisirs de ce monde et aux agréments de la vie.

« Abou Tachefin possédait un arbre d'argent sur lequel on voyait toutes sortes d'oiseaux de l'espèce de ceux qui chantent. Un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets qui étaient fixés au pied de l'arbre étaient mis en mouvement et que le vent arrivait dans l'intérieur des oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller et faisaient entendre chacun son ramage qui était facile à reconnaître à cause de sa ressemblance avec le naturel. Lorsque le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri et, à ce cri, les autres oiseaux interrompaient tout à coup leur doux gazouillement.

« Mais ce qui surpassait toutes ces merveilles, c'est le superbe et incomparable collège qu'il bâtit vis-à-vis de la grande mosquée et qu'il orna de tous les embellissements que l'on admirait dans la demeure royale. »

Il devait périr au cours d'un second siège de Tlemcen entrepris par les sultans de Maghreb. En 1385 en effet, l'armée marocaine réapparaissait et venait s'installer dans cette même Mansourah qu'elle avait édifiée. Le sultan Mérinide, bien résolu à en finir avec Tlemcen, fit restaurer Mansourah et y fit construire une mosquée plus vaste que celle de Tlemcen, et dont le minaret imposant devait subsister en partie jusqu'à nos jours.

Le siège fut plus court que le premier et pourtant dura deux années : la ville fut enlevée et Abou Tachefin tué avec son fils sur la porte du Palais-Royal.

L'ensemble de ces édifices, formant le quartier royal, n'était pas alors entouré des murs qui ont seuls subsisté ,et il est certain que Tlemcen, parée de ses palais et de ses mosquées, dans un site charmant, devait offrir un aspect enchanteur. C'est bien ainsi que l'a vue l'historiographe de la dynastie, Abou Zakeria Yahia Ibn Khaldoun, frère cadet du grand historien des Berbères, et qui nous a laissé une très pittoresque histoire des Abd el Ouad intitulée *Pâturage de ceux qui sont à la recherche de l'Histoire des Rois de la dynastie des Beni Abd el Ouad* ou *Livre du désir de ceux qui sont à la recherche, etc...*, qui s'étend surtout sur le règne de Abou Hammou II (1).

« La capitale, dit-il, était telle que celui qui y pénétrait ne doutait pas qu'il entrât au Paradis. Elle renferme en effet tout ce que l'on peut souhaiter de jardins et de sources, de dons (de la nature) répandus sans compter, de vergers ombreux, de fruits et de

prairies, de rivières dans lesquelles coule une eau pure, limpide comme de l'argent fondu et douce, toutes sortes d'innombrables beautés et avantages. On y trouve également des palais magnifiques. Les fleurs de la religion y brillent ainsi que celles de la nature... La science y répand des perles brillantes comme celles de la mer. Le roi élève jusqu'aux étoiles étincelantes l'éclat de son autorité. »

« Tlemcen, dit-il encore, est une ville réputée entre les villes, son climat est délicieux, ses eaux agréables à boire, son sol couvert d'une luxuriante végétation. Dominée par la montagne sur le vaste penchant de laquelle elle s'étale d'est en ouest, elle ressemble à une jeune femme sur son lit nuptial ; les cimes rocheuses qui la dominent forment comme un diadème recouvrant son front. A partir de la montagne, la ville se répand vers une campagne immense et fertile, dont le dos arqué est parsemé de mamelons, semblables à des bosses de méhari. Tout comme le sein d'une jeune femme, son sol s'entr'ouvre (pour enfanter les plantes), aux moindres ondées que lui versent les nuages.

.....

« Du haut de la montagne, descendent vers la ville de véritables rivières dont l'eau limpide, après avoir alimenté les ruisseaux et les canaux ouverts par intervalles, est distribuée entre les mosquées, les medersas, les pièces d'eau de la ville...

« Tlemcen, par sa beauté, ensorcelle les cœurs. »

Une koubba avait été élevée sur la tombe du saint dès le règne de l'Almohade Mohammed en Nacer (1199-1214). Mais ce sont les Sultans Mérinides de Fez, dans le court intervalle où ils occupèrent Tlemcen au XIVe siècle (de 1337 à 1358) qui donnèrent au tombeau déjà fameux tout son éclat. Ces Mérinides, pendant ces vingt années, ont fait un effort prodigieux pour embellir Tlemcen, et surtout pour honorer les saints vénérés dans la région ; ils voyaient là sans doute un moyen de se faire bien venir des habitants de la ville.

Ils construisirent autour du tombeau de Sidi Bou Medien tout un ensemble de bâtiments qui devaient en faire le lieu de pélerinage le plus luxueux de l'Afrique, et élevèrent de même, en contrebas des murs de Tlemcen, un second ensemble auprès du tombeau d'un autre saint, Sidi Haloui : la mosquée qui porte ce nom, très semblable à celle de Sidi Bou Medien, en subsiste seule, et est une des plus ravissantes de Tlemcen.

Les constructions élevées autour du tombeau de Sidi Bou Medien ont mieux résisté; on les retrouve partiellement, quoique noyées parmi les maisons du

LE TOMBEAU DE SIDI BOU MEDIEN

village moderne, et l'on arrive à se représenter ce que fut alors ce groupe d'édifices.

C'est d'abord la Koubba qui abrite le tombeau en même temps que celui d'un autre saint, Sidi Abd es Selam Et Tounsi (le Tunisien). Elle se compose d'un petit cloître carré où se remarquent quatre colonnes d'onyx provenant du palais de la Victoire à Mansourah; on y voit un puits à margelle d'onyx, très usée par le passage de la chaîne; ce cloître précède la salle funéraire elle-même. Mais l'édifice a été très souvent remanié, en dernier lieu par les Turcs, et n'est plus un témoin intéressant de l'époque.

qui serait venue les déposer miraculeusement au rivage le plus proche de Tlemcen.

La salle de prières elle-même offre un mihrab d'une décoration luxueuse dont l'arc repose sur deux colonnes d'onyx — qui sont les seules colonnes de marbre de la mosquée.

Le minaret enfin est remarquable par la richesse de sa décoration. Il est surmonté des trois boules de cuivre habituelles.

La medersa, par son porche au moins, est un des plus beaux monuments de l'époque. Une medersa comporte en général une cour centrale entourée de cellules, et au fond une salle principale. Les medersas (écoles de droit canonique) se multiplièrent au Maghreb à la fin des Almohades et sous les Mérinides; on ne doit donc pas s'étonner de voir le Sultan Abou l'Hacen Ali en élever une auprès du tombeau de Sidi Bou Medien. Cette medersa, postérieure de huit ans à la mosquée, offre un porche tout à fait analogue à celui qui a été décrit, mais moins élevé.

Par contre, l'encadrement du cintre constitue à nos yeux l'exemple le plus parfait des décorations en faïence de l'époque : ce sont des dessins en briques de champ sur fond d'émail bleu foncé et vert; le dessin est de la plus grande élégance, les coloris de faïence ont un éclat profond et merveilleux; bien entendu il ne s'agit pas de carreaux, mais ici encore de morceaux découpés à la forme voulue dans des carreaux verts ou bleus. (On notera que la coupole, circulaire, est une œuvre turque).

A côté de ces monuments principaux, on voyait encore une zaouïa, attenante à la partie N.-O. de la mosquée, et dont les bâtiments avaient conservé à la fin du XVIII[e] siècle, cette destination; mais ils ont été remaniés à l'époque turque. Enfin, à l'Est de la mosquée se trouvaient des bains publics, chauds et froids, construits sur le plan classique.

Cet ensemble, en quelque sorte religieux, se complétait en contre-bas d'un édifice important comportant trois corps de bâtiment dont les ruines existent encore et qui parait avoir été un palais construit aussi par les mérinides.

Tous les édifices étaient recouverts des tuiles vertes caractéristiques, avec toitures des coupoles à quatre pans, et non pas circulaires.

Ces monuments aux décorations multicolores, surmontés de leurs toitures vertes, se détachaient à mi-côte de la colline et devaient former à l'époque, parmi les noyers et les oliviers, au milieu des tombes éparses du cimetière et des koubbas surmontant celles des personnages importants, un groupe architectural d'une beauté classique admirable. Le Ribat des hommes pieux, au sommet de la colline, dominait sans doute encore le site et, plus bas, le village d'alors offrait comme un rappel les tuiles, vertes également, de ses mosquées.

C'est ce site que quelques années plus tard, quand les rois zeyanites eurent reconquis leur trône, chantait un poète de la cour d'Abou Hammou II, le cheikh Mohammed ben Youssef el Qaisi el Andaloussi déjà cité, en ces termes :

« Dès le main, franchissant cette porte (Bab el Djiad), dirige tes pas vers la charmante Ihdiqd, et laisse à l'écart les soucis qui tourmentent ton âme.

« Visite d'abord le tombeau de la Couronne des Contemplatifs, Choaib, ce grand, cet admirable Saint.

« Par cette visite, tu accompliras à la fois une action agréable à Dieu, et tu te procureras un avantage temporel ; tes péchés seront effacés et tes chagrins dissipés.

« Puis, repose-toi quelques instants dans la grotte sacrée et laisse errer librement tes regards sur la plus ravissante des beautés.

« Promène-toi ensuite dans les jardins, dans les parterres de verdure et de fleurs qui entourent le hameau. Gravis enfin le flanc verdoyant de la colline voisine.

« Là, tes oreilles seront récrées soit par le chant des rossignols, perchés sur la cime des arbres ou voltigeant dans le ravin, ou par le murmure du ruisseau qui descend vers la plaine. »

RACHID, BOURUIBA .

RACHID, BOURUIBA, historien algérien, enseigna à la fac. de lettres et d'histoire d'alger, auteur de plusieurs ouvrages, tels que : l'art religieux en algérie (1972), la qualaa des beni- hammades , abd al-mu'min flambeau des almohades (1974) ... ;

REF: RACHID BOURUIBA., constantine, in collection 'art et culture' ministère de l'information et de la culture alger, 1978 .
p : 50,53,à57,62,à 64,70 à 76,147,148 .

CONSTANTINE DU DEBUT DE LA CONQUETE ARABE A LA FIN DU REGNE DES HAMMADIDES

NOUS ne savons pas exactement quand les troupes arabes s'emparèrent de Constantine, mais nous savons que les Fatimides s'y installèrent lorsqu'ils eurent besoin de bases pour se lancer à la conquête du royaume aghlabide.

Constantine reprit dors son activité et joua un rôle important dans la lutte qui opposa les Fatimides aux Aghlabides.

En effet, après la prise de Sétif par les Fatimides en octobre-novembre 904, l'armée aghlabide alla prendre position à Constantine sous le commandement de Ibrahim Ibn Habachi, cousin de l'emir aghlabide Ziyadet Allah. De là, elle lança de nombreuses attaques contre les Koutama de la région et les obligea à faire leur soumission.

Abou Abdallah le Chi'ite, qui commandait les troupes fatimides, resta sur la défensive. Impatient de regagner la Tunisie, Ibrahim Ibn Habachi qu'avait rejoint le gouverneur de Tobna avec ses troupes et qui disposait d'une armée qui, au dire du Cadi Ou Nou'man, atteignait cent mille hommes décida de quitter Constantine et de passer à l'attaque. Et, en mai-juin 905, ses troupes rencontrèrent celles d'Abou Abdallah le Chi'ite et subirent une lourde défaite.

A l'époque des Zirides, qui succédèrent aux Fatimides après le départ de ces derniers pour l'Egypte, et sous le règne de l'émir El Mansour, Constantine eut pour gouverneur Abou Za'bal Ibn Hicham qui obtint également le gouvernement de Tidjis et de Qaçr el Ifriqui.

Abou Za'bal fut tué en 999 par le chef zénète Felfoul Ibn Said, gouverneur de Tobna, révolté contre son suzerain, l'émir ziride Badis.

A la mort d'Abou Za'bal, Constantine et les deux autres localités passèrent sous l'autorité de Hammad Ibn Bologgin, oncle de Badis,

---

en raison des services qu'il avait rendus à l'émir ziride. Puis, vers 1015, Badis, désireux d'associer son fils El Mansour au gouvernement du royaume et de mettre à l'épreuve son oncle Hammad, demanda à ce dernier de lui remettre l'administration des trois villes. Hammad refusa et se révolta contre Badis. Après une guerre qui dura deux ans, Badis mourut subitement tandis qu'il assiégeait la Kalaa des Béni Hammad. En 1018, Hammad conclut la paix avec El Moïzz, fils et successeur de Badis.

Constantine fut-elle laissée à Hammad? Nous ne le pensons pas, car elle ne figure ni dans l'accord conclu entre Hammad et El Moïzz, ni dans l'acte par lequel El Moïzz nommait El Qaïd, fils de Hammad, gouverneur d'un certain nombre de localités.

Mais, après l'arrivée des Béni Hilal et l'affaiblissement de la dynastie zéride, Constantine passa sous l'autorité des Hammadides. Nous ignorons quand cet événement se produisit mais une chose est certaine, c'est qu'à l'avènement d'En Nacir, le quatrième prince hammadide, en 1062, elle faisait partie du royaume hammadide et était gouvernée par son frère Balbar.

En 1088, date à laquelle El Mansour succéda à son père En Nacir, Balbar se révolta à Constantine. L'émir hammadide envoya contre lui une armée commandée par Abou Yakni, arrière petit-fils de Hammad, à qui il donna le gouvernement de Constantine et de Annaba.

En 1094, Abou Yakni se révolta à son tour contre El Mansour avec la complicité du prince zéride Tamim à qui il fit offrir la ville de Annaba par son frère Ouiglan. El Mansour envoya une armée prendre Annaba puis Constantine. Abou Yakni se réfugia dans une forteresse de l'Aurès. A son départ, Soulaysal, chef d'une tribu hilalienne, la tribu des Athbadj, prit le gouvernement de la ville qu'il vendit par la suite à El Mansour.

Sous le règne de l'émir hammadide El Aziz, Constantine qui était gouvernée par Sab', fils d'El Aziz, reçut la visite d'Ibn Toumert, théologien berbère du Haut Atlas marocain, qui revenait d'Orient où il avait suivi les cours des plus grands maîtres.

Sab' Ibn El 'Aziz conserva le gouvernement de Constantine sous le règne de Yahia, le dernier prince hammadide, qui succéda à son père, El 'Aziz, en 1121 ou 1124.

En 1148, il accueillit El Hassen, le dernier prince zéride, chassé de sa capitale, Mahdia, par les Normands de Sicile. Il lui fournit une escorte qui le conduisit à Alger.

Quatre ans plus tard, Constantine reçut la visite du prince hammadide Yahia qui vint s'y réfugier après la prise de Béjaïa par les troupes almohades. Son frère El Hassen, qui gouvernait la ville, se démit de ses fonctions en sa faveur. Ensemble, ils organisèrent la défense de la cité. Une lettre adressée par Abdelmoumène aux Almohades de Tlemcen, en 1152, nous donne le récit le plus détaillé de l'atta-

que de Constantine par les Almohades. Elle nous apprend, entre autres, qu'après une rencontre sanglante qui s'acheva à l'avantage des Almohades, le dernier prince hammadide Yahia Ibn El Aziz décida d'envoyer une délégation à Béjaïa pour négocier avec Abdelmoumène. Cette délégation comprenait un frère de Yahia, sans doute El Hassen, des cheikhs sanhadjiens et constantinois. Elle fut bien reçue par le calife almohade et, à son retour, Constantine ouvrit ses portes à Abdelmoumène.

Comme nous venons de le voir, Constantine qui, jusqu'aux Fatimides, ne joua qu'un rôle secondaire, se développa et prit une importance plus grande aux époques ziride et hammadide. Les ouvrages des géographes et l'épigraphie viennent corroborer les renseignements fournis par les historiens et mettre en lumière l'essor de la ville.

En effet, si le nom de la ville n'apparaît pas dans les descriptions des géographes arabes du IXe siècle, Ibn Khorradadbeh (1), Ibn el Faqih El Hamadani (2) et Ibn Rosteh (3), il est mentionné par El Moqaddassi (4), géographe du Xe siècle qui l'appelle El Qostantina et note, dans l'étude qu'il consacre au district d'Ifriqia: «Constantine est une ville antéislamique à deux jours de marche de la capitale, c'est-à-dire de Kairouan.»

El Bekri (5), voyageur du XIe siècle, met en relief l'importance acquise par Constantine, qu'il appelle Qossantina, et sa position inexpugnable. Il écrit: «De Tidjis on se transporte à Constantine, grande et ancienne ville, renfermant une nombreuse population, d'un accès tellement difficile, qu'aucune forteresse ne saurait lui être comparée; elle est située sur trois grandes rivières portant bateau, qui l'entourent de toutes parts. Ces rivières proviennent des sources nommées Oioun Achegar, c'est à dire «les sources noires» et passent dans un ravin d'une profondeur énorme. Dans la partie inférieure de ce ravin, on a construit un pont de quatre arches, lequel soutient un second pont qui en supporte un troisième de trois arches. Sur la partie supérieure de ces arcades se trouve une chambre qui est au niveau avec les deux bords du ravin et qui forme le passage par lequel on entre dans la ville. Vue de cette chambre, l'eau qui est dans le fond du ravin a l'aspect d'une petite étoile, tant le précipice est profond.»

El Bekri nous renseigne également sur les populations qui habitent Constantine et sur son importance commerciale. «Constantine, affirme-t-il, est habitée par diverses familles qui avaient fait partie des tribus établies dans le Nefzaoua et dans celui de Casriliya. Elle renferme des bazars bien fournis et jouit d'un commerce prospère.»

Quant à El Idrissi qui écrit au XII[e] siècle, il nous apprend que la ville était entourée d'une enceinte de trois pieds de haut et était percée de deux portes: Bab Mila, à l'Ouest, et Bab el Kantara, à l'Est. Cette dernière donnait accès à un pont antique, à la fois aqueduc et viaduc jeté par dessus le ravin, tandis qu'à proximité de Bab Mila, se trouvait le cimetière.

El Idrissi nous donne la description du pont, description que nous avons citée dans le chapitre précédent, et met en relief la richesse de la région de Constantine en ces termes: «La vaste plaine environnante est une riche terre à blé et à orge et Constantine a un grand entrepôt de céréales ensilotées dans des souterrains; chaque maison en avait plusieurs creusés dans le roc et le grain pouvait s'y conserver un siècle.»

Tels sont les éléments fournis par les géographes arabes sur la ville de Constantine du début de la conquête arabe à la fin de la dynastie hammadide. Quant à l'épigraphie, elle nous enseigne que la Grande Mosquée de Constantine a été édifiée sous le règne de Yahia, le dernier prince hammadide.

En effet, une inscription qui se déroule à l'intérieur de la niche du mihrab et que nous avons découverte en 1961, mentionne après la formule pieuse: «Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux! Qu'Allah bénisse notre seigneur Mohammed et le sauve!», «Ceci est l'oeuvre de Mohammed Benbouali Eth Tha'alibi, en l'année 530 (de l'hégire)» qui correspond à l'année chrétienne 1136.

Jusqu'à la découverte de cette inscription, on pensait que la fondation de la Grande Mosquée de Constantine était plus tardive. En effet, Cherbonneau écrit à propos d'une épitaphe datée de 612/1221, trouvée dans cet édifice: «La présence d'un monument funéraire à cet endroit donne à penser que la construction de la Grande Mosquée date au moins de la fin du XIII[e] siècle.» Et Mercier, qui publie la même épitaphe, écrit de son côté: «D'après les savants du pays, la construction de cette mosquée remonterait à l'année 633/1236.»

Construite en 530/1136, la Grande Mosquée de Constantine, qui a très certainement subi des modifications après les Hammadides, comprend une salle de prière et une cour.

La salle de prière a été amputée d'au moins une nef après la conquête française. Elle a actuellement la forme d'un trapèze rectangle dont les bases mesurent 24 m et 22 m tandis que la hauteur a 22,10 m. Elle compte six nefs perpendiculaires au mur du mihrab et huit nefs parallèles à ce mur. Un mur percé de quatre portes la sépare de la cour. Elle est intéressante par ses organes de support, son mihrab, ses claustra, ses arcatures décorées et ses portes.

La Grande Mosquée de Constantine est un véritable musée de colonnes qui proviennent, comme nous l'avons signalé précédemment, des temples de Vénus et de la Concorde des colonies circonnes. Nous y trouvons des colonnes cylindriques, galbées, tronconiques, lisses ou creusées de cannelures au nombre de vingt, vingt-quatre ou quarante-huit. Leur diamètre varie de 30 à 60 cm. Seules les colonnes qui supportent l'arc d'ouverture du mihrab sont musulmanes. Leurs chapiteux, les seuls qui remontent à l'époque islamique, présentent des volutes latérales et ressemblent au chapiteau dont G. Marçais a retrouvé la trace au minaret de la Kalaa des Béni Hammad.

La Grande Mosquée de Constantine nous offre également une grande variété d'arcs. Nous y rencontrons des arcs de plein cintre

Outre la Grande Mosquée, d'autres édifices existaient à l'époque hafside: la mosquée de Sidi Seffar qui était située près du pont d'El Kantara et portait le nom du saint homme qui y fut inhumé. Cette mosquée a disparu après l'occupation française.

Il y avait aussi la mosquée de Sidi Belahsen Ali Ibn Makhlouf qui portait le nom d'un santon qui mourut en 1359 et celle de Sidi Nekkache qui se trouvait à proximité du Palais du Bey et où fut inhumé le bisaïeul de l'écrivain Ibn Qounfoud dont l'épitaphe, aujourd'hui disparue, était ainsi libellée:

«Au nom d'Allah le Bienfaiteur miséricordieux. Il n'y a d'autre divinité qu'Allah. Certes la religion de Dieu est l'Islam. Ceci est le tombeau du cheikh, du professeur dépositaire de la vraie tradition, Hassen Ibn Ali Ibn Meïmoun Ibn El Qounfoud, qu'Allah lui fasse miséricorde!»

Notons encore qu'en 1340 existait un *mençalla*, lieu de prière en plein air où les musulmans se réunissent pour prier à l'occasion de la Fête de la Rupture du jeûne et de la Fête des Sacrifices.

Signalons enfin que Léon l'Africain rapporte que, de son temps, Constantine était dotée de deux «collèges» *(médersas)* et de trois ou quatre «monastères» *(zaouias)*.

Dans l'angle Nord-Est de la ville se dressait la Casbah, à l'emplacement du Capitole antique. Construite sous les Almohades, elle fut restaurée à deux reprises sous les Hafsides, vers 1285 et au XV^e^ siècle.

La Casbah constituait une petite ville à l'intérieur de la grande.

Une seule porte permettait de franchir les murs qui l'entouraient et la séparaient de la grande. Elle avait ses rues, sa Grande Mosquée restaurée et agrandie par l'Emir Abou Zakaria. C'est là que le gouverneur de la ville et les hauts fonctionnaires assistaient à la prière du vendredi.

Les environs de Constantine n'étaient pas dénués de charme. Dans l'oasis du Hamma, les jardins cultivés depuis l'Antiquité furent florissants jusqu'en 1520, date à laquelle ils furent dévastés à la suite de troubles politiques.

Ibn Qounfoud mentionne que les princes hafsides avaient leur *riad* ou parc de plaisance et d'après R. Brunschvig, l'existence d'un hippodrome ou *meîdan* est attestée.

Peut avant l'arrivée des Turcs, Constantine comptait, nous dit-on, environ huit mille feux, chrétiens et juifs compris.

En ce qui concerne la population musulmane, le fait le plus notable est l'existence d'une bougeoisie riche et conservatrice, de grandes familles jalouses de leur prestige et de leurs prérogarives comme

CONSTANTINE AUX EPOQUES ALMOHADE ET HAFSIDE

SOUS les Almohades, Constantine qui perdit quelque peu de son importance, fut néanmoins le théâtre de quatre événements importants. Le premier fut l'arrivée d'Abdelmoumène, premier calife almohade qui, au retour de son expédition en Ifriqia, campa à proximité de la ville, dans un lieu riche en pâturages, appelé Ouadi en Nisa, où il séjourna vingt jours. Et, c'est de là qu'il envoya ses fils Abou Mohammed et Abou Hafs à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les Béni Hilal de Tunisie qui, après s'être engagés à l'accompagner au Maghreb Extrême, lui faussèrent compagnie en arrivant au défilé du Djebel Zaghouan.

Le second événement fut le siège de Constantine par Ali Ibn Ghania qui s'était rendu maître de Béjaïa. Cette opération se solda par un échec car les habitants de la ville, restés fidèles aux Almohades, lui firent subir des pertes considérables.

Ibn Qounfoud, l'auteur de la Farissia rapporte, à ce propos, que Ali Ibn Ghania ayant coupé l'eau de la ville, les habitants se réfugièrent auprès du Patron de Constantine, le Cheikh Aboul Hassen Ali Ibn Makhlouf qui demanda à Dieu de faire pleuvoir. Sa prière fut exaucée. Il plut à torrent si bien que le barrage établi par Ibn Ghania fut emporté.

Le troisième événement fut la visite que le calife almohade El Mansour fit à Constantine alors qu'il était en route pour l'Ifriqia à la tête d'une armée chargée de réprimer la révolte d'Ibn Ghania.

Quant au dernier événement important, ce fut la halte que fit à Constantine En-Nacir, fils et successeur d'El Mansour, avant d'aller combattre Ibn Ghania. Au cours de son séjour, le poète Abou Ali Hassen Ibn Ali el Fekkoun composa un poème en son honneur.

Avec les Hafsides qui succédèrent aux Almohades en Ifriqia, Constantine prit une très grande importance puisqu'elle devint la troisième ville du royaume hafside après Tunis et Béjaïa.

Le premier émir hafside Abou Zakaria s'en empara le 20 juillet 1229, peu après avoir répudié la suzeraineté almohade et proclamé son indépendance. Il fut reçu par le cheikh Ibn Alennas le Sanhadjien et expulsa le gouverneur almohade Ibn Abi Abdallah bnu Ya'qoub el Mansour.

En 633/1235, Constantine fut incorporée à la province de Béjaïa à la tête de laquelle fut placé Abou Yahia fils d'Abou Zakaria. Cette province comprenait en outre, Alger, Annaba et le Zab (région de Biskra).

En 1249, elle reçut la visite de l'émir Abou Zakaria qui, tombé malade à Baghaï, y séjourna quelque temps. Il mourut à Annaba le 20 octobre de la même année et y fut inhumé, mais, dix-huit ans plus tard, son corps fut transporté à Constantine.

A l'avènement de l'émir hafside El Mostancir, en 1249, Constantine passa sous le gouvernement des Béni No'man qui appartenaient à la tribu des Hintata mais, quatre plus tard, ils en furent évincés pour avoir participé à un complot dirigé contre le calife. Et, c'est un cheikh almohade du nom d'Ibn Geldacen qui devint gouverneur de la ville.

En 1267, Constantine reçut la visite du calife El Mostancir venu châtier les Daouaouida. Après sa mort, en 1277, elle fut investie par son frère Abou Ishaq qui avait réussi à s'emparer de Béjaïa. Mais El Ouathiq, fils et successeur d'El Mostancir, y envoya le chef almohade Abdelaziz Ibn Daoud el Hintati. Ce dernier organisa si efficacement la résistance qu'Abou Ishaq dut abandonner le siège.

Après la destitution d'El Ouathiq par Abou Ishaq, ce dernier nomma à Constantine Ibn El Ouazir qui avait été d'abord lieutenant du cheikh almohade Ibn Gueldacen.

Avide de grandeurs, Ibn El Ouazir résolut de se rendre indépendant. Il accabla les habitants de ses exactions. Ces derniers en firent part au sultan de Tunis qui crut bon de fermer les yeux. En 1280, Abou Faris, fils d'Abou Ishaq, qui se rendait à Béjaïa, siège de son gouvernement, passa près de Constantine. Ibn El Ouazir n'alla pas à sa rencontre et chargea une délégation de dévôts de lui présenter ses excuses. Quand Abou Faris fut arrivé à Béjaïa, Ibn El Ouazir écrivit au roi Pierre III d'Aragon pour lui demander de l'aider à usurper le pouvoir en lui envoyant un corps de troupes chrétiennes. En contrepartie, il s'engagea à servir avec dévouement les intérêts du roi chrétien. Ce dernier accueillit favorablement sa demande et promit l'envoi d'une flotte. En mars-avril 1282, Ibn El Ouazir se fit proclamer souverain indépendant à Constantine. L'émir de Béjaïa, Abou Faris, quitta aussitôt sa capitale à la tête d'une puissante armée et campa à Mila où il reçut une délégation de cheikhs constantinois chargés par Ibn El Ouazir de lui présenter sa soumission. Le prince de Béjaïa refusa de les écouter et marcha sur Constantine où il arriva le 9 juin 1282. Il assiégea la place, fit dresser des catapultes tandis que ses archers occupaient les positions les plus proches de la ville. L'attaque avait duré à peu près un jour quand un détachement sous les ordres de Mohammed Ibn Khaldoun réussit à pénétrer dans la ville. Ibn El Ouazir fit preuve d'une grande bravoure mais, sa retraite ayant été coupée, il fut tué ainsi que son frère et ses partisans. Abou Faris fit son entrée dans la cité pour rétablir l'ordre et apaiser les esprits. Il fit remettre en état les murailles et les ponts qui avaient été endommagés, s'installa dans le palais et envoya un messager à Tunis pour faire part de sa victoire. Quant à Pierre III d'Aragon, il fut fidèle à sa promesse mais débarqua à Collo plus tard que prévu et, après avoir séjourné deux mois dans ce port, il leva l'ancre le 3 août 1282.

Après la mort d'Ibn El Ouazir, Constantine eut pour gouverneur Abdallah Ibn Youkian El Herghi. En 1283, ce dernier refusa de donner asile à son sultan Abou Ishaq qui, abandonné par ses troupes, se dirigeait vers Béjaïa, mais lui fit porter des vivres.

Et si j'ai à punir, je mesure le châtiment à la gravité de la faute, non à la violence de la colère.»

Après la mort d'Abou Abdallah, son fils Abou Zeïd lui succéda à la tête de la province et y demeura jusqu'en 1347, date à laquelle le sultan mérinide Aboul Hassen s'en empara après s'être rendu maître de Tlemcen et de Béjaïa. Abou Zeïd et ses frères, qui avaient fait leur soumission à Aboul Hassen, furent conduits à Oujda, ville dont les impôts furent affectés à leur entretien.

Constantine fut alors administrée par des agents du sultan mérinide. Deux ans plus tard, Constantine accueillit Ibn Mozni, gouverneur de la région du Zab et Abou Omar Ibn Tachfin, fils d'Aboul Hassen, qui après avoir été fait prisonnier lors de la défaite des Mérinides à Tarifa, avait recouvré sa liberté à la suite d'un traité conclu entre son père et le roi de Castille Don Alphonse XI. Abou Omar était accompagné de plusieurs dignitaires chrétiens chargés par leur souverain de se rendre auprès d'Aboul Hassen. Il y avait encore Abdallah, un autre fils d'Aboul Hassen qui venait du Maghreb Extrême et une ambassade du roi du Mali.

Le séjour de ces personnages fut troublé à la suite du désastre subi par Aboul Hassen à Kairouan. En effet, dès que les Constantinois furent mis au courant de cet événement, ils envoyèrent un message au prince hafside, Aboul Abbas El Fadl, qui se trouvait à Annaba pour le prier de venir à leur secours. En apprenant l'arrivée d'El Fadl, la populace massacra des fonctionnaires mérinides et s'empara de leurs trésors. Les ambassadeurs de Castille et du Mali quittèrent la ville en compagnie d'Ibn Mozni.

Arrivé à Constantine, le prince El Fadl y rétablit le gouvernement des Hafsides et selon Ibn Khaldoun il étendit sur tout le monde l'ombre de sa justice, concéda des fiefs, accorda des gratifications afin de se concilier les esprits. Après quoi, il s'empara de Béjaïa et réunit sous son sceptre Annaba, Constantine et Bejaïa.

Mais, l'autorité d'El Fadl sur Constantine fut de courte durée car Abou Inan, fils du sultan mérinide Aboul Hassen, ayant appris la défaite de son père à Kairouan, libéra les princes hafsides prisonniers parmi lesquels se trouvait Abou Zeïd, le gouverneur de Constantine, qui se dirigea aussitôt vers la capitale de la province qu'il gouvernait avant l'arrivée des Mérinides.

Dès qu'il se présenta devant la ville, les habitants l'accueillirent chaleureusement et déposèrent les représentants d'El Fadl.

Après avoir établi son autorité sur Constantine, Abou Zeïd lança deux expéditions victorieuses: la première contre le pays des Houara et la seconde contre les troupes du sultan de Tunis. Malgré les victoires qu'il remporta, il dut regagner Constantine parce que le gouverneur de Béjaïa avait attaqué son territoire et que le bruit courait que le sultan mérinide Abou Inan allait envahir l'Ifriqia. Effectivement, les troupes mérinides marchèrent sur Constantine. A leur approche, Abou Zeïd fit proclamer sultan Abou Omar Tachfin, un fils du mérinide Aboul Hassen que ses compatriotes avaient surnommé El Medjnoun (le possédé) parce qu'il avait l'esprit dérangé. Le gouverneur de Constantine prit cette mesure dans l'espoir de susciter un rival à Abou Inan. Effectivement, de nombreux officiers mérinides vinrent le reconnaître. Constantine fut assiégée pendant une semaine par les troupes du gouverneur de Béjaïa. Une trêve fut signée à condition que Omar Ibn Tachfin fût livré. Ce qui fut fait.

En 1354, Abou Zeïd demanda des secours à son frère Aboul Abbas qui se trouvait dans le Djérid pour repousser les attaques mérinides. Lorqu'Aboul Abbas eut fait son entrée à Constantine, Abou Zeïd lui laissa le gouvernement de la ville pour aller faire le siège de Tunis.

Voyant que Constantine était assiégée par de nombreuses troupes mérinides et, s'attendant à une attaque du gouverneur de Béjaïa, les partisans d'Aboul Abbas l'incitèrent à usurper le trône pour pouvoir mieux organiser la résistance. Il accepta et fut proclamé immédiatement.

Le gouverneur de Béjaïa lança deux expéditions contre Constantine: l'une en 1354 et l'autre, en 1356. Au cours de la seconde, il fit dresser des catapultes mais, le bruit ayant couru que Abou Inan venait de mourir, il battit en retraite. Aboul Abbas envoya une armée à sa poursuite qui le vainquit à proximité de Béjaïa en mars-avril 1357.

Peu de temps après, Abou Inan marcha en personne contre Constantine. Les habitants, affolés par l'importance des troupes mérinides, passèrent de leur côté. Aboul Abbas s'enferma dans la citadelle et obtint une capitulation honorable. Abou Inan le reçut avec égards mais le fit embarquer pour Ceuta.

Constantine passa alors sous l'autorité de Mansour Ibn Khalouf, cheikh mérinide désigné par le sultan Abou Inan qui, après avoir assis son autorité dans la province de Constantine, partit pour assiéger Tunis. Il s'en empara en août-septembre 1357.

Après le départ d'Abou Inan, le sultan hafside Abou Ishaq chargea Abou Zeïd, l'ancien gouverneur de Constantine, de reprendre la ville. Il échoua dans sa tentative.

Son frère Aboul Abbas fut plus heureux que lui. Après la mort d'Abou Inan, le sultan mérinide Abou Salem le libéra et lui donna en fief la ville de Constantine. Aboul Abbas fit son entrée dans la ville en avril-mai 1360 et, selon Ibn Khaldoun «rendit la joie à ses palais qui avaient tant regretté son absence». En 1365, il lança une expédition victorieuse contre Béjaïa et, trois ans plus tard, s'empara de Tunis.

Ainsi se termine l'histoire politique de Constantine sous les Hafsides. Voyons maintenant comment se présentait la ville à cette époque. Nous mentionnerons ensuite les plus illustres savants et hommes de lettres qui y vécurent.

A l'époque hafside, Constantine était entourée de remparts qui furent restaurés en 1282. On y accédait par deux portes: la première était la porte de l'Oued, Bab el Ouadi, qui donnait sur le Coudiat Ati. C'est par là que se faisait presque tout le trafic avec l'extérieur. Cette porte est sans doute celle qu'El Idrissi appelle Bab Mila. Dans son voisinage, devait se trouver Bab el Hamma, tandis qu'à son opposé était la seconde porte importante de la ville: Bab el Kantara qui donnait accès à un pont romain servant à la fois de route et d'aqueduc qui subsista jusqu'en 1304, date à laquelle Ibn el Amir le détruisit.

La rue principale de la ville reliait ces deux portes. Elle suivait à peu de chose près le tracé de l'actuelle rue Ben M'hidi. Au sud de cette rue et, donnant sur elle, se trouvait la Grande Mosquée édifiée par les Hammadides dans le quartier El Batha.

A proximité de la Grande Mosquée, s'étendaient sans doute les souks. Selon Léon l'Africain, «plusieurs places belles et bien ordonnées séparaient les différents corps de métiers: bijoutiers, bouchers, rôtisseurs, etc...».

cadi, se présentèrent en foule, chacun désirant être assis le plus près du roi. Quand les deux cadis se retrouvèrent ensemble, le juriste El Ghobrini dit à son collègue Ibn Ed Dîm: Vous avez vu la correction de nos concitoyens envers moi tandis que vous-même ne jouissait d'aucune considération auprès des vôtres. La cause en est, lui répliqua le cadi Ibn ed Dîm, que vos juristes sont des hommes nouveaux dans la ville, tandis qu'ici chaque grande famille se considère comme supérieure aux autres par son influence dans la cité et la prééminence de sa fortune. Le cadi El Ghobrini se tut alors, comme s'il regrettait d'avoir parlé».

Aux côtés des musulmans vivaient à Constantine des chrétiens et des juifs.

Nous savons peu de choses sur la communauté chrétienne. Seule est signalée la présence de Génois au XV^e^ siècle. Les marchands chrétiens étaient peu nombreux et ne séjournaient pas longuement à Constantine parce qu'ils ne pouvaient pas se faire accompagner de leurs épouses ou les faire venir et qu'il leur était interdit d'épouser des musulmanes.

Les marchands logeaient dans des bâtiments appelés *fondouks* dont l'édification et l'entretien étaient à la charge de l'administration de la ville. Ils avaient le droit d'y posséder une chapelle mais ne pouvaient pas construire de clocher et faire sonner les cloches.

Nous sommes mieux renseignés sur les juifs grâce à Simon Ben Semah Duran qui écrit dans sa chronique: «C'est à Constantine que les juifs boivent avec des musulmans du vin mêlé de miel, c'est à Constantine que des juifs disposent des fonds chez un Arabe et que les cultivateurs musulmans du voisinage entreposent leurs récoltes chez les principaux juifs de la ville; ces derniers, à la saison des semailles, leur livrent les grains même le jour du Sabbat».

Les juifs de Constantine étaient autorisés à monter à cheval et l'on atteste même, l'existence en 1400, d'un clan de cavaliers juifs. Cependant, tous les juifs étaient tenus de porter un costume spécial et de porter une pièce d'étoffe jaune fixée à la tête et au cou.

A l'époque hafside, Constantine était surtout une cité commerçante et le principal marché des grains et de la laine que l'on troquait contre des dattes et des esclaves amenés du Sud.

Mais, c'était aussi un important centre intellectuel.

CONCLUSION

PAR son site incomparable qu'ont rendu célèbre voyageurs, historiens et poètes de tous les temps et de tous les pays, par les nombreux témoignages qu'elle a gardés des différentes civilisations qui se sont succédées sur son sol, Constantine tient une place privilégiée dans l'histoire de notre pays.

De l'époque préhistorique, il nous reste, entre autres, les ossements du Plateau de Mansoura, les coups de poing, les pointes et les grattoirs du Djebel Ouahch, la céramique et les outils en pierre polie et en ivoire de la Grotte des ours, la tête de mouflon de la Grotte aux mouflons, les fragments d'aiguilles, le petit polissoir, la hache polie et la massette en fer de la Grotte des pigeons et enfin les dolmens aux formes si variées de Bou Nouara, du Djebel Merah et de Ras Aïn Bou Mezroug.

La *Cirta* punique nous a légué de nombreuses stèles ornées d'inscriptions, de représentations humaines, d'animaux, de végétaux, de motifs géométriques et architecturaux, d'armes, d'instruments de musique, d'outils, de vases et surtout de symboles. De cette époque, il nous reste également des briques, des fragments de vases, des coffrets, du moblier funéraire, des bassins d'argent, une amphore de Rhodes et des monnaies.

Cirta continua à jouer un rôle de premier plan sous les Aguellids numides Syphax, Massinissa, Micipsa et Jugurtha dont nous avons conservé des monnaies, et des vases joliment décorés découverts dans la Grotte des pigeons.

Nous connaissons parfaitement l'organisation administrative et les divinités honorées à *Cirta* durant l'époque romaine, les personnalités qui s'y illustrèrent, les monuments qui y furent édifiés et dont il ne nous reste, hélas, que des stèles, des statues, les vestiges du grand aqueduc, du Pont d'Antonin, d'un ensemble monumental, de deux basiliques et d'une chapelle et le tombeau de Praecilius, célèbre par les mosaïques qui le décorent.

Vandales et Byzantins laissèrent peu de traces de leur passage à Constantine qui perdit beaucoup de son importance et ne fera parler d'elle qu'au début du X^e^ siècle, à l'occasion de la lutte qui opposa les aghlabides aux fatimides.

Sous les Zirides et les Hammadides, la ville connut un regain d'activité comme en témoignent les écrits d'El Bekri et d'El Idrissi. Elle reçut la visite d'Ibn Toumert, le faqih du Sous, et, sous le règne de Yahia, dernier émir hammadide, vit s'édifier sa Grande Mosquée, célèbre par le décor de son *mihrab*, de ses claustra et de ses portes ainsi que par la structure particulière de son minaret.

Sous les Almohades, Constantine perdit quelque peu de son importance mais, à l'arrivée des Hafsides, elle recommença à jouer un rôle de premier plan dans l'histoire du Maghreb. Sous le règne des sultans de Tunis ou de Béjaïa, qui la gouvernèrent durant trois siècles, elle connut une histoire extrêmement mouvementée. Elle fut assiégée de nombreuses fois par les émirs de Tlemcen, occupée temporairement par les Mérinides, reçut les ambassadeurs du roi de Castille et du roi du Mali. Ses gouverneurs la dotèrent de remparts, d'une Casbah, véritable petite ville à l'intérieur de la grande où résidait le gouverneur et les hauts fonctionnaires, de jardins, de mosquées, d'un *menzla* et d'un hippodrome. A l'époque hafside, Constantine fut une grande cité commerçante et un important centre intellectuel où s'illustrèrent l'historien Ibn Qounfoud, le médecin Ibn Hamza, le traditionniste Sidi Seffar et le poète Ibn el Fekkoun.

Aux Hafsides succédèrent les Turcs. Sous leur règne qui devait se prolonger durant trois siècles, Constantine devint la capitale de l'Est algérien. Elle eut à sa tête un caïd ou un *agha* puis un bey nommé par le pacha d'Alger et qui jouissait de pouvoirs étendus, et fut dotée de solides structures administratives.

La période d'installation des Turcs fut difficile. Les gouverneurs eurent à faire face à de nombreuses révoltes, à des épidémies et à des disettes. Malgré tout, la ville continua à jouer un grand rôle dans le domaine intellectuel et religieux. De nombreux savants s'y rendirent célèbres et deux *zaouïate* y furent édifiées.

H'SEN. DERDOUR .

H'SEN. DERDOUR, est né à annaba le 21 janvier 1911. Il fait d'abord carrière dans le notariat comme clerc puis, aprés études, devient spécialiste des questions maritimes. Il contribue par la suite à la création d'une société de musique et d'art dramatique. Auteur de nombreuses pièces de théatre; il est , dés 1964, directeur du théatre de annaba, musicologue, il participa à de nombreux jurys nationaux à l'occasion des festivals de musique classique algérienne.

REF: H'SEN DERDOUR., annaba, 25 siècles de vie quotidienne et de luttes;
t , I, sned, alger, 1982 .
p : 127,à,129,135,à,137,143,à145,159,160,171 à 174
201 à 203 .

HIPPONE - BOUNA

C'est au cours de la deuxième expédition (43 de l'hégire 666 E.C.) sous les ordres de Mouawiya Ben Hadij El Kindi que les habitants d'Hippone où tant de familles berbères s'étaient éteintes sous les coups de la réaction, connurent pour la première fois les jounoud de l'armée arabe, et il semble bien, mettant plutôt tout espoir dans la victoire des musulmans, ennemis de leurs ennemis, qu'ils n'aient pas cherché à soutenir la cause de leurs colonisateurs. A vrai dire, ils vivaient quelque peu figés, entièrement débordés par le despotisme byzantin, à la merci d'une milice gréco-romaine, elle-même sous l'autorité d'une légion carthaginoise imposant l'anarchie dans une cité protégée par des fortifications massives, mais en voie de désagrégation. Il semble aussi que Mouawiya n'ait cherché à maîtriser cette ville de peu d'importace — tout juste un dangereux repaire de colons fuyant la campagne sous le coup des révoltes — que pour s'en prendre uniquement à cette soldatesque.

A en croire la tradition et de source non suspecte recueillie par Hassan Ben Mohammed El Fassi El Ouazzani dit « Léon l'Africain » (1), c'est peu après ses victoires à Djerba et Bizerte que Mouawiya entame le siège d'Hippone. Il fut de courte durée. Mais l'hostilité des Byzantins, leur obstination à vouloir résister à même les rues, le poussèrent à dévaster systématiquement la ville et à soumettre les habitants au pillage. Les jounoud ne la quittèrent qu'après l'avoir incendiée en partie.

En 67 de l'hégire (686 E.C.) au cours de la cinquième expédition menée par Abdellah Ben Zobeir, tandis que Arabes, Berbères, Byzantins s'entretuaient en Ifrikiya, Hippone eut à connaître un certain regain d'activité du fait de l'implantation d'une imposante garnison fraîchement débarquée de Constantinople et de la continuité du départ des troupes vers le sud de la Numidie. Cette nouvelle politique d'expansion au détriment des Berbères fut, nous l'avons dit, une trahison de la part de leurs alliés.

(1) Léon L'Africain, *Description de l'Afrique*, 1556.

14 ans plus tard en 81 de l'hégire — au cours de la dernière expédition menée par Hassane Ben Naâmane El-Ghassani, le déferlement des forces arabes, aussitôt après la victoire d'El-Djem sur la Kahina, reprit de plus bel, mais cette fois non seulement contre la garnison byzantine renforcée par les Carthaginois ayant fui leur ville détruite, mais aussi contre la multitude des gens en armes et autres pirates et mercenaires qui étaient venus ancrer leurs vaisseaux dans le port de la Seybouse sur l'ordre du roi d'Espagne, en ce moment l'allié de Constantinople. Comme ce souverain, un Goth, concentrait toute son attention sur la progression de l'armée musulmane en Ifrikiya, il tenait bien sûr en bon chrétien à l'enrayer, car jusque-là, sa flotte s'étant jointe aux forces byzantines avait été poursuivie et en partie anéantie par les vaisseaux de l'Islam surtout lors de la destruction de Carthage.

A Hippone, ces Wisigoths, ces Byzantins, et les fuyards de Carthage s'érigeaient en maîtres et tout en brandissant l'épée et le bouclier se livraient à toutes sortes de pillages et d'exactions. Ils avaient définitivement écarté les habitants berbères et ne laissaient qu'à eux seuls le soin d'organiser la défense de la ville. Aussi, grâce à leurs nombreux effectifs espéraient-ils une revanche face au siège qui s'annonçait.

C'est pourquoi, au-delà l'occupation de la ville, l'objectif essentiel de Hassane Ben Naâmane était de détruire cette flotte qui n'avait cessé de débarquer des troupes de Sicile, Sardaigne ou d'Espagne, et d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette tête de pont gréco-wisigothe englobant Hippone et mettant en péril le littoral (2).

Mais que savons-nous sur ce siège? Bien peu de choses. Pas de textes qui aient rapporté le moindre détail. En dehors de quelques présomptions qui permettent une approximation des faits, aucun auteur ne s'est étendu sur la libération d'Hippone. Est-il alors logique de dire que Wisigoths, Byzantins et Romains subjugués dès les premiers assauts, auraient riposté plus longuement si bon nombre d'habitants sans doute convertis à l'Islam ne s'étaient montrés du côté des libérateurs. Une probabilité à ne point écarter. Mais ce dont on est sûr c'est que la ville n'a pas eu à subir le sort de Carthage et à devenir un deuxième cadavre. Bien au contraire, une fois la soldatesque liquidée, la tête de pont anéantie, Hassane Ben Naâmane faisant preuve d'un sens avisé de l'intérêt religieux à l'égard des Berbères auparavant islamisés dans la clandestinité, réaffermit sa puissance en leur octroyant, en plus d'une égalité totale avec les Arabes, des postes de commandemant aussi bien dans les rangs de l'armée que dans l'administration. Petit à petit, progressivement avec le temps, sans heurts ni passions religieuses, les attardés se convertiront à l'Islam.

La libération d'Hippone apparaît aussi comme bienveillante à l'égard des Gréco-Romains désormais étroitement mêlés à la population. Car à

(2) ABDERRAHMANE BEN MOHAMMED EL JILALI, *Tarikh El Jazair El-âme*, tome I, page 180 (Menchouret Dar El-Hayat-Beyrouth).

vrai dire, s'ils continuent à jouir de la pratique et de la diffusion de leur culte, rien ne permet de penser que la plupart des basiliques et chapelles aient pu, fût-ce temporairement, être transférées au culte musulman, pas même le fait qu'après la conquête arabe des sépultures de prêtres n'aient cessé de prendre place à même ces sanctuaires. Pour preuve de cette grande tolérance à l'égard des vaincus et comme exemple de survivance de cette communauté chrétienne non négligeable par son nombre, on peut citer l'existence de plusieurs tombes où figurent des noms de forme latine, tels Pétrus, Adréas, Margarita (3). Les fouilles entreprises en 1930 ont permis de découvrir une épitaphe datable du début de l'ère arabo-berbère, celle d'une catholique nommée Constantina dont le corps fut enseveli à même le sous-sol de la Grande Basilique (4).

Cette épitaphe, visible de nos jours au Musée d'Hippone, prouve malgré certains dénigrements, le soin qu'avaient les musulmans de bien respecter le culte et les mœurs d'autrui.

Cette libération de la cité se traduit aussi par le changement du nom de la ville qui de Hippone devient BOUNA. Ce sont vraisemblablement les conquérants de la deuxième expédition — 45 de l'hégire (666 E.C.) — qui les premiers aient opté pour ce vocable. Ils l'ont fait dériver d'Hippone plus dure à prononcer à cause des deux « P ». Désormais et pour plus de mille ans la ville ne sera désignée que sous ce nom. Quant à celui de ANNABA, il n'interviendra qu'au dixième siècle de l'ère chrétienne, uniquement pour désigner le quartier d'Abou Marouane El Bouni. A partir du XVIII[e] siècle, certains historiens et géographes l'assimileront à toute la ville

(3) JEAN GAGE, *Etudes archéologiques romaines*, « Annales de l'école des hautes études de Gand », tome I, pages 515, 530, 1937.

(4) *Bulletin Académie d'Hippone*, n° 36, 1930, page 25.

BOUNA APRES SA LIBERATION

(85 DE L'HEGIRE - 705 B.C.)

A) *Edification d'une nouvelle enceinte murale.*

Lors de la dévastation de Bouna par les jounoud de Mouawiya Ben Hadij El Kindi, la ville entourée de remparts vieux de plus 800 ans, s'étendait avec ses faubourgs, comme on le sait, sur une grande superficie. Mais les exigences du siège entrepris contre les Byzantins en 45 de l'hégire (666 E.C.), l'incendie de plus d'un quartier en avaient fait une ville agonisante, une citée presque en ruines. C'est pourquoi au moment de sa restauration en 85, la démographie s'étant considérablement accrue, les autorités arabes se virent dans l'obligation d'édifier aux lieu et place de ces remparts à l'aspect sordide et en voie d'écroulement une nouvelle enceinte beaucoup plus longue, mais dont le tracé ne peut être établi d'une façon certaine d'autant plus que de nos jours des immeubles, des rues, des voies ferrées sont venus occuper les terrains sous lesquels se dissimulaient leurs ruines.

Cette nouvelle enceinte englobant une partie des faubourgs passait au-delà des deux collines d'Hippone, suivait l'emplacement actuel de la ligne de chemin de fer Annaba-Constantine et atteignait la Seybouse au lieu-dit de nos jours « Pont Y ». Du côté nord-ouest, partant également de la colline Saint-Augustin, elle longeait l'Oued Bejjima jusqu'à la mer. De cet élargissement de la ville vers le futur quartier de Annaba, nous prendrons d'abord pour témoignages quelques pans de mur qui ont pu être reconnus jusqu'à leur démolition en 1868 comme une partie importante de cette nouvelle ceinture. Car aux côtés du fossé naturel que présentait l'oued Bejjima ce nouveau rempart s'échelonnait jusqu'à l'embouchure, c'est-à-dire de nos jours la distance que parcourt la rue de l'A.L.N jusqu'aux environs de la gare de Annaba. Cette rue avec ses longs détours formait elle-même le lit et les méandres de l'oued Bejjima. Cette muraille occupait donc l'emplacement des immeubles actuels côté sud-est de cette rue. Quant aux remparts longeant la mer, aucune trace ne permet de situer leur lieu d'une façon certaine. Dire qu'ils épousaient les contours de la plage ou le tracé actuel de la voie ferrée Hippone-Le port, c'est déboucher sur des probabilités inhérentes à toute vérité historique. En tout cas ils devaient représenter le prototype réel d'une architecture arabe qui avait fait ses preuves dans d'autres cités célèbres.

Autre témoignage et non des moindres, l'existence d'un pan de mur construit mi-moellons, mi-briques. Haut de six mètres avec une base de dix mètres carrés, ce vestige, probablement le seul pour le moment — mais dont l'orientation du parcours ne peut être établie d'une façon certaine aussi longtemps que tous les terrains sous lesquels se dissimulent les ruines numides, romaines, arabes, restent inexplorés — se trouve non loin du quartier du « Théâtre Antique » précisément entre les deux collines. On l'aperçoit de la route de la cité Bou Hamra après son prolongement conduisant aux citernes d'Hadrien.

Bien entendu cette nouvelle enceinte était dotée de plusieurs portes. L'une d'elles se dressait entre l'embouchure de la Seybouse et celle de la Bejjima. Elle était surélevée d'une voûte supportant un escalier permettant de monter à un bastion qui, placé face à la mer, commandait aussi les deux embouchures. L'historien Bouyac dont nous aurons souvent l'occasion de prononcer le nom assure que c'est dans cet espace qu'ont été retrouvés gisants en terre, vers 1870, des arceaux cintrés d'une voûte, des gonds et des vestiges en fer assez curieux (1). Il ajoute « *en ce sens qu'on a erré longtemps avant d'être fixé sur leur origine...* »

Quant à ses quartiers incendiés, si nous avons à les décrire après leur restauration nous dirons tout simplement que le contraste en était vif avec ceux vétustes qui avaient échappé aux flammes. Des maisons à cour intérieure et à terrasse d'une couleur toute nouvelle offraient aux familles d'exquises oasis de jasmin, de vigne et de silence. Dehors, le long de ces rues dallées d'énormes pierres datant de l'époque numide, de ce labyrinthe de ruelles qui convergent vers le Forum, c'étaient l'escalade des bazars, l'ouverture des boutiques, des échoppes, des bains maures qui vinrent succéder à la destruction des maisons calcinées : et comme une ville musulmane ne peut subsister sans mosquée, nous ignorons si celle de Oarn El Ghofrane datait de cette époque. En tout cas sur l'autre colline dite « Lella Bouna », on découvrit vers la fin du XIX^e^ siècle des vestiges de maïda, des traces de bases d'un minaret. A signaler également un lustre en cuivre timbré d'un croissant, un seau pour les ablutions qui aussitôt découverts dans les parages de cette mosquée ont été expédiés en France pour être recueillis dans un musée.

B) *Administration civile et défense.*

L'administration de la ville, en cette période des gouverneurs arabes, était confiée à un haut fonctionnaire nommé par l'émir de Kairouan. Il était investi des pouvoirs les plus étendus, mais lui-même contrôlé par des mourakibine omniprésents de « Dar-El-Imara ». Les prérogatives de ces contrôleurs se confondaient avec celles de leurs collaborateurs issus d'une « djemaâ » arabo-berbère. De ce fait, la justice confiée aux cadis, l'ordre et la discipline aux habitants eux-mêmes, étaient respectés.

Quant à la défense de la ville qui dépendait de ce haut fonctionnaire, elle comprenait en premier lieu une garnison de jounoud spécialement entraînés pour les combats en haute mer, des fantassins et des cavaliers. Les effectifs en étaient très nombreux et avaient pour bases deux ribats : l'un sur la colline de Fusula (plus tard emplacement de la mosquée Bou Marouane), l'autre sur celle du Quidis Oughoustine.

Moins de quelques décennies plus tard, Bouna n'était pas seulement un centre économique très important où se déversaient les richesses de la plaine, elle se distinguait surtout par son port échelonné sur les deux rives de la Seybouse, un hâvre militaire occupant désormais la première place dans le monde maritime arabe. Les vaisseaux de l'Islam ancrés dans ce champ d'eau de près de 150 hectares pouvaient harceler l'Empire byzantin sur les rivages les plus lointains. Aussi la cité prit-elle une importance telle qu'elle pouvait être considérée comme la citadelle la plus puissante du bassin occidental de la Méditerranée (2).

(1) A. MAITROT, *Bône Militaire*, page 494.

(2) MOUBAREK BEN MOHAMMED HILALI EL MILI, *Tarikh El Zaouia fi El-Kedime Oued Medjli*, page 110, tome I.

EPANOUISSEMENT DE BOUNA

Que savons-nous de l'importance de Bouna au moment où les walis aghlabides la gouvernaient? Il semble que son épanouissement soit très proche des grandes métropoles de cette époque. Au point de vue militaire et sans risque d'exagération on peut parler d'abord d'une ville n'ayant à souffrir d'aucune menace venant du littoral, car sa force de frappe non seulement en interdisait tout approche, mais aussi se portait au-delà de la Méditerranée. Son port de guerre «la Seybouse» était tacitement reconnu comme le plus puissant tremplin d'où s'élançaient les forces musulmanes à l'élargissement des conquêtes en Italie.

Quant à sa prospérité économique nous n'avons qu'à ouvrir *Tarikh El Jazaïr El Âme* de Abderrahmane Ben Mohammed El-Jilali et nous y verrons (3) qu'en plus d'une activité maritime ouverte vers les capitales d'Europe et de l'exploitation agricole d'une plaine relativement riche, les habitants se livraient, grâce aux nombreux gisements miniers de la périphérie, à l'extraction du fer, plomb, argent et khol. Ce qui évidemment devait créer une ambiance industrieuse métallurgique à même la ville et d'importantes transactions avec les puissances étrangères. Il y avait aussi comme dans la plupart des grandes villes nord-africaines d'autres activités avec autant d'ébénistes, forgerons, dinandiers, haïaka dont les produits artisanaux étaient très appréciés en Europe. Quant à Mers-El-Kharz (El Kala) elle se distinguait aussi dans le commerce international par l'exportation des perles, du corail que des plongeurs découvraient le long du littoral, à même les flots.

Mais ce qui étonne le plus c'est l'exploitation des gisements miniers de Majjanet-El-Maâdin non loin de Marmajjena (entre Souk-Ahras et Tébessa). Selon Moubarek Ben El Mili (4) et Mohammed Talbi (5) ces gisements fournissaient leur fer, leur argent aux fabricants d'armes et au commerce. Tout près de cette mine se trouvait une ville du nom de «Majjanet-El-Matahène» dont les hauts remparts en toub abritaient une population dite «Es-Sanajra» entièrement acquise à la dynastie aghlabide et à laquelle elle garantissait les meilleurs jounoud. Toujours d'après les mêmes sources, ces gisements, ou plutôt ces montagnes de fer étaient couvertes d'une immense forêt de sapins, entrecoupées de ravins et de rivières.

Ainsi donc par le témoignage de ces historiens la mine de l'Ouenza et c'est d'elle qu'il s'agit n'a pas attendu l'arrivée des Français et leur prospecteur un ingénieur des mines nommé Pascal pour être découverte et exploitée. Déjà à cette époque lointaine, à travers toute l'Ifrikiya, dans des forges privées, dans des hauts-fourneaux pas si hauts que ceux d'aujourd'hui on traitait les produits de cette mine en les transformant en fer forgé pour les palais, en imposantes portes pour les forteresses ou en lourdes chaînes pour les ponts-levis. L'extraction du minerai soutenait surtout le vaste programme de construction navale et de la fabrication de toutes sortes d'armes, d'armures et d'engins de siège. Programme de la réalisation duquel dépendait le sort de la guerre que les Aghlabides livraient aux forces chrétiennes d'Italie. Mieux l'Ifrikiya était même devenue un pays exportateur de métaux. Les exportations se faisaient aussi par le port de Bouna (6).

(3) Tome I, page 273.

(4) Mohamed Ibn Mohammed El Hilali El Mili, *Tarikh El Jazaïr El Am*, tome I, page 273.

(5) Mohammed Talbi, *Histoire de la Tunisie : le Moyen Age*, page 189 (Société tunisienne de diffusion).

(6) El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, notice des ports à l'est d'Alger, cité par Mahrot, page 469.

Parmi les grandes réalisations aghlabides dans notre région, nous devons citer l'édification de deux villes : l'une à caractère maritime à moins de 10 kilomètres au nord de Bouna, «Mers Ibn El Abiri» qui portera beaucoup plus tard le nom de « Fort génois ». L'existence de cette ville nous est signalée autant par El-Yakoubi que par El Bakri (6). L'autre prendra forme sur l'emplacement de l'ex-Tipaza-Numidia (4). Il s'agit de Tifech, (à quelques 20 km de Souk-Ahras) une ville aux constructions massives. Elle sera si imposante dans ses monuments et dans sa haute culture qu'elle donnera plus tard à l'Afrique du Nord et à l'Europe l'un des savants les plus remarquables que le monde n'ait jamais connu, le premier géologue Abou El Abbès Ahmed Ettifachi. De sa vie, de ses œuvres nous en parlerons plus loin dans un chapitre uniquement réservé à ses travaux.

Mais que savons-nous du niveau culturel des habitants de Bouna en cette époque aghlabide? Pour y répondre nous n'avons qu'à ouvrir l'ouvrage *Mir-Atou El Janane ous Ibratou El Yakdane* de l'Imam El Makki et nous y verrons page 193, tome II que la ville à prédominance malékite était aussi habitée par des Hanéfites si nombreux au point d'avoir leur propre magistrature. On peut donc dire que Bouna apparaissait par la présence de deux cadis (l'autre malékite) et par la nomination d'un Bouni, El Imam Ahmed Ben Mohammed Ben Aïssa à ce haut poste nouvellement créé, comme l'une des villes dont la passion des habitants était, pendant le repos hebdomadaire, d'assister aux conférences des grands maîtres, ceux qui jalonnaient le territoire d'un itinéraire intellectuel. Les thèmes traités, pour remplir le temps vide entre les deux prières du dohr et du asser, chaque vendredi, n'étaient pas seulement religieux on y entendait aussi des commentaires philosophiques, littéraires et scientifiques. Dans les makateb et cercles privés on s'adonnait à la poésie et à la musique.

Quant à la biographie de ce nouveau cadi — un intérêt historique de premier plan — elle nous révèle aussi que les deux communautés dont les fils finissaient leurs études à Kairouan ou même à Baghdad, vivaient dans l'aisance, le bien-être et la concorde.

De cette biographie, telle que nous la rapporte El Imam El Makki, nous en donnons l'image.

Mais que savons-nous des activités commerciales et littéraires de Bouna en cette période fatimide? Elles n'étaient nullement en marge de cette prospérité, de ce bien-être s'étendant à toutes les contrées nord-africaines. Aussi pour nous le confirmer nous n'avons qu'à ouvrir une nouvelle fois *Tarikh El Jazair El Am* de Abderrahmane Ben Mohammed El-Jilali et nous verrons page 298, tome I que Bouna et sa voisine Mers-El-Kharz étaient non seulement des centres commerciaux des plus actifs, mais aussi le point de relais entre les flottes de diverses nationalités et les caravanes en provenances du Sud.

Bouna et Mers-El-Kharz étaient aussi le centre d'un immense arsenal dont le renom s'étendait au-delà de la Méditérranée, deux hâvres de guerre qui ne comptaient pas moins de deux cents vaisseaux ancrés en permanence le long des deux rives de la Seybouse et au pied de la presqu'île El-Kharz. Plus de 5 000 rabbane (officiers) et des dizaines de milliers de ribatiine (contre-corsaires) s'y reliaient avec ceux en provenance de Mahdiya et de Tunis, plus tard d'Alexandrie et de Beyrouth. Ils étaient prêts à intervenir contre l'autre rive de la Méditerranée bien qu'ils détinssent la maîtrise en haute mer. Rappelons que la Sicile et la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares, Malte et Chypre, partie intégrante de l'Empire fatimide,avaient aussi leurs bases de guerre.

En ce qui concerne cet arsenal de Bouna, pour plus de détails, ouvrons *El Hadhara El Islamiya Fi Karn Er-Rabaâ El Hijri* de Abderrahmane Ibn Khaldoun et nous verrons également page 366, tome II,que tout autour du fleuve (La Seybouse) il y avait d'immenses chantiers où se construisaient de gros bâtiments, des moussatahate et des chebek, avec de la charpente en provenance des montagnes voisines (Edough) dont la forêt très boisée en cèdres produisait aussi de la résine et le goudron indispensable à ce genre de constructions.

Selon Abderrahmane El-Jilali (1) en plus de cette activité, il y avait une autre débordante : l'extraction du minerai et sa transformation en métaux, à l'en croire, les habitants très habiles dans divers arts et métiers fabriquaient eux-mêmes toutes sortes d'ouvrages dans des ateliers aussi importants que ceux de Mahdiya. Quant à l'industrie lourde, engins de siège, leviers et armures, elle constituait un véritable corps autonome et ses promoteurs, tous des officiers, en assuraient le contrôle.

Autre base commerciale de renommée méditerranéenne : Mers El Kharz. Construite à même une presqu'île, elle s'était étendue au-delà des murailles vers le littoral, se spécialisait «... dans la découverte des trésors maritimes ; corail, perles, foussous, çadf...» de quoi occuper les joailliers et garnir leur bijouterie.

Pour ce qui concerne la vie intellectuelle, elle ne fut pas moins débordante. Au même titre que Mahdiya, Ikjan, M'Sila et Achir, Bouna était devenue l'un des plus brillants foyers de culture où les élites chiites et sunnites, pas du tout sédentaires, entreprenaient de longs voyages jusqu'en Irak et en Perse (Iran). Ils y allaient pour perfectionner leur savoir autant pour distribuer le leur. La biographie de l'un deux : El Walid El Isbahani El Bouni en est un témoignage formel. Aussi nous nous empressons d'en donner l'image.

(1) ABDERRAHMANE EL-JILALI, *Tarikh el Jazair El Am*, pages 305 et 306.

Ce prince, qui au moment de son arrivée à même les bords de la Seybouse projetait de faire de Bouna une métropole andalouse, occupait une des situations les plus en vue autant en Espagne qu'en Afrique du Nord. Fils du glorieux Ziri Ben Menad, il avait grandi à Grenade et jouissait de la confiance du khalif omeyyade El Mansour Ibn Abou Amir auprès de qui il avait acquis une bonne culture. Quant au khalif obeïde du Caire, El-Aziz, reconnaissant en lui l'illustration et le prestige de la famille zirïde, il ne demandait pas mieux qu'il se fixât en Afrique du Nord. C'est pourquoi, nous nous en souvenons, il lui attribua l'émirat de Bouna en dépit du refus de Bolloguin (1). Il fut même investi des pouvoirs les plus étendus. Les prérogatives de l'un et de l'autre, se confrontant en plusieurs points, faisaient d'eux beaucoup plus de rivaux que de collaborateurs. De ce fait, pour le transfuge d'Espagne, seules la séparation et l'autonomie demeuraient l'objectif à atteindre. Il est vrai que Bolloguin ayant d'autres chats à fouetter ne lui prêtait que peu d'attention.

Il vint donc à Bouna drainant dans son navire toute une suite de collaborateurs, puisée à Grenade. Son frère Maxène non moins érudit était également du nombre. Aussi pour redonner ampleur à sa nouvelle cité et faciliter l'implantation des Andalous, décida-t-il l'édification d'un nouveau quartier *extra-muros* d'autant plus que la vieille ville numide était non seulement surhabitée, mais aussi sujette à des inondations provoquées par le débordement des eaux de la Seybouse et par l'ensablement de l'embouchure de la Bejjima. Autre objectif à atteindre, ce nouveau quartier devra être construit à même une colline autant pour répondre à toute tentative de débarquement ennemie que pour suppléer le manque de sécurité en cas de siège contre l'ex-Hippone.

C'est pourquoi il choisit à quelque mille pas des remparts-est, une colline au sommet verdoyant, couverte de jujubiers dite « Akbet-el-ân-neb ». Son versant ouest qui s'étend de l'actuelle petite darse du port (Chambre de commerce) vers le Djebel Abd (La Kasba) était tout désigné pour servir de lieu d'expansion à une population de plus en plus nombreuse et à laquelle s'était mêlée une forte jallia andalouse pour la plupart des commerçants, artisans, navigateurs habitant l'extérieur de la ville dans des conditions peu commodes.

Aussi la ville créée fut-elle l'œuvre non seulement de ces immigrants dont le nombre s'accroissait et s'intégrait aux familles bounies, mais aussi d'une somme d'initiatives individuelles qui seraient venues compléter celles de Mohammed Zaoui, un émir très fortuné.

Les premières maisons furent construites le long de l'actuelle rue d'Alger et de ses deux impasses autour d'une source dite « Bir En-Nethra » près de l'emplacement de « Hammam El Caïd ». Cette ébauche de quartier eut de suite ses premières boutiques et son premier bain maure, celui que nous venons de citer. D'une architecture très soignée et des plus curieuses, cet établissement fut édifié par la princesse Djerada, dont il porta le nom pendant plusieurs siècles.

(1) Abdelmadjid Doubi, *Histoire de la Tunisie : « le Moyen Age », L'Ifrikiya, l'époque zirïde*, page 264.

En faisant perforer le roc sous lequel se trouvait la source, cette princesse, sans doute sœur de Mohammed Zaoui (l'histoire ne le précise pas) fit déguger la base par la construction d'une salle souterraine couverte d'une imposante voûte que soutiennent des colonnes aux assises robustes. La salle de vapeur et ses dépendances furent édifiées sur ce labyrinthe auquel on y accède de nos jours par un puits étroit et profond. C'est aussi un petit gouffre que des familliers prospectent périodiquement, une curiosité à voir.

Ce bain maure, quoique ayant peu perdu de son aspect initial, toujours alimenté par la nappe d'eau de la source « En-Nethra », offre ses services à la grande satisfaction d'une clientèle plutôt féminine. Hammam El Cald est plus que millénaire.

Très rapidement, la population s'étant accrue, il fallait de suite étendre de nouvelles artères et anticiper sur le promontoire qui domine la mer. La ville se serait développée au bas de la colline, côté nord-ouest d'une plate-forme dénommée Bathat Sidi Cheraïet après que des maisons à simple rez-de-chaussée, blanchies à la chaux d'un pittoresque tout andalou, fussent construites à différents niveaux vers ce promontoire. Elles étaient desservies par des ruelles bordées de derb, parfois encastrées sous la pénombre des sabaths. Rues et ruelles eurent la même convergence une sorte d'éventail dont les lames aboutissaient à un même point : l'antique ribath Fusala (plus tard la mosquée d'Abou Marouane El Bouni). De nos jours, on peut encore se rendre compte de cette convergence qui impressionnante par elle-même exprime en outre depuis la place Sidi-Cheraïet jusqu'à cette mosquée la raison d'être d'une cité pré-médiévale s'élevant en gradins d'une ruelle à l'autre.

Quant à la place Sidi-Cheraïet, actuellement place d'Armes, elle n'aurait pris sa forme définitive après que les maisons fussent nées vers le cours de la Révolution. Déjà elle englobait les activités d'un grand souk. Ce centre de la ville porta jusqu'en 1832 le nom de Sidi-Cheraïet à cause de l'existence d'une mosquée du même nom.

Bien entendu, en cette ère de grande prospérité, la nouvelle ville se développait aussi en bordure des plages où déjà subsistaient en plus des fermes et des maisons de maîtres, deux autres cités : Bouna-Maghnia sur la colline dite de nos jours « Ras Himam » (pigeon) — au-dessus du tunnel de la Grenouillère — et Mers-Ibn Abiri (Fort Génois). (2)

La cité, sise sur le promontoire et autour de la place Sidi Cheraïet porta en plus du nom « Medinet-Zaoui » ou encore « Zaoua » en hommage à son fondateur, le surnom de « Bouna El Haditha ». Plus tard lorsque le promontoire sera entièrement habité, elle aura pour vocable Annaba. L'autre cité, celle de Saint-Augustin, l'ex-Hippone La Royale, jouira d'une nouvelle dénomination « Médinet Seybouse ». Si elle est restée ce qu'elle était avant l'arrivée de Zaoui, elle se trouve enrichie par un assainissement et un embellissement dignes de cet émir.

(2) ABOU OBEID EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale* — Notice des ports situés à l'est d'Arlen — Cité par A. MAITROT, *Histoire militaire de Bône*, pages 43 et 46.

En somme, Bouna puissant arsenal et centre d'escales pour toute flotte musulmane d'où partaient les vaisseaux de guerre vers l'Europe, avec l'ensemble de ces cités représentait à cette époque une étendue de près de soixante-dix hectares. « Medinet Seybouse » à elle seule en contenait une quarantaine. Pour preuve de cette affirmation les deux cimetières de la ville se trouvaient : l'un sur l'emplacement actuel des Halles centrales (rue Emir Abdelkader), l'autre au lieu-dit « Menadia ». Ce nom, nous l'avons dit au début de ce livre, provient de Menad, de cette famille zéride, de ce prince zaoui qui gouvernait la ville.

L'historien-géographe Abou Obeid El Bekri nous le confirme aussi dans sa *Description de l'Afrique septentrionale*. Il déclare que les deux médinas, « Bouna El Haditha » sur une colline d'accès difficile, habitée par de nombreux Andalous, et « Médinet Seybouse », ex-demeure de l'évêque saint Augustin formaient en réalité deux villes jumelles. Elles avaient connu sous le gouvernement du prince Zaoui une existence calme et une ère de prospérité. L'une et l'autre renfermaient des mosquées, des souks, des bains. L'une et l'autre avaient un même service administratif et un Beit-El-Mel dont les entrées se chiffraient annuellement par un apport de 20 000 dinars, une recette record, sans compter l'impôt dit « el-jibaya » (3).

Quant à Ibn-Haoukal autre voyageur-géographe qui a connu personnellement Mohammed Zaoui, il déclare notamment : « *Bouna très prospère est habitée par de nombreux Andalous. Ils forment une forte communauté spécialisée dans le commerce. Ils sont riches et très courtois dans les relations avec les marchands étrangers... Autour d'une ville particulièrement active, en plus des boustaines qui produisent toutes sortes de fruits, il y a de vastes plantations de lin. Dans les souks bien achalandés on trouve en quantités inépuisables et à bon marché du blé, de l'orge, beurre, miel, cire, beaucoup de poissons. Son commerce consiste en la surabondance du bétail bovin. On y reproduit une race chevaline des plus magnifiques. Mais sa richesse essentielle entre toutes demeure l'extraction du minerai et sa transformation en métaux... Le gouverneur de cette ville (Mohammed Zaoui) presque indépendant entretient un corps nombreux de Berbères dévoués à sa personne et toujours prêts à agir...* (4). »

Ajoutons pour plus de précision que c'est à même la plaine que se trouvaient, en dix-huit points différents, les gisements miniers. Les plus exploités étaient ceux de Bou-Hamra, Belilleta (El Hadjar) et Souk-El-Had (Berrahal) ; et c'est dans Médinet Seybouse que s'opérait cette transformation des métaux. Le complexe le plus important se trouvait au pied de la colline est (au passage actuel de la voie ferrée Annaba-Alger). Quant à l'arsenal et ses chantiers maritimes c'était à même les rives de la Seybouse, à mille mètres de son embouchure que l'on voyait encore en 1833, des traces de poutres en maçonnerie supportant un résidu de ferrailles, sans doute des leviers. (5)

(3) El Mahdi Abou Abdelli, *Revue El Assala*, numéro spécial 34-35 juin-juillet 1976, page 209.

(4) Ibn Haoukal — cité par Abderrahmane ben Mohammed El-Jilali — *Tarikh El Jazair El Am*, tome I, page 351.

(5) *Lettres sur Hippone (Bouna)* de Ad. Papier, « Revue Africaine », 1859.

LES REMPARTS DE BOUNA

(450 de l'hégire — 1058 E.C.)

Le débarquement des Italiens à Médinet-Seybouse et la menace de l'occupation des villes par les Béni-Hilel ont fait apparaître la nécessité de fortifier les défenses de chaque cité. De plus Bouna El Haditha non encore pourvue de remparts était toujours à la merci des flottes ennemies coalisées. Déjà à maintes reprises des pirates pisans et gênois avaient tenté des incursions sur le littoral et étaient parvenus à assassiner, à piller et à prélever des otages. Aussi pour faire face à une nouvelle surprise qui ne serait probablement pas moins dramatique que celle de Médinet-Seybouse, fallait-il élever des murailles autour de la ville et faire de Bouna El Haditha une puissante citadelle apte à refouler toute tentative de débarquement et à se protéger en même temps du déferlement des Béni-Hilel.

En fait, le souverain d'El Kaluâ Béni-Hammad, très préoccupé par la précarité de cette situation, mit de suite à la disposition de l'émir de Bouna les architectes et les fonds indispensables à l'édification d'une immense enceinte murale, et c'est alors en 450 de l'hégire (1058 E.C.) que commencèrent les travaux.

Malheureusement ni Ibn Khaldoun, ni aucun historien ne donne le nom de ce souverain, si nous ne nous trompions, il s'agirait probablement de Bolloguin Ben Mohammed Ben Hammad dont le règne de 1053 à 1062 correspond, non pas à l'achèvement des édifices, mais seulement aux premiers travaux de base d'ailleurs vraisemblablement interrompus.

Quoique le gros œuvre devait nécessiter plusieurs années de labeur, son successeur En-Nacer Ben Alennas, ce souverain providentiel indispensable au renforcement de la puissance hammadite, dès installé à Béjaïa, fit activer les travaux et en moins de quelques saisons la ville était fortifiée par des remparts longs de près de 1800 mètres, épais d'un mètre, hauts en certains points de sept à huit mètres que surveillent des tours, donjons, embrassures et archères.

Cependant, comme il y avait à l'extrémité ouest de la ville un cours d'eau dénommé El Karrara, là où se dresse actuellement l'arrière est du cours de la Révolution, les constructeurs ont appliqué une véritable stratégie en élevant le rempart à plus de dix mètres de haut, ce qui constitue la défense principale du côté terrestre.

De ce rempart long de près de quatre cents mètres frôlant le fossé de l'oued Karrara on en trouve une trace, un pan de mur coincé entre les trois rues : Issat Iddir, du C.N.R.A. et de Zeribi Abdelaziz. Il forme la façade principale de l'immeuble de l'U.G.T.A. La porte qui donne accès à cet édifice n'a été ouverte qu'en 1868.

Quatre imposantes portes bien faites, entourées de plate-forme avaient été dressées à même cette enceinte :

1) Bab-El-Makabr, face au cimetière des intellectuels et des chouhada victimes du débarquement des Pisans (emplacement actuel du pont de la Tranchée) ;

2) Bab-Soukène (porte des habitants) à l'angle des rues El Fida et Victor-Hugo ;

3) Bab Er-Rabh, ou encore Bab Ksamrina (à l'angle des rues Péribi Abdelaziz et du C.N.R.A.). Elle était surmontée d'un bastion auquel on accédait par un escalier parallèle à chaque extrémité de la porte ;

4) Et la plus imposante de toutes, Bab Bhar (face à la petite darse, au bas de la place Ben Baka, à la limite de l'artère qui dessert le port), dont la teinture bleu azur de la partie supérieure devait résister à plusieurs siècles d'intempéries.

D'autres portes secondaires alternaient avec les principales. L'une dite Bab Sidi Kaci ne conduisait qu'à la mosquée Abou-Merouane. Elle est encore visible à l'angle sud-ouest de ce sanctuaire, au haut de la rue de Tabarca. L'autre, Bab Ed-Darja, sise au bas de Bab El Makabr, donnait accès à Bathet Ben Aïcha (place Carthage).

Pour découvrir cette enceinte murale à travers le temps et l'évoquer dans notre imagination il nous faut nous rendre au pont de la Tranchée et, de là, reconstituer son circuit. Celui-ci prend naissance à même le pont, longe le ravin au bas duquel la route mène vers le port, se poursuit vers l'ouest en direction de la place El Houria. Une fois parvenu à l'angle de la rue du C.N.R.A. il oblique franchement à gauche en confrontant cette rue jusqu'à la Chambre de commerce. De là, il continue sa course, longeant la mer, s'élevant en pentes douces vers la mosquée Abou Marouane d'où en suivant le rocher escarpé du promontoire il boucle son périmètre au pont de la Tranchée.

Autre pan de cette muraille qui s'est perpétué jusqu'à nous, le fragment de mur que l'on voit à Bab-Bhar (entre la place Ben Baka et les installations portuaires) au pied de l'immeuble de l'ex-manutention militaire (1).

Cette enceinte à peine terminée fut soumise non pas à de rudes épreuves de la part des pirates italiens, ce qui à cette époque, aurait pu paraître normal, mais aux tentatives d'investissement par les Béni-Hilel, à vrai dire des crochets vers la ville assez méchants.

Avant d'en finir avec ce chapitre, disons que c'est avec les souverains de Béjaïa, En-Nacer Ben Alennas et El Mansour que Bouna El Hadiitha, tirée de sa torpeur et de la dévastation provoquée par l'agression italienne et le roulement des flots, s'est vue agrandir et embellir dans sa nouvelle enceinte avec un avenir définitivement assuré. Déjà sa superficie *intra* et *extra-muros* était aussi étendue que celle de l'ex-Médinat-Seybouse où l'aspect lunaire des villes détruites par la guerre et les inondations n'a pas empêché quelques habitants d'y revenir à leur nombre des chrétiens.

(1) Ce pan de mur long d'une vingtaine de mètres que l'on voit dépérir d'année en année est livré à une flopnée de clochards. Il serait temps d'éviter la négligence de le laisser tomber en ruines. Mieux, une réaction des services publics pourrait le classer au rang de vestige historique, par une plaque illustrant la magnifique période hammadite

SIDI AHMED BOUALI

Sidi Ahmed Bouali né en 1931 à Tlemcen, étude secondaires, ensuite enseignant s'est fait libraire (comme quelqu'un d'appelé s'installant au bord d'une source, pour la vie) ; il fit quelques publications dans des revues et journaux algériens.

En 1962, il eu le prix de la nouvelle ''jeune Afrique''

1979, le prix des zianides (histoire) et prix de Cheikh Sazoussi (littérature).

1982 à Alger le prix des sciences humaines.

REF: BOUALI. a;s , Les 2 grands sièges de Tlemcen dans l'histoire et la légende, Alger E.N.Al. 1984. p: 23, 24, 40, 41 , 42, 43 , 44, 87, 88, 89, 170 , 171 , 172, 173.

Nous ne toucherons toutefois qu'un mot sur les routes de l'or qui, entre les IXe et XVe siècles, sillonnaient le Maghreb en remontant du Sud vers le Nord. Elles partaient des grands empires africains du Mali, du Ghana, du Songhay, traversaient l'Afrique septentrionale; puis elles se branchaient sur des voies maritimes transméditerranéennes. Elles pénétraient très profond au cœur de l'Europe et bifurquaient d'autre part, par le royaume d'Ifriqya, vers le Proche-Orient et le monde musulman.

L'une de ces routes, devenue des plus importantes aux XIIIe et XIVe siécles, passait par Honaine, le port de Tlemcen, ensuite par Tlemcen même. Après quoi cette route des caravanes, la plus fréquentée bien qu'elle fût parfois infestée de pillards, descendait par le trajet le plus court, à travers la vallée de l'oued Guir, s'enfonçait par le Sud-Ouest dans le Tafilalet. Elle rejoignait Sidjilmaça, l'étape de loin la plus importante, la plus avancée aussi en plein désert. De là, elle se poursuivait pour aboutir à Oualàta, la première ville du Soudan, le pays mirifique de l'or (9).

Des négociants maghrébins à l'esprit aventureux emportaient les produits locaux de l'agriculture et de l'artisanat. Lorsqu'ils revenaient une ou deux années après, leurs caravanes étaient chargées de marchandises exotiques. Mais elles ramenaient surtout de la poudre d'or ou du «tibr», cet or natif fondu, très pur, en fils tressés. Des fortunes colossales étaient ainsi amassées en un temps assez court. Deux voyages seulement suffisaient pour mettre quelqu'un à l'abri du besoin pour le restant de ses jours. Nos vieux chroniqueurs emmerveillés sont plutôt prolixes sur les échanges qui

(9) J.-J.-L. Barois. - « Mémoire sur les relations commerciales de Tlemcen avec le Soudan », in *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, Paris, juin 1853, pp. 337 à 348; A. Coudray . - « Le commerce de Tlemcen au Moyen-Age », in *Bull. Soc. Géogr. d'Alger*, année 1897, tome II, pp. 229 à 253 et 422 à 430; H. Pérès. - « Relations entre le Tafilalet et le Soudan du XIIe au XIVe siècle», in *Mélanges* E.-F. Gautier. Tours 1895; Ch.-E.-Dufourcq.- *L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIIIe et XIVe siècles*, Paris, P.U.F., 1966, p. 137; P.-J. Lethielleux. - « Le littoral de l'Oranie occidentale », Oran, *Centre de Documentation*, 1974, pp. 130-131.

se pratiquaient alors, au pays des Noirs, sur la base d'un quintal de sel contre un autre de poudre d'or et même, ajoutent-ils sans crainte d'exagérer, à raison d'un quintal de sel — en période de pénurie — contre deux de poudre d'or !.. Sur le métal précieux transitant par leurs pays respectifs, les Etats du Maghreb prélevaient des taxes et des commissions qui leur assuraient une large prospérité. Les souverains, quand bien même ils n'intervenaient pas toujours à titre de négociants, ne pouvaient qu'encourager et couvrir de leur protection un trafic aussi lucratif.

Il circulait à Tlemcen, dans des temps encore récents, tant de légendes sur l'or des Beni Abd-el-Wâd ou Beni Ziane. A ce propos, l'expression populaire qui souvent charrie une bonne dose d'histoire, continue de dire à Tlemcen de quelqu'un de *riche comme Crésus* qu'il doit décidément posséder de *la poudre de Yaghmorâcen*. De même un vieux proverbe, qui n'est plus guère en usage, rappelait autrefois avec force que *le Soudan guérit de la pauvreté aussi sûrement que le goudron guérit les chameaux de la gale !*(10).

On ne peut donc s'empêcher de penser que l'or du Soudan et surtout le contrôle des routes qui y menaient, avec leurs gîtes d'étapes, aient été constamment en cause, quand bien même ils l'étaient de façon inavouée, dans la plupart des conflits entre Mérinides et Abd-el-Wâdides, tout au moins à leurs débuts.

Peu après l'instauration du royaume de Tlemcen, et déjà du vivant de son fondateur Âbou-Yahya Yaghmorâcen Ben Ziane, le fils de celui-ci et son héritier présomptif, Yahya, alors qu'il était gouverneur de Sidjilmaça, meurt en défendant cette place. Il est aussitôt remplacé dans le même office par son cousin Abd-el-Malek. Il n'empêche que cette opulente oasis finit par être enlevée de vive-force. Elle passe en 673/1274 entre les mains des Mérinides(11).

Suivant la légende, qui se tissa fil à fil depuis lors, Tlemcen, réputée imprenable, *avait sept murailles, sept enceintes, et ses habitants ne dormaient ni jour ni nuit* (59).

Pour ce qui est du système des ouvrages défensifs autour de la cité, il ne fait d'abord aucun doute que la capitale abd-el-wâdide était alors, comme Séville ou mieux tout comme sa rivale Fès el Djedid, protégée par au moins une double, sinon une triple enceinte sur une bonne partie de son périmètre (60). El-Yâqoubi, voyageur du x^ème^ siècle, le remarquait déjà de son temps pour Agadir, le berceau de Tlemcen (61).

Cette double ou triple enceinte, avec sa courtine d'une hauteur variant entre six et dix mètres, devait se suffire à elle-même partout où elle bordait des précipices ou, pour le moins, des terrains très accidentés, par conséquent difficiles d'accès. Et ce d'autant que les bastions avancés qui renforçaient l'enceinte étaient plus rapprochés, étant donné la faible portée des armes de jet utilisées. Ainsi devait-il en être aux limites nord et nord-est de

(10) Gsell, Marçais, Yver. - *Histoire d'Algérie*, Paris, Boivin, 1929, p. 155; A. Berque. - *Algérie, terre d'art et d'histoire*, Alger, Heintz, 1937, p. 166.

(11) A. Ibn Khaldoun. - *Berbères*, III, 355; Y. Ibn Khaldoun. - *Histoire des Beni Abd-el-Wâd, rois de Tlemcen*, texte et trad. Gh. Bouali et A. Bel, Alger, Fontana, 1904, tome I, p. 155.

(59) W. et G. Marçais. — *les monuments arabes de Tlemcen*, Paris, Fontemoing, 1903, p. 113

(60) P. Ricard. — *Pour comprendre l'art musulman*, 225.

Tlemcen. Encore que, dans la partie occidentale de l'espace urbain où la déclivité du terrain, très forte à Agadir, se radoucissait devant les fortifications de *Bab el Qermadin* (la porte des tuiliers), il fallut apporter des correctifs sous la forme de deux avant-murs au moins, distants l'un de l'autre d'une centaine de mètres. Le plus avancé passait au-delà du cimetière israëlite et l'enfermait à peu près à la hauteur de la route d'Hennaya (62).

Agadir, la petite cité berbère, l'antique Pomaria romaine, avait toujours été privilégiée par son site de citadelle naturelle. Lors mêmt que Yousôf Ibn Tachfin s'en était emparé en l'an 1079, à la suite d'un siège mené à partir de la place verte et, par endroits, marécageuse, située à l'ouest d'Agadir (63), et où le fondateur almoravide avait dressé son campement, la nouvelle cité qui finit par surgir là – avant de fusionner avec l'ancienne pour ne former avec elle qu'une seule ville : Tlemcen – tout en continuant longtemps après à s'appeler encore *Tagrart* (le campement), ne put jamais s'étendre de beaucoup vers l'ouest. De ce côté-là, elle était trop à découvert.

Tous les gouverneurs d'abord, ensuite tous les rois de Tlemcen semblent avoir eu pour souci constant de restreindre le périmètre de la cité, de sorte qu'il fut possible de mieux la défendre. Au XIII^e^ siècle, Yaghmorâcen n'avait-il pas dû, en effet, abandonner la ville, face au Hafside Abou-Zakarya I^er^, faute d'avoir eu assez de soldats pour garnir les remparts (64).

Alors que le rempart de Tlemcen, sur le côté occidental, venait tout juste derrière le petit oratoire à usage royal de Sidi-Ben-Lahcène (65), par contre les avant-murs disposés au-delà, en bordure de valonnements naturels, allaient très loin. Le premier se dressait devant Sidi-Màamar-Ben-Alya, il clôturait le quartier des silos, dénommé *El Maïmar* (66), et s'ouvrait sur *Bab el Guechout* (la porte du kiosque). Un deuxième mur passait une cinquantaine de mètres plus loin, devant *Bab Sidi-Boudjemâa* (67). Le troisième avant-mur, à environ deux kilomètres de l'enceinte principale, faisait face à *Bab el Khemis* (la porte de l'armée). Celle-ci s'insérait dans la circonvallation du camp mérinide. A cet endroit donc, les deux armées ennemies se trouvaient nez à nez.

(62) *Ibid.*, p. 127.

(63) Le plein centre de la ville moderne, encore connu voici quelques décades seulement, us le nom de «Tagrart».

(64) A. Ibn Khaldoun. — *Berbères*. III, 345.

(65) Fondation de l'Abd-el-Wâdide Othman I^er^, datant de 1296. Une vieille photographie ontre encore, se profilant derrière la petite mosquée — actuellement musée de la ville — le npart principal qui, quelques dizaines de mètres plus loin, rejoignait une des portes de la le, *Bab Ylân* (dont on a fait, de nos jours, « Babylone » !...).

(66) Le quartier d'*El-Maïmar*, ainsi dénommé parce qu'il renfermait les silos collectifs de ville, commença à perdre son appellation après qu'y furent construites, sous Abou-Hammou la mosquée et la médersa où enseignèrent les frères Abou-Zeid et Abou-Moussa — les Ouled mam — qui y rattachèrent leur nom.

(67) Face au grand bassin et au stade municipal qui, bien entendu, n'existaient pas encore.

Ce dernier avant mur qui essuyait les assauts mérinides avait, comme tous les autres murs avancés, une hauteur identique à celle de l'enceinte principale. En s'infléchissant vers le nord-ouest, il allait se fondre dans les ouvrages du château fort d'Imama. Au sud-est, il rejoignait un autre ensemble de fortifications, celui d'*El Kalâa* (68), lequel couvrait les arrières de la ville, sur son flanc le plus vulnérable. Ce groupe de constructions massives et impressionnantes s'appuyait sur le mur principal bordant l'*oued Mefchkana* (69), peu avant que la rivière ne passe sous le pont de *Bab el Djiâd*. Celle-ci, *la Porte des Cavaliers*, donnait non seulement sur un sentier montueux conduisant au village d'*El Eubbâd* et au sanctuaire de Sidi-Abou-Mâdian, mais elle introduisait aussi à l'hippodrome (70).

Le champ de courses ou *Mel'âb* (71) consistait en une vaste étendue de terrains vagues s'étalant aux limites sud de Tlemcen, le long de l'enceinte principale qui enfermait la citadelle du *Méchouar*. Plus au sud, au pied du massif tlemcénien par où Abd-el-Moumen au XII[e] siècle avait pénétré avec l'armée almohade, en laissant depuis lors un souvenir redoutable, l'hippodrome était ceinturé, selon Al-Omari, par *six lignes d'avant-murs* (72), alternant avec une série de bastions, le tout reliant le château fort d'Imâma à *El Kalâa*, lesquels — l'un au nord-ouest, l'autre au sud-est — semblent bien avoir été les deux pièces maîtresses de la défense de Tlemcen.

De même que, ne voulant rien laisser au hasard, on avait — malgré la multiplicité des fortifications et des obstacles sur le flanc sud — dressé encore un fortin muni de sa tour (73) sur la hauteur du premier gradin du *djebel Sakhrataïn* (74), on n'avait pas jugé superflu de mettre en place tout un groupe de tours à *Bordj Qchâqech*, sur une rive de l'*oued Mefchkana*, à un endroit où le cours d'eau, peu avant de dépasser Agadir, s'en écartait dangereusement. Ses escarpements, jouant alors contre l'habitant, pouvaient en effet dissimuler l'approche de l'ennemi (75). Mais toutes ces tours isolées en pleine campagne, leur rôle se réduisait à donner l'alerte; leurs garnisons, sacrifiées la plupart du temps, devaient tomber dès le début d'un siège.

(68) El Bekri. — *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, Paris, Impr. Impér., 1859, p. 180.

(69) Le château fort connu autrefois sous le nom de *Kalâa Ibn el Djahel*, dont nous avons retrouvé une vieille gravure, était accoudé côté sud à la Pépinière; il couvrait l'emplacement du cimetière européen et le débordait largement en rejoignant au nord l'enceinte principale, devant les actuels baraquements de l'administration de la Jeunesse et des Sports, à quelques dizaines de mètres des fortifications de *Bab el-Djiâd* (Porte des Cavaliers), disparue depuis fort longtemps.

(70) La ligne de murs et de bastions, cernant le vieux champ de courses ou *Melâb*, partait de devant l'ancienne SIPA (actuelle SONITEX), face à *Bab el-Khemis* (la mérinide *Porte de l'Armée*). Elle semblait tirée au cordeau lorsqu'elle longeait ce qui est devenu le nouveau boulevard des Vingt-Quatre-Mètres, pour passer devant le lycée Commandant-Faradj, ensuite à la lisière du faubourg Sidi-Chaker, pour aboutir à El-Kalâa, juste au nord de la Pépinière.

(71) *Melâb*, littéralement : terrain de jeux. Celui-ci s'étalait extra-muros, aux limites sud de Tlemcen entre *Bab el-Djiâd* (Porte des Cavaliers) et Mansourah. Il faut surtout ne pas confondre avec *Ksar Ech-Chôara* (le «Kirchéra» des vieilles cartes d'état-major), l'autre champ de courses hippiques plus récent, près d'El-Kiffane, au nord de Tlemcen.

(72) G. Marçais. — *Tlemcen* (coll. Villes d'art célèbres), Paris, H. Laurens, 1950, p. 54.

(73) Encore connue, voici une quarantaine d'années, sous le nom de *Tour des moulins*.

(74) G. Marçais. — *Op. cit.*, p. 54.

(75) W. et G. Marçais. — *Monuments arabes de Tlemcen*, p. 128.

Le royaume de Grenade devenait la puissance montante dans la péninsule ibérique. Mohammed III, en s'assurant la possession de Ceuta, Algésiras, Gibraltar, Malaga et Alméria, s'imposait comme le véritable maître du détroit. Son ambition ne connaissant plus de borne, il rêvait de constituer un vaste Etat hispano-maghrébin. Ses incursions en territoire castillan se multipliaient, tandis que ses corsaires osaient s'emparer de biens barcelonais. Voilà ce que Jacques II d'Aragon ne pouvait souffrir, lui qui se donnait volontiers pour « *le plus puissant seigneur de la terre et de la mer* » (154). Il n'eut de cesse qu'il ne renouât, avec les Mérinides, les conversations déjà amorcées du vivant d'Abou-Yâqoub Yousôf (155). Une alliance entre eux, essentiellement dirigée contre Grenade, devait être scellée par le traité de Fès, en juillet 1309. Dans le courant du même mois, Ceuta se trouva dans l'obligation de se soumettre à l'autorité mérinide (156). Le Maghreb occidental s'étant laissé reprendre dans l'imbroglio espagnol, la menace sur Tlemcen était dès lors écartée.

L'Abd-el-Wâdide Abou-Hammou I[er] put alors poursuivre à loisir la liquidation des séquelles persistantes, consécutives au grand siège. Sous son impulsion, Tlemcen qui avait tôt fait de reprendre sa place de grand centre commercial, allait connaître une prospérité sans précédent. Les marchands de tous pays y affluaient de nouveau ; les caravanes sahariennes y revenaient faire halte. Un pactole d'or, en provenance des lointaines contrées d'Afriques noire, y déversait une opulence intarissable, et c'était à qui en retiendrait une parcelle.

Sans doute est-ce à cette époque qu'il conviendrait de faire remonter la fondation de la *Qaîçaria* . La petite cité marchande qui bénéficiait d'un statut d'exterritorialité, se dressait au cœur de la capitale abd-al-wadide. Elle avait son propre mur d'enceinte et sa porte d'entrée monumentale, au-dessus de laquelle flottaient les pavillons des différentes nationalités représentées : Castillans, Aragonais, Majorquins, Provençaux, Languedociens, Pisans, Génois et Vénitiens, attirés par le métal précieux mais n'osant s'aventurer sur les pistes du Sud, descendaient à la *Qaîçaria*. Ils y avaient leurs hôtelleries respectives, leurs magasins de vente, leurs entrepôts, même une chapelle pour le libre exercice du culte chrétien. A l'intérieur de la cité marchande, les ressortissants étrangers étaient placés sous la protection de leurs consuls, et ne relevaient que de leur seule juridiction.

Le sultan Abou-Hammou I[er], dont une telle politique de libéralisme économique et de tolérance religieuse allait servir d'exemple à tous ses successeurs, aurait même dit un jour : « *Si je ne craignais de faire une chose odieuse, je ne souffrirais point d'autres marchands que ceux qui trafiquent avec le Sahara et le pays des Noirs, car ils exportent des marchandises de vil prix, et ils importent de la poudre d'or, métal auquel tout obéit en ce monde ; les autres marchands, au contraire, exportent notre or et nous donnent en échange des objets dont les uns s'usent promptement et disparaissent, dont les autres finissent, au bout de quelque temps, par n'être plus de mode, ou bien*

(152) Ch.-E. DUFOURCQ. — *l'Espagne catalane*, 385.
(153) A. IBN KHALDOUN. — *Berbères*, IV, 179.
(154) Ch.-E. DUFOURCQ. — *Op. cit.*, 474.
(155) *Ibid.*, 385.
(156) *Ibid.*, 395.

ne servent qu'à corrompre les mœurs des sots et des imprudents. » (157).

Semblable réflexion nous paraît compréhensible et fort légitime de la part d'Abou-Hammou, et pour cause : les taxes et commissions perçues sur les opérations commerciales remplissaient les caisses de l'Etat. Par ce biais, l'Abd-el-Wâdide s'était donné les moyens d'entreprendre de grandes choses. Il put notamment assurer de sa protection les hommes de savoir et de religion. Pour marquer sa faveur à deux des maîtres maghrébins les plus fameux de leur temps, il fit construire pour leur permettre d'y enseigner, une mosquée et un collège dans le quartier d'*El-Maïmâr* (158). Les frères Abou-Zéid et Abou-Moussa Ouled el-Imam devaient vivre assez vieux pour former plusieurs générations de savants illustres, d'écrivains de talent, d'hommes d'Etat célèbres (159).

La prospérité économique d'Abou-Hammou I^er^ lui permit de donner plus d'éclat aux solennités, d'introduire l'étiquette à la cour de Tlemcen et également, comme nous le verrons, de plier les grands chefs de tribus devant la majesté royale (160). Il fut surtout en mesure de réorganiser plusieurs fois son armée.

(157) J.-J.-L. Bargès. — *Complément de l'histoire des Beni Zeiyan*, 68.

(158) *El Bostan*, 137; J.-J.-L. Bargès. — *Complément*, 63.

(159) Parmi les plus remarquables des disciples des « Fils de l'Imam » de Brechk, on compte Mohammed Al-Abili, Saïd Lokbani, Abou-Abdallah Chérif el-Hassany, Al-Maqarri, Mohammed Ibn Merzouq el-Khatyb. (Cf. Ibn Marzem. *El Bostan*, 133 à 139.)

(160) A. Ibn Khaldoun. — *Berbères*, III, 384.

1. *L'or de Tlemcen.*

Ce jour-là, le puissant seigneur de Meknès, plus connu sous le nom de Sultan Noir, était sorti de son palais. Il se rendit à la mosquée pour y présider la prière en commun du vendredi. Lorsqu'il eut mis pied à terre, il laissa son cheval à la garde de son palefrenier.

On était au milieu de l'été; il faisait donc très chaud. Le saïs se prépara à attendre un bon moment le retour de son maître. Il se cala, du mieux qu'il put, sur un bat-flanc, dans l'ombre d'une niche – ouverte dans le mur extérieur de la mosquée. Sans relâcher la bride du cheval, il se mit à somnoler ; bientôt le sommeil l'emporta.

Un instant s'écoula, et l'homme se réveilla en sursaut. Il ouvrit d'abord grand les yeux ; puis il se redressa d'un bond. Il ne pouvait plus en douter : dans son court moment d'inconscience, un voleur à la main leste avait coupé les étrivières et emporté les magnifiques étriers d'or. A l'idée du châtiment que ne manquerait pas de lui attirer sa négligence, le pauvre palefrenier fut pris de peur panique. Laissant là le cheval royal, il décida de s'éloigner, de s'enfuir très loin.

Sa course le conduisit droit à Tlemcen. Il trouva à s'y réfugier chez son unique parent. Et ce dernier remplissait, par hasard, un office semblable au sien auprès du sultan de la ville. Alors qu'ils dînaient ensemble, le maître de maison le voyant soucieux s'en inquiéta. Le Maghrébin, qui en avait gros sur le cœur, raconta sa mésaventure. Son parent ne fit qu'en rire, et le rassura.

Au lever du jour, il l'emmena visiter les écuries royales. Le Maghrébin ne se retint pas d'émmerveillement lorsqu'il vit que tous les chevaux de belle race qui se trouvaient là, étaient entièrement harnachés d'or. Dans leur chenil, mêmes les chiens de chasse du roi portaient des muselières et des colliers d'or, sertis de pierres précieuses.

Pour dissiper l'inquiétude du malheureux palefrenier, son parent, au nombre des bienfaits dont il le combla, lui remit une paire d'étriers, semblable à celle qu'il s'était fait voler. Le Maghrébin put alors retourner dans son pays. Il se prosterna devant son maître, implora son pardon et lui expliqua ce qu'il s'était passé. La faute étant réparée fut pardonnée – et, en apparence, oubliée. Le Sultan Noir en eut pourtant des idées par la suite. C'est ainsi qu'un jour, n'y tenant plus, il partit à la conquête de Tlemcen.

Mais cette ville, la bien gardée de Dieu, avait sept murs, sept enceintes, et ses habitants ne dormaient ni le jour ni la nuit...

2. *La terre d'asile*

Le Sultan Noir, qui régnait autrefois sur le Gharb, s'était querellé avec son fils, à la suite d'une discussion de famille assez animée. Ce dut être sérieux pour que le prince, redoutant l'esprit vindicatif de son père, préfétât s'éloigner. Il alla, bien entendu, se réfugier à Tlemcen. Le roi de cette ville l'accueillit avec beaucoup d'égards et lui accorda une large hospitalité.

Pendant ce temps, le Sultan Noir remuait ciel et terre pour retrouver son fils. Il battit la campagne de droite, de gauche, et finit par arriver aux portes de Tlemcen. Une fois qu'il se fut assuré que le fugitif se trouvait bien dans la ville, il demanda avec insistance qu'on le lui rendît. Les maîtres du pays répondirent qu'ils accéderaient volontiers à tout autre désir du Sultan Noir, mais qu'ils ne pouvaient encourir la honte de manquer aux règles de l'hospitalité. Dussent-ils y périr jusqu'au dernier, ils ne livreraient pas l'hôte sacré, envoyé par Dieu !...

De rage, le Sultan Noir décida de ne repartir de la ville qu'après l'avoir réduite pierre à pierre. Il fit venir des armées innombrables et les disposa autour de Tlemcen, de sorte que personne ne pût y entrer ou en sortir. Chacun de ses soldats avait apporté avec lui, dans sa musette, quelques poignées de la terre sacrée de Moulay Idriss. Au moyen de cette terre – et grâce aussi à l'aide de génies maçons invisibles qui obéissaient aux ordres du Sultan Noir – il fut possible de bâtir, en une seule nuit, près de Tlemcen la merveilleuse cité de Mansourah.

Le siège se poursuivait de plus en plus sévère. Le Sultan Noir, pour avoir établi une étroite surveillance, empêchait le passage des convois de ravitaillement. Il avait même détourné l'eau des sources extérieures. La population commença alors à souffrir les affres de la famine. Les morts ne se comptaient plus. On se mit à enterrer dans les ruelles, dans les cours des maisons. Dans un Conseil, en présence du roi, des gens proposèrent même de se débarrasser du prince, d'en finir en le livrant à son père. Mais il apparut que cela ne pouvait rien changer à la situation. Les choses étaient allées trop loin.

Tlemcen en arriva au bout de ses ressources. Le pire pour elle était à prévoir. C'est alors que demanda, avec insistance, à entrevoir le roi une vieille femme, toute ratatinée et courbée par l'âge. Sur ses conseils, on chercha dans la cité démunie, et l'on finit par trouver un jeune veau, effrayant de maigreur. Le peu de graines de céréales, encore disponibles chez quelques rares habitants, fut également ramassé par petites jointées des deux mains. Pendant deux ou trois jours, le pauvre veau étique fut heureux comme pas un humain de la ville assiégée. Il put manger à sa faim.

ENCYCLOPEDIE DE L'ISLAM.

Nouvelle édition établie avec le concours des principaux orientalistes .
Par un comité de rédaction composé de : - H.A.R. Gibb, J.H. Kramers ,
E. Levi provençal, J. Schacht , assistés de S.M. Stern, B.Lewis, Ch. Pellat.
ss le patronage de l'union de l'académie internationale ; t IV, Paris ;
ed G.P.Maisonneuve 1985 .

QUSTANTINA, Iqsanṭina, Constantine, ville d'Algérie, chef-lieu de la *wilāya* (département) du même nom, à 489 km. à l'Est d'Alger et 87 km. au Sud-est de Skikda (anc. Philippeville), qui lui sert de port et lui est reliée par un chemin de fer. Position astronomique : 36°22'21" lat. N., 16°36' long. E. de Paris. Population (recensement de 1965) : 295 000 habitants.

La configuration de Constantine fait de cette ville une véritable forteresse. Elle s'élève, en effet, sur un plateau rocheux en forme de trapèze, limité au Sud-est, au Nord-est et au Nord-ouest par des ravins profonds, et rattaché seulement du côté Sud-ouest au pays environnant par une sorte d'isthme très étroit. Le plateau lui-même est fortement incliné du Nord au Sud. La Kasba, qui en occupe le point culminant, se trouve à l'altitude de 750 m.; le marabout de Sidi Kaṣṭal, distant à peine d'un km., n'est plus qu'à l'altitude de 650 m. Des ravins, qui dessinent, en quelque sorte, les fossés de cette acropole, le plus remarquable est celui qui borde les faces Sud-est et Nord-est du plateau, et au fond duquel coule le Rummel (wādī l-Ramel). Cette rivière s'engage dans une gorge étroite, véritable cañon dont les parois se dressent, verticales, jusqu'à 150 et même 200 m., d'où elle sort sous trois voûtes creusées par les eaux, puis, après un parcours de 2 km., s'échappe en cascades et descend vers la plaine verdoyante d'al-Hammā. En travers de cette gorge, que commande, sur la rive droite, le plateau de Manṣūra (702 m.), les Romains avaient jeté un pont, qui existait encore plusieurs siècles après l'invasion arabe. Al-Bakrī (*Description de l'Afrique*) le mentionne, et al-Idrīsī (ed. De Goeje, III ; éd. Naples-Rome, III, 249) le décrit comme l'un des ouvrages les plus remarquables qu'il lui ait été donné de contempler. Formé de deux rangées d'arcades superposées atteignant une hauteur de 65 m., il supportait une route et un aqueduc amenant les eaux destinées à l'alimentation de la ville. Détruit au VII^e/XIII^e siècle, reconstruit au XVIII^e par ordre de Ṣāliḥ Bey sous la direction d'un ingénieur espagnol, ce pont s'effondra définitivement en 1857 et fut remplacé par un pont de fer long de 147 m. franchissant la gorge du Rummel à une hauteur de 157 m. Un autre pont a été construit en amont, afin de relier le plateau de Manṣūra aux quartiers déjà édifiés au Sud-ouest de la ville.

Celle-ci conserve une physionomie originale, très différente de celle des autres agglomérations algériennes. Elle ressemble à un grand village kabyle bien plutôt qu'à une cité orientale. C'est un amas de maisons aux toits de tuiles, sillonné de ruelles tortueuses, étroites, accidentées, élevant parfois en escaliers jusqu'au bord du ravin, dont les habitants couronnent la crête. Quelques monuments rappellent le passé historique de Constantine. La grande mosquée remonte à l'époque des premières souveraines hafṣides (XIII^e/XIII^e siècle). De l'époque turque, datent les mosquées de Sūḳ al-Ghazāl, de Sīdī Laḳḥḍar et de Sīdī l-Kettānī, qui, toutes trois, furent bâties au XVIII^e siècle ; enfin le palais édifié, quelques années à peine avant la conquête française par Aḥmad, le dernier bey turc.

Les origines de Constantine demeurent obscures. Mais, selon toute vraisemblance, l'emplacement dut en être occupé à une époque fort lointaine par les populations autochtones. Les textes classiques nous apprennent l'existence sur ce point d'une ville appelée Cirta. L'origine phénicienne de ce nom *kirt* « ville » (voir KARYA) permet de supposer que les Carthaginois y avaient établi une colonie. Quoi qu'il en soit, Cirta apparaît, à l'époque des guerres puniques, comme la capitale des rois de Numidie.

Syphax y possédait un palais; Masinissa et ses successeurs y exécutèrent des travaux considérables et y appelèrent des marchands grecs et romains. Pendant les guerres civiles du 1er siècle av. J.-C., un aventurier, P. Sittius Nuceriaus, s'empara de Cirta, et reçut, après la victoire définitive de César, la ville et son territoire. Cirta devint alors colonie romaine sous le nom de Colonia Cirta Julia ou Cirta Sittianorum. Juba II en fit sa capitale lors du rétablissement du royaume de Numidie par Auguste et y résida sept ans (24-17 av. J.-C.), jusqu'au moment où il dut échanger la Numidie contre la Maurétanie. Cirta resta pourtant le chef-lieu de la république des «quatre colonies», puis, au IIIe siècle de J.-C., devint celui de la Numidie civile ou Numidie cirtéenne, province organisée par Maximien Hercule (297 J.-C.). Mais, au cours des guerres civiles qui suivirent l'abdication de Dioclétien, les habitants, ayant reconnu l'autorité de l'usurpateur Alexandre et lui ayant donné asile, après qu'il eut été chassé de Carthage, attirèrent sur eux la colère de Maxence. Celui-ci s'empara de Cirta et détruisit la ville de fond en comble (311 de J.-C.). Elle fut toutefois reconstruite dès l'année 313 par Constantin, vainqueur de Maxence, et prit le nom de Constantine, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Lors de l'invasion vandale, Constantine fut occupée par les Barbares, puis rétrocédée, en 442, par Ghizéric à l'empereur. Après la destruction de l'empire d'Occident, Constantine demeura indépendante, jusqu'au moment où les Byzantins, victorieux des Vandales, placèrent l'Afrique septentrionale sous leur autorité (533). Elle leur resta soumise jusqu'à l'invasion des Arabes dans l'Afrique septentrionale.

A quelle époque tomba-t-elle au pouvoir des Musulmans? Les chroniqueurs sont muets sur ce point. Il est vraisemblable, toutefois, qu'elle n'eut pas à souffrir des premières incursions arabes et qu'elle fut occupée seulement à la fin du Ier/VIIe siècle, en même temps que Carthage et que les dernières places fortes byzantines. Rattachée au gouvernement de l'Ifrīḳiya, Constantine obéit successivement aux gouverneurs de Ḳayrawān, aux Aghlabides, aux Fāṭimides, puis aux Zīrides. Ceux-ci la conservèrent, même après que les Ḥammādides leur eurent enlevé une partie du Maghrib oriental. Ils la perdirent toutefois à l'époque de l'invasion hilālienne. Le Ḥammādide al-Muʿizz profita, en effet, de leurs embarras pour s'emparer de la ville et la rattacher à ses propres possessions. Les successeurs d'al-Muʿizz conservèrent cette place pendant un siècle, malgré une révolte provoquée par l'oncle de l'*amīr* al-Nāṣir. Après la prise de Bougie par les Almohades, le dernier roi de Bougie, Yaḥyā, vint chercher refuge à Constantine, puis, renonçant à résister, se rendit volontairement à ʿAbd al-Muʾmin, dont les troupes prirent possession de la ville. Attaquée sans succès par ʿAlī b. Ghāniya (581/1185) Constantine resta fidèle aux Almohades, jusqu'au moment où l'empire fondé par ʿAbd al-Muʾmin se disloqua définitivement.

Constantine fut, durant cette période, une cité prospère : «Kusanṭīna, écrit al-Bakrī (*op. laud.*, 63, trad. 131-2) [est une] grande et ancienne ville renfermant une nombreuse population; [....] elle est habitée par diverses familles, qui avaient fait partie des tribus [berbères] établies à Mīla, dans le pays du Nafzāwa et dans celui de Kasṭīliyā; mais elle appartient à certaines tribus kutāmiennes. Elle renferme des bazars bien fournis et jouit d'un commerce prospère». Al-Idrīsī (*loc. cit.*) signale Constantine (Kusanṭīnat al-hawāʾ «de l'air», à cause de

sa situation) comme une ville peuplée et commerçante. «Les habitants, ajoute-t-il, sont riches; ils ont des traités avec les ruraux (al-ʿArab) et s'associent à eux pour la culture des terres et pour la conservation des récoltes. Leurs silos sont tellement excellents qu'ils y peuvent conserver le blé pendant un siècle, sans qu'il éprouve aucune altération. Ils recueillent beaucoup de miel et de beurre qu'ils exportent à l'extérieur».

Lorsque l'empire almohade fut démembré, Constantine reconnut l'autorité du Ḥafṣide Abū Zakariyyāʾ, qui s'était proclamé indépendant à Tunis en 628/1230 [voir Ḥafṣides]. L'histoire de la ville, sous la dynastie ḥafṣide (VII^e-X^e/XIII^e-XVI^e s.), est très confuse et très tourmentée. Les souverains de Tunis attachaient un grand prix à la possession de cette place; ils y résidèrent fréquemment et se plurent à l'embellir; il en confièrent d'ordinaire le gouvernement à des princes de leur propre famille; pourtant, en dépit de ces sacrifices et de ces précautions, ils la perdirent à diverses reprises. En 681/1282, par exemple, sous le règne d'Abū Isḥāḳ, le gouverneur, Ibn al-Wazīr, s'insurgea contre le souverain de Tunis, qui dut envoyer son fils, Abū Fāris, reprendre la ville de vive force. En 1284, les Constantinois ouvrirent leurs portes au prétendant Abū Zakariyyāʾ de Bougie; en 704/1305, à l'instigation du gouverneur Ibn al-Amīr, ils firent leur soumission au souverain ḥafṣide de Tunis, qu'ils abandonnèrent, d'ailleurs, presque aussitôt, pour reconnaître de nouveau l'autorité du roi de Bougie, Abū l-Bakāʾ. Celui-ci réussit à reconstituer à son profit l'unité du royaume ḥafṣide (709/1300) et maintint pendant quelque temps la tranquillité dans le Maghrib oriental. Mais de nouveaux troubles ne tardèrent pas à se produire. De 712 à 719/1312-9, Constantine resta à peu près indépendante, sous l'autorité du vizir Ibn Ghamr, qui réussit à placer sur le trône de Tunis un prince de son choix, Abū Yaḥyā. En 725/1325, la révolte d'un autre vizir, Ibn al-Kāhūn, exposa les habitants à une attaque, d'ailleurs infructueuse, des ʿAbd al-Wādides. Les guerres qui éclatèrent alors dans le Maghrib occidental entre les Marīnides et les ʿAbd al-Wādides, ainsi que la bonne administration des gouverneurs Abū ʿAbd Allāh et Abū Zayd, fils et petit-fils du roi de Tunis Abū Yaḥyā, assurèrent aux Constantinois quelques années de répit. Mais l'ordre, rétabli à grand' peine, fut de nouveau troublé au milieu du VIII^e/XIV^e siècle par les expéditions marīnides. Abū l-Ḥasan entra à Constantine sans coup férir et substitua son autorité à celle des Ḥafṣides, et l'un d'eux, al-Faḍl, en profita pour s'emparer de la ville. Il la conserva fort peu de temps. L'ancien gouverneur ḥafṣide Abū Zayd, remis en liberté par Abū ʿInān, reprit possession de Constantine puis, abandonnant son protecteur, proclama sultan un fils d'al-Ḥasan, nommé Tāshfīn. Peu après, le propre frère d'Abū Zayd, Abū l-ʿAbbās, le renversa et détrôna Tāshfīn. Il prit à son tour le titre de sultan, repoussa les Arabes Dawāwida et Sadwīkish qui, sous la conduite d'un officier marīnide, étaient venus assiéger Constantine (1355), mais ne put empêcher la ville d'être enlevée par Abū ʿInān en personne. Il la reprit toutefois aux Marīnides dès 1360. Devenu sultan de Tunis en 772/1370, Abū l-ʿAbbās maintint, jusqu'à sa mort, la tranquillité dans la province de Constantine. Son successeur Abū Fāris, dut, au contraire, à deux reprises différentes, reconquérir la ville sur son frère Abū Bakr, qui s'en était emparé avec le concours des tribus arabes.

Les renseignements précis font défaut sur l'histoire de Constantine pendant le IX^e/XV^e siècle. Les révoltes contre l'autorité ḥafṣide furent, ce semble, moins fréquentes qu'au siècle précédent, mais cette autorité elle-même était plus nominale que réelle. Les véritables maîtres de Constantine furent, durant cette période, les chefs des Awlād Sawla, fraction de la tribu arabe des Dawāwida. Dans la ville même, l'exercice du pouvoir appartenait à quelques familles, clientes des Awlād Sawla. Telles étaient la famille des ʿAbd al-Muʾmin, d'origine maraboutique, et dont les chefs détenaient héréditairement les fonctions de *shaykh al-Islām* et d'*amīr al-rakb* (conducteur de la caravane des pèlerins de La Mekke); celle des Banū Bādis, dont les membres s'étaient fait réserver les fonctions de *ḳāḍī*, celle des Banū l-Feggūn (ou Lefgūn), légistes réputés.

L'apparition des Turcs dans l'Afrique septentrionale, rouvrit, à Constantine, l'ère des troubles. Deux partis se trouvèrent en présence. L'un, dont les ʿAbd al-Muʾmin étaient les chefs, se montrait favorable au maintien de la souveraineté ḥafṣide; l'autre, dirigé par les Lefgūn appelait les Turcs. Un premier essai d'occupation turque eut lieu, selon Vaysette, dès 923/1517. Selon E. Mercier, un lieutenant de Khayr al-dīn, Ḥasan, obligea les Constantinois à reconnaître la suzeraineté de son maître en 1519 ou en 1520. Cette soumission, si elle eut lieu, fut éphémère, puisque, en 1526, un représentant du souverain ḥafṣide de Tunis résidait à Constantine. C'est en 1534 seulement que l'installation d'une garnison marque l'occupation définitive de cette ville par les Turcs. Leur autorité ne s'y établit pas, toutefois, sans difficulté. Les partisans attardés des Ḥafṣides ne s'inclinèrent pas devant le fait accompli et cherchèrent à se débarrasser de leurs nouveaux maîtres. En 975/1567-8, ils massacrèrent les Turcs et expulsèrent leurs partisans. Pour rauener l'ordre, le pasha Muḥammad dut diriger en personne une expédition contre Constantine dont les habitants n'osèrent pas résister et ouvrirent les portes sans combattre. Une nouvelle révolte éclata en 1572 et fut réprimée avec la plus grande sévérité. Les ʿAbd al-Muʾmin, qui en avaient été les instigateurs, furent dépouillés de leurs privilèges, et cessèrent, dès lors, de jouer un rôle prépondérant. Ils se résignèrent mal à leur déchéance. On les vit encore, en 1052/1642, profiter des embarras causés aux Turcs par la révolte des Kabyles et l'insubordination des grands chefs arabes, pour provoquer des troubles, qui d'ailleurs furent vite réprimés.

Choisie au X^e/XVI^e siècle comme capitale du beylik de l'Est, Constantine jouit, à partir du gouvernement du bey Farḥat (1046/1637), d'une tranquillité complète pendant un demi-siècle. Toutefois l'intervention des Algériens dans les affaires tunisiennes finit par exposer les Constantinois aux représailles de leurs voisins. En 1112/1700, le bey de Tunis, Murād, victorieux dans deux combats du bey de Constantine ʿAlī Khōdjā, vint mettre le siège devant cette ville et la tint bloquée pendant trois mois. Le dey d'Alger enfin averti par un messager, qui avait réussi à sortir de Constantine en se faisant descendre, suspendu à une corde, le long du rocher, envoya au secours des habitants une armée, dont le général tunisien n'osa pas attendre l'arrivée.

Le XVIII^e siècle marque l'apogée de la domination turque à Constantine. Le beylik fut alors occupé par des hommes énergiques et intelligents, agissant d'ailleurs en souverains presque indépendants, plutôt qu'en représentants dociles du dey d'Alger. Tels furent Kelyān Ḥasan bey, dit Bū-Kemya

(1713-1736), Ḥasan b. Ḥusayn dit Bū-Ḥanik (1736-1754), Aḥmad al-Kullī (1756-1771) et surtout Ṣāliḥ Bey (1771-92). Constantine leur dut beaucoup de constructions et de travaux d'intérêt général. Bu-Kenya édifia la mosquée de Sūḳ al-Ghazal; Bū-Ḥanik perça des rues nouvelles et bâtit la mosquée de Sīdī Lakhḍar; Ṣāliḥ Bey répara le pont du Rummel et la conduite romaine amenant les eaux du Djabal Waḥsh; il fit construire la mosquée et la *madrasa* de Sīdī l-Kattānī, et chargea des ouvriers italiens de lui bâtir un palais orné de faïences et de colonnes de marbre achetées en Italie.

A cette époque brillante succéda une période d'anarchie et de désordres. Ṣāliḥ Bey lui-même, destitué par le dey d'Alger, auquel il portait ombrage, essaya de se révolter et périt misérablement. De 1792 à 1826, 17 beys occupèrent le gouvernement de Constantine. Certains d'entre eux ne restèrent en fonctions que quelques mois, ou même quelques jours; presque tous se signalèrent par leurs cruautés ou par leurs rapines. Constantine souffrit beaucoup de cet état de choses. Au désordre intérieur s'ajoutèrent bientôt les attaques des populations voisines. Les Kabyles du marabout Ibn al-ʿArash soulevés contre les Turcs, s'avancèrent jusque sous les murs de Constantine (1804). Une armée tunisienne sous les ordres de Sulaymān Kāhya vint, trois ans plus tard, assiéger la ville. Celle-ci fut bloquée deux mois (avril-mai 1807) et subit même un bombardement. L'approche d'une armée de secours expédiée d'Alger détermina la levée du siège par les Tunisiens, qui perdirent, dans leur retraite, 1167 prisonniers et toute leur artillerie.

Le dernier bey de Constantine, Aḥmad, possédait les qualités qui avaient manqué à ses prédécesseurs. Intelligent, actif, ambitieux et énergique, il se rendit malheureusement odieux par ses cruautés et par les exactions qu'il commit, afin d'édifier à Constantine un palais destiné à remplacer l'ancien Dār al-Bey. Après l'occupation d'Alger par les Français, il songea à profiter de la disparition de l'*odjak* pour se créer une principauté indépendante, et se fit accorder par la Porte le titre de *pasha*. Destitué par un arrêté du général Clauzel (15 décembre 1830), il n'en conserva pas moins la possession de Constantine. Les hésitations du gouvernement français, qui essaya de négocier avec lui pour obtenir sa soumission volontaire et qui, après l'échec de ces négociations, ne voulut pas engager une campagne dangereuse, retardèrent sa chute. Mais, en 1836, le maréchal Clauzel, alors gouverneur général de l'Algérie, obtint l'autorisation d'entreprendre une expédition contre Constantine. Parties de Bône le 2 novembre, les troupes françaises arrivèrent sans difficulté en vue de la ville et prirent position sur les hauteurs du Mansūra et de la Kudya. Deux sorties des assiégés, dirigés par Ibn ʿĪsā, *khalīfa* du bey, furent repoussées; mais deux attaques tentées par les Français dans la nuit du 22 au 23 novembre échouèrent. Clauzel se décida alors à lever le siège et regagna Bône après une retraite rendue fort pénible par le mauvais temps. Cet échec fut réparé l'année suivante. Une armée commandée par le général Damrémont vint mettre le siège devant Constantine, le 6 octobre 1837. Damrémont fut tué le 12 octobre, mais son remplaçant, le général Valée, ordonna le 13 l'assaut de la place. Celle-ci fut enlevée, après un combat acharné, par les colonnes des colonels Combe et Lamoricière. Aḥmad Bey, qui avait quitté Constantine à l'approche des troupes françaises, se retira dans le Sud, où il tint la campagne, pendant onze ans encore, contre les Français. Ce siège de 1837, fut, dit-on, le quatre-vingt-dixième que Constantine eut à soutenir.

Après l'occupation française, Constantine, dont l'administration avait été confiée à un *ḥākim* placé sous la surveillance de l'autorité militaire, devint le chef-lieu d'un commandement supérieur et la base d'opérations des Français dans la province de l'Est. Soumise d'abord au régime militaire, elle ne fut dotée d'une municipalité qu'en 1848 et ne devint chef-lieu de département qu'en 1849. Depuis lors, la ville s'est considérablement développée; elle est restée, pour les tribus de l'Est, un marché et un centre d'approvisionnement; l'industrie indigène y a subsisté, et fournit les populations avoisinantes, de tissus de laine, et d'objets de cuir.

Bibliographie : Outre les sources citées : Vars, *Cirta-Constantine*, Constantine, 1895; Cherbonneau, *Constantine et ses antiquités*, Paris 1857; Vayssette, *Histoire des beys de Constantine*, dans *Bulletin Société archéologique de Constantine*, 1869; E. Mercier, *Histoire de Constantine*, Constantine 1903; G. Mercier, *Corpus des inscriptions arabes et turques de l'Algérie — Département de Constantine*, Paris 1902; Chr. Courtois, *Vandales*, index; Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. Épaulard, 305-8 et index; M. Talbi, *Émirat aghlabide*, index; H. R. Idris, *Zirides*, index; R. Brunschvig, *Ḥafsides*, 384-91 et index.

(G. Yver*)

COLLECTION ART ET CULTURE

LEMCEN, VILLE DE SAINTS ET DE SAVANTS, FOYER D'ART et DE CULTURE

Tlemcen, capitale du Maghreb central, a connu la période la plus brillante et la plus féconde de son histoire. En particulier, elle doit aux Banou-Abd-El-Wad un rayonnement intellectuel qui n'a cessé de se manifester même dans les périodes les plus sombres faisant de Tlemcen une de ces cités où la vie culturelle est la plus intense et la plus enracinée dans la population.

En fait, depuis l'avènement de l'Islam, Tlemcen fait figure de métropole religieuse et culturelle.

Les origines de Tlemcen musulmane comme celles de tant d'autres villes célèbres, baignent dans la majesté des légendes, source de poésie populaire la plus ancienne. Quelques données historiques émergent cependant: l'incontestable antiquité de la ville, la venue possible d'El-Mohajir, qui s'était peut-être arrêté là dans sa marche vers l'Ouest et y avait fait connaître la nouvelle religion, ainsi que le passage de Sidi Okba Ibn Nafi.

C'est El-Bekri qui parla le premier de Tlemcen comme de la capitale du Maghreb Central.

A partir du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, le prestige religieux en fait un pôle de diffusion culturelle à travers tout le Maghreb central.

Comment se présentait au Xème siècle Tlemcen aux voyageurs et aux géographes? Elle comprenait non seulement des mosquées déjà renommées, mais aussi des bazars où se donnait

la ville était entouré d'un rem-

part percé de plusieurs portes. La plus célèbre est la porte de Wahab, à côté de laquelle se trouve un petit cimetière et la tombe de Sidi-Wahab, visité et vénéré par les Tlemcéniens jusqu'à aujourd'hui.

Par la suite, beaucoup de personnages religieux et princiers vinrent le rejoindre dans ce petit cimetière. Parmi eux, Sidi-Yacoub qui devait donner son nom au cimetière et une sultane dont le tombeau s'orne de huit arcades polylobées. Une tradition millénaire, pieuse, donne au paysage une grande noblesse. De très vieux arbres, aux branches noueuses abritent les enclos funéraires. Sur le sol bosselé de tombes anonymes, les moutons viennent brouter l'herbe. Le cimetière de Sidi-Yacoub, que les Européens affublèrent du nom anachronique de «Bois de Boulogne» est une des plus belles et des plus émouvantes promenades de Tlemcen.

La «Grande Mosquée» joyau de l'époque Almoravide

Cette Grande Mosquée, joyau de Tlemcen d'hier et d'aujourd'hui, fut reconstruite par un des derniers Almoravides en 1125. A cette époque, les «hommes voilés» étaient maîtres de tout le sud de l'Espagne. Les anciens nomades sahariens n'avaient pas tardé à apprécier le charme de la vie andalouse et à se laisser séduire par les oeuvres d'art de Cordoue et des autres villes arabes d'Espagne. Deux générations à peine avaient suffi pour transformer les rudes sahariens et leur faire adopter les moeurs qui les avaient tout d'abord scandalisés. Leurs fondations au Maghreb s'inspirèrent des constructions des Kalifes de Cordoue qui les avaient séduits. Les Almoravides, maitres des deux rives jouèrent ainsi le rôle «d'agents de liaison» dans l'histoire de l'Art Musulman en Occident. La Grande Mosquée, par son architecture, comme par sa décoration en est une illustration. Le plan de sa salle de prière avec les deux coupoles qui surmontaient la nef centrale rappelle la Grande Mosquée de Cordoue. La découpure de ses arcs, le Mihrab et sa somptueuse décoration, la coupole qui précède la niche de prière et repose sur des arcs entrelacés, s'inspirent également de l'art de Cordoue. *Cette coupole sur Nervures* comme l'appelle G. Marçais, d'une très grande beauté, se retrouve encore dans l'art roman. De l'Espagne musulmane, elle passe à l'Espagne chrétienne, franchit les Pyrénées et se répand à travers la France le long des routes qui ramènent dans leur pays les pèlerins revenant de St. Jacques de Compostelle et s'incorpore à l'art Roman. Cette filiation établie par des archéologues et des historiens de l'art européen, dont G. Margoris, atteste l'immense rayonnement de l'art de Cordoue. La première moitié du XIIe siècle voit s'élever au Maghreb la Grande Mosquée de Tlemcen et en France des églises romanes; l'une et les autres, portaient la marque de l'Art de Cor-

Les monuments de l'époque Abdel-Wadide

Quel visage présentait Tlemcen durant cette époque de brillant équilibre créé par Yaghmorassen? La double ville Agadir-Taghrart avait atteint sa plus grande extension. Taghrart était la cité officielle et militaire. Le sultan y logeait. Mais Agadir était un quartier populaire déjà chargé de souvenirs historiques et prestigieux dus en partie au rôle d'Idriss dont la bénédiction restait attachée à la Mosquée. Des personnages connus pour leur piété y ha-

avait fait vingt-cinq fois le pèlerinage à la Mecque et que Yaghmorassen honorait de ses visites. Celui-ci rendit hommage à l'auguste tradition que représentait la mosquée d'Idriss en la dotant d'un minaret. La Grande Mosquée jouit de la même faveur. Les deux minarets qui dominent toujours la ville, attestent la piété de Yaghmorassen et le bel équilibre de l'art arabe de cette époque. Ce sont «deux tours carrées aux murs couronnés de merlons en dents de scie» bordant la plate-forme d'où le moueddin appelle à la prière. Au centre de cette plate-forme, s'élève une autre petite tour carrée. Le décor en deux plans qui enrichit les quatre faces a dû être recouvert d'un enduit de plâtre avec des motifs brun-rouges qui a disparu.

La piété et la magnificence de Yaghmorassen valurent à Tlemcen d'autres merveilles. C'est à lui qu'on attribue le fameux lustre de la Grande Mosquée dont les débris se trouvent au musée de la ville. Le lustre actuel a été réalisé par Ben Khalfate, un artisan renommé, héritier des traditions artistiques en matière de dinanderie. Quatre cercles en bois de cèdre revêtus de cuivre se superposent en grandeur décroissante et portent une multitude de lampes. D'après les chroniqueurs, Yaghmorassen aimait à venir se reposer et méditer dans la grande salle de prière. Il écoutait volontiers les leçons que des savants renommés venaient y donner. Cependant il ne continua pas à résider dans le Qsar-El-Quadim attenant à la Mosquée. Vers le rempart sud de la ville, il fit construire le palais du Mechouar dont il ne reste malheureusement presque rien. Mais il se fera enterrer tout près de la salle de prière, dans une nécropole où furent admis de nombreux saints. Ainsi, tout le monde à Tlemcen peut montrer le tombeau de Sidi-El-Marzoug, savant mystique, théologien et grammairien du XVe siècle. Son souvenir reste vivant dans la mémoire des Tlemcéniens, bien plus que celui des rois. Fait coutumier au Maghreb: le culte des saints survit à la renommée des

Il en va de même pour Sidi-Ahmed El-Ghamari dont le nom est également attaché à celui de la Grande Mosquée. C'était un homme d'une piété exemplaire qui vivait dans une cellule attenante à la Mosquée; il s'installait le soir dans la salle de prière et toute la nuit récitait le Koran. Un matin de l'an 1470, on l'y trouva mort dans l'attitude de prière et on l'enterra non loin de la Mosquée. Le passage qui sépare son tombeau de la Mosquée est toujours très fréquenté par les femmes de Tlemcen et l'odeur d'encens ne cesse d'y flotter. On y conduisait les enfants qui bégaient pour leur faire boire l'eau de la fontaine qui apporte

Le Bain «Es-Sabbaghine»

Le nom de Sidi-Bel-Hassen est attaché à de nombreux hauts lieux de la tradition tlemcénienne. Dans le quartier nord-est de la ville, sur une petite ruelle reliant la rue Khaldoun à la rue de Mascara, s'ouvre la porte du Hammam Es-Sabbaghin. Le caractère archaïque des colonnes trapues et de leur chapiteau, la courbe des arcs, l'ingéniosité des demi-voûtes et l'ampleur de la coupole, attestent encore maintenant de l'ancienneté de cette contruction malgré les «embellissements» que ses propriétaires successifs ont cru bon de lui faire subir. Lorsque Sidi-Bel-Hassen allait s'y reposer, le bain datait déjà de plusieurs siècles. Les Tlemcéniens racontent encore de nombreuses légendes sur le rôle du saint dans le bain. D'après l'une d'elles, une femme trouva un jour dans l'étuve un collier de pièces d'or. Elle emporta le collier chez elle et le cacha dans un coffre. Cependant le bain se refroidissait et ne se réchauffait plus malgré tous les efforts du patron qui bourrait le foyer de bois. Découragé, il s'endormit et fit un rêve dans lequel un serpent le renseigna sur les causes du malheur. Sur ses indications, il se rendit chez la femme et lui demanda de rendre ce qu'elle avait emporté. Lorsqu'elle accepta d'ouvrir le coffre, le collier d'or ne s'y trouvait plus mais à sa place, il y avait un serpent.

L'homme le rapporta, le jeta dans le réservoir de l'étuve qui redevint aussi chaude qu'auparavant. Ce serpent, qui avait pris la forme d'un collier, n'était autre que Sidi-Bel-Hassen lui-même, sans la protection duquel le bain ne peut plus prodiguer ses bienfaits. D'autres bains de la ville se placent aussi sous la protection de pieux personnages. D'après les Tlemcéniens, le Hammam El-Medrès est le séjour favori du saint Sidi-Yeddoun dont la tombe s'élève dans le même quartier.

Tels étaient les monuments essentiels de la ville en 1282, date de la mort du grand Yaghmorassen qui avait régné près d'un demi-siècle. Sous les successeurs de Yaghmorassen, Tlemcen devient une capitale puissante, et prospère où la ferveur religieuse donne naissance à d'autres chefs-d'oeuvre de l'architecture religieuse.

La médersa dans laquelle ils enseignaient, la mosquée et les habitations qui y étaient rattachées, formaient un imposant ensemble, dont l'abbé Barge par exemple en 1873, put voir une grande partie. Mais la conquête coloniale, à ses débuts surtout, se souciait peu de conserver ces joyaux historiques. Il ne reste plus de cet ensemble qu'une petite mosquée, la mosquée des Ouled-El-Imam, surmontée d'un beau minaret.

Ce fut pour Tlemcen l'époque radieuse des médersas qui attiraient les plus grands savants. A la fois temples du savoir et lieux de prières, elles furent des pépinières de gens instruits et de savants mystiques. Ces médersas étaient souvent aussi belles que des palais, tant étaient grands le respect et le culte du savoir. Malheureusement, Tlemcen qui en eut beaucoup, en conserva peu. Celle des fils de l'Imam a disparu. La médersa Tachfinia, oeuvre d'Abou Tachfin, voir postscriptum et errata, subsiste encore

en 1873. Mais elle fut victime de l'obscurantisme de l'administration coloniale. Elle fut en effet rasée pour permettre l'aménagement de la place d'Alger et la construction de la très quelconque mairie de Tlemcen. Cet attentat contre l'art et la culture fit perdre à Tlemcen un de ses plus beaux joyaux, si l'on en croit les chroniqueurs de la ville.

Ces médersas recevaient d'importantes dotations des souverains, terres labourables, vergers, moulins, hammams, dont les revenus étaient destinés aux enseignants, aux étudiants et à l'entretien des édifices. Elles eurent souvent d'illustres professeurs tels Sidi Senoussi et Abou Abdallah à la médersa d'El-Eubbad. C'est là aussi que se retira pendant un temps Ibn Khaldoun lui-même: *Je me rendis au «couvent» du Saint Cheikh Bou Médiène voulant échapper aux tracas des affaires mondaines et me consacrer à l'étude, tant qu'on me laisserait tranquille.* C'est en ces termes qu'Ibn Khaldoun nous renseigne sur le rôle de ces médersas, refuge pour tous ceux qui veulent se vouer à l'étude et à la science.

Une cité bénie

Tlemcen, recherchée des savants et chantée par les poètes, fut aussi la ville où les hommes pieux, les mystiques, les amis de Dieu aimèrent à établir leur séjour. Ainsi au prestige que lui assuraient ses savants, s'ajoutaient la sollicitude et la protection de ses «Walis». Tlemcen fut surnommée *la cité bien gardée* autant à cause de ses murailles que de la protection vigilante que lui assurait une foule d'hommes vénérables. En témoigne ce recit tiré du «Bostan»: *en 1427, le sultan de Tunis Abou Faris assiégeait la ville et jurait s'il s'en emparait, de la livrer à la fureur et au pillage de la soldatesque. Les assiégés avaient envoyé au camp, comme le voulait la tradition, les savants les plus vénérables accompagnés de leurs élèves portant leur planchette à Koran. Cette démarche était restée sans effet, mais le Sultan fit un rêve terrifiant: il vit s'avancer la foule des «Walis» protecteurs de la ville, à la tête desquels se trouvaient Sidi Bou Mediène et Sidi Bel-Hassen: le premier dispersa les deux tiers de l'armée, le second se chargea du reste. Abou Faris préféra lever le siège et rentrer à Tunis.*

Aussi à travers les siècles, des générations d'hommes pieux se rassemblaient pour protéger la ville. Il suffit de consulter le chapitre que Yahia Ibn Khaldoun, historiographe des Banou Abd El Wad, consacre aux hommes illustres de la ville, ou le «Bostan» d'Ibn Meryem: une dizaine de générations d'hommes pieux, à la fois semblables et différents, se suivent. Mais bien sûr, le rôle essentiel revient au grand Patron de la ville, Sidi Bou Mediène, que les Tlemcéniens visitent trois fois l'an en longues et chatoyantes processions.

Un centre d'échanges et de tradition artisanale

Tlemcen, déjà dans le passé, ne s'était pas contentée d'être capitale de royaume et foyer de rayonnement intellectuel et mystique. Elle fut aussi une opulente ville de commerce où, si l'on en croit les chroniqueurs, il faisait bon de vivre malgré les invasions périodiques des voisins et les maux qu'elles entraînaient. La situation géographique explique son rôle économique important depuis l'antiquité jusqu'au XVIe siècle. Deux ports la mettaient facilement en communication avec les pays d'outremer: Oran, le port des bateaux qui viennent de France, d'Italie et des pays du Levant; Honaïn, en face d'Alméria, pour ceux qui venaient d'Espagne. Au Moyen Age, on passait de Honaïn à Alméria, célèbre pour ses soies luxueuses, en quarante huit heures. De France, d'Italie et surtout d'Andalousie, les produits venaient s'accumuler à Tlemcen d'où ils étaient acheminés vers les diverses villes du Maghreb et aussi par la fameuse route du sud, vers Sijilmassa puis au Mali où régnait un sultan renommé. Ibn Battouta, qui a été reçu par lui, vante l'absolu probité de ses sujets

L'échange des produits contre de la poudre d'or, l'ivoire, les peaux, les plumes d'autruche, était très lucratif. Bien des Tlemcéniens faisaient fortune dans ce commerce.

L'historien El-Maquari raconte l'histoire de sa famille qui avait acquis des biens immenses dans ce commerce. Ils étaient cinq frères qui avaient mis leurs biens en commun. Deux d'entre eux étaient restés à Tlemcen, l'aîné était installé à Sijilmassa et les deux autres avaient fondé un comptoir à Oualata au Mali. Ils échangeaient des informations qui assuraient les meilleures conditions de succès à leur commerce. Le roi du Mali les traitait «d'amis très chers» et ils jouissaient

de la faveur du sultan de Tlemcen auquel ils payaient des impôts considérables.

Les marchands non musulmans qui importaient des soieries venaient aussi à Tlemcen où ils étaient assurés de trouver un excellent accueil. La «quaïçaria», vaste marché qui se trouvait comme le voulait la tradition près de la Grande Mosquée, avait grande réputation. Les transactions étaient rigoureusement contrôlées et lorsqu'il y avait contestation, les marchands se référaient à une mesure étalon encastrée dans une muraille de la quaïçarya. Celle qui a été établie en 328 par Abou Tachfin 1er est conservée au musée de la ville. D'ailleurs, la probité des marchands de Tlemcen était proverbiale. Voici comment en témoigne au XVIe siècle Léon l'Africain: *Les marchands de Tlemcen sont pécunieux, opulents en possessions, hommes justes ayant une singulière recommandation de loyauté et d'honnêteté dans leurs affaires et prenant merveilleusement grand plaisir à tenir la cité garnie.*

Mais Tlemcen n'était pas seulement un lieu d'échanges. C'était aussi un centre producteur dont les industries étaient très prisées. Comme aujourd'hui, Tlemcen était la ville du tissage. De ses métiers, sortaient des tissus de laine renommés pour leur légèreté et leur solidité, dont Yahia Ibn Khaldoun dit qu'ils étaient recherchés sur les marchés d'Orient et d'Occident. Un autre historien du XVe siècle, Marmol, signale *des vêtements de laine si fins que certains ne pèsent pas dix onces.* Il parle aussi des tapis et des burnous qu'un autre voyageur décrit ainsi: *Ils sont tissés d'une telle manière qu'un côté est ondé comme du camelot et l'autre ressemble à ces fourrures d'agneaux frisés qui viennent de la Mer Noire. Ils mettent le poil au dedans pendant l'hiver ou en dehors en été ou quand il pleut, parce que la pluie coule dessus sans pénétrer, et quand il a plu longtemps dessus, il ne faut que le secouer et il se trouve aussi sec que s'il n'avait pas plu dessus.* Description plaisante qui montre le degré de perfection et d'astuce atteint dans ce domaine par la technique tlemcénienne.



La cité connaissait bien d'autres techniques artisanales. La faïence, dont malheureusement les fours se sont éteints depuis longtemps, était réputée, la dinanderie aussi. Marmol parle des *riches harnais, aux beaux étriers, mors, éperons et têtières*. La broderie était exigée par le mode de vie et la somptuosité des fêtes du mariage. Les gilets sans manches, les caftans, les tiares coniques dont se parent les femmes et les petites filles les jours de fêtes, sortaient des mains d'habiles et fins brodeurs. Des artisans bijoutiers ciselaient dans l'or le plus fin les somptueux bijoux dont on parait les mariées: le krafach, la maskia, qui sont des colliers, khassa ou boucles d'oreilles à forme triangulaire, etc.

A l'aube du XVIe siècle, Léon l'Africain avait vu les artisans de Tlemcen *fort dispos et bien pris de leurs personnes menant une très plaisante et paisible vie et n'ayant autre chose qui leur revienne mieux qu'à se donner du bon temps*. Voilà exprimée en termes bien savoureux la douceur de vivre de cette époque.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie n'a pas la prétention d'etre complète, mais son but est de constituer un premier ensemble de références historiques sur les villes algériennes à l'époque médiévale.

SOURCES ARABES: du VII° au XV° siècle

ABOU HAMID EL GHARNATI. — Tuhfat al-albāb, wa nuchbāl al 'adjāb, ed et trad, par Fernand, J-A, 1925.

— 'adja' ib ,al-maghib, ed et trad (espagnole) par C.E dubler ss le titre Abou hamid el gharnadino y su relacion de viage por tienas euro-asiaticas, Madrid 1953.

ABOU L-FIDA., géographie, texte et trad, ch. solvet, Alger 1839; trad Reinaud et de Slane, 4 vol, Paris 1840; trad S. Guyard Paris 1883;

ABOU-HAMMOUN., traité de politique, texte arabe, ed de Tunis, 1862; trad espagnole de Marino gaspar, el collar de perlas, Saragosse, 1899.

ANONYME., — chronique du beylik d'Oran, par un secrétaire du bey hassen, trad A. rousseau, Paris (s-d) .

— Ddescription de l'Afrique (l'auteur vivait à la fin du XII siècle) trad, Fagnan, Braham, Constantine 1900 réédité à Alger fontana, 1913.

EL-ABDERI ., voyages, trad, Rousseau, Paris 1854.

EL-'AYYACHI., voyages; trad Berbrugger, Paris 1846.

EL-BAÏDAQ. , histoire des almohades: texte et trad dans ''documents inédits d'histoire almohade'', par E. levi-provençal; Paris, Geuthner, 1928.

EL-BEKRI. , description de l'Afrique septentrionale; texte arabe ed de Slane: I ed alger, imp du gouvernement 1857; 2 ed, alger, jourdan 1911; trad de slane, in journal asiatique, fevr à sept, 1859.

EL-HAMDANI. , sifat el-hamdani's, géographie des arab.Halbinsel, ed. de D.M'Muller, leyde 1884-1891,2 vol.

EL-IDRISSI. , description de l'Afrique et de l'Espagne, texte arabe et trad, par R. Dozy et j- de Goeje, leyde, E.J. brill, 1866.

EL-ISTIBSAR. , (kitab) texte arabe édité par kramer ss le titre: description de l'Afrique par un géographe arabe anonyme du VII siècle, viennel852.

EL-KHOUWARIZMI., kitab sourat el-ard, édité par H. Von Mzik leipzig I926, ss le titre ,'das kitab sourat el-ard de Abou gafar mohamed ibn moussa el-huwarizmi.

EL-MAKDISI., kitab el-bad'wa l-ta'rikh, ed et trad par C. Huart, ss le titre 'le livre de la création et de l'histoire', ParisI899- I919,6v .

EL-MAS'OUDI., les prairies d'or, texte et trad, par barbier de Meynard et pavet de courteille, 9 vol; Paris I872 à I877.

EL- OMARI. , l'Afrique mois l'egypte, trad gaudefroy- demombynes Paris, geuthner, I927.

EL-YA4 ÇOUBI.,—le livre des pays; texte arabe édité par th. juvn-boll, à leyde, chez e.j. brill I860.

—description du maghreb (extrait du livre des pays) texte arabe édité par j. de goeje, leyde, e.j. brill I860; trad g. wiet (les pays) imp de l'institut français, d'archéologie orientale, le Caire I937.

HADJ-SADOK., description du maghreb et de l'europe au III/IX s. bibliothèque arabe-français, Alger I949 (extraits, textes arabes et trad d'ibn khurradadbih, d'ibn el-fakih et d'ibn rousta, cf ces auteurs).

HUICI MIRANDA., Amb, coleccion de cronicas arabes de la reconquista, T,I tétouan I952.

IBN.ABI.DINAR.EL.KAIRAWANI., histoire des hafsides. texte arabe, ed de Tunis, imp du gouvernement, I286 de l'hégire; trad pellissier et rémusat, in 'exploration scientifique de l'Algérie, paris I845.

IBN.ABOU.SAID.FARADJ., histoire des beni ziyan de tlemcen; trad r,dozy, in 'journal asiatique' année: I844-45 .

IBN-AMSAID . , présentation de ses oeuvres poétiques par abdelhamid ba hamidou(prof,à la médersa de tlemcen) in Actes du deuxième congrés de la fédération des sociétés savantes de l'afrique du nord, t, II, alger I936.

IBN.EL.FAKIH.MOUKHTASAR., kitab el bouldan, ed m.j.de goeje, leyde I886 cf, sopra hadj sadok.

IBN. BATOUTA. , voyages, texte et traduction par defremery et sanguinetti, 4, vol, paris I853

IBN. DJOBAIR., voyages, trad, c. schiaparelli, rôme I906.

IBN.EL.AHMAR., histoire des bani marin; texte et trad par george marçais et ghaoutsi boualI, Paris I9I7.

IBN EL.ATHIR., annales du maghreb et de l'espagne; texte en I4,vol, leyde I85I,à I876, fagnan, alger, I90I.

IBN. HAWKAL., opus géographicum, autore, ibn haukal, texte arabe édité par j.h. kramers, 2t,leyde, I938; trad ss le titre configuration de la terre par j.h, kramers, et g.wiet, beyrouth-paris, I964, 2vol.

IBN. IDAHRI., histoire de l'afrique et de l'espagne; texte et trad en 2 vol, par fagnan, alger, I90I- I904. le troisième vol a été édité par e. lévi-provençal (paris I930) , mais n'a pas eté traduit encore.

IBN.KHALDOUN.abderrahmane., histoire des bèrbères; texte arabe, ed de slane 2 vol, alger I847; ed du caire, 7vol; I284 de l'hégire; trad de slane 4 vol, alger, imp du gouvernement, I852 à I858,.

IBN.KHALDOUN. yahia., histoire des beni'abd el wâd, rois de tlemcen, texte et trad, par bel alfred, 2 vol, 3 fasc; alger, fontana frères, I9I3.

IBN. KHALIL. , voyages, texte et trad r. brunschvig, 2 récits de voyages inédits en afrique du nord au XV siècle, paris larose, I936.

IBN. KHAMIS., rescension de ses oeres poétiques par meziane abdesalam, in actes du deuxième congrés de la fédération dew sociétés savantes de l'afrique du nord, t II, alger I936.
anthologie, éditée en arabe par abdelwahab ben mansour, tlemcen, imp ibn khaldoun, I947.

IBN.KHORADADBIH? , le livre des routes et des royaumes; trad barbier de meynard, paris 1865. ed m.j. goeje, leyde 1889, cf. supra hadj sadok.

IBN. MERYEM. , el bostan, ou jardin des biographies des sts et savants de ylemcen; texte édité par ben cheneb, alger, fontana, 1908; trad f. provenzali, alger, fontana 1910.

IBN. MARZOUQ. , histoire du règne du mérinide abou l-hasân- texte et trad partielle, hèspéris, 1925.

IBN. RUSTA . , el-a'lak el-nafisa, ed de goeje, trad par wiet ss le titre: les atours précieux, le caire 1955; cf supra hadj sadok.

ISTAKHRI ., el masalik wa-l-mamalik, ed m.j.de goeje, leyde 1870, réimprimé en 1927.

ET-TENESSI. , histoire des beni ziyan rois de tlemcen; trad partielle par l'abbé bargès, paris, benjamin duprat 1852. trad, partielle par alice hatoun, 'un collier de perles, alger, s.d.

ET-TIDJANI. , voyages; trad partielle par rousseau, paris 1852. un extrait a été publié par bel alfred en appendice à ses benou ghania , paris, 1903.

YAQOUT . , le livre des pays;

TABLE DES AUTEURS DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE DE COMPOSITION DE LEUR RECITS .

EL- GHARNATI	670	(aprés J - C)
EL -YA'KUBI	891	
EL- MUKADASI	985	
IBN- HAWKAL	988	
EL- BEKRI	1068	
EL- IDRISSI	1154	
YAKUT	1220	
IBN- HAMIS	1280	
EL- HERAWI	1290	
MANAHIDJ EL FIKER	1318	
IBN- BATTOUTA	1383	
IBN- KHALDOUN	1390	
EZ- ZAYYATI	1550	
EL- RABDERI	1560	
EL- BAIDAK		
SHAW	1738	
IBN- ANSAID	1755	
RAPPORT D'un C.P.F	1832	(C.P.F : CAPITAINE FRANÇAIS)
DEMAS- LATRIE	1865	
CLAMAJERAN	1874	
FERRAUD	SSD	
ARNAUD	SSD	
CASTEL	"	
THERY	"	
RECLUS	1882	
PIESSE et CANAL	1889	
PAPIER		
JOLEAU	1937	
RECUEIL DE LA SOCIETE ARCHEOLOGIQUE DE CONSTANTINE		1899
ENCYCLOPEDIE DE L'ALGERIE ET DU SAHARA		1929
DOUVRELEURR	1931	

PIQUET	SSD
BOURUIBA	1979
DEBDOUR	1982
BOUALI	1984
ENCYCLOPEDIE DE L'ISLAM	1985
COLLECTION ART ET CULTURE	SSD

TABLE DES AUTEURS DANS L'ORDRE ALPHABETIQUE .

AUTEURS	PAGES
ARNAUD .L .	105
BOURUIBA .R .	I67
BOUALI .S.A.	I96
CLAMAJERAN. J.J.	97
CANAL .J.	I2I
CASTEL .P.	I08
COLLECTION ART ET CULTURE .	209
DEMAS LATRIE .	88
DERDOUR .H.	I83
DOUVRELEUR .	I49
EL- BAIDAK .	79
EL- BEKRI .	I2
EL- GHARNATI .	I
EL- IDREWI .	28
EL- IDRISSI .	I7
EL- MUKADASI	4
EL- YA'KUBI .	3
ENCYCLOPEDIE DE L'ISLAM .	205
ENCYCLOPEDIE DE L'ALGERIE ET DU SAHARA .	I47
EZ- ZAYYATI . M. (leon l'africain)	59
FAGNAN . (manahidj el fiker)	30
FERRAUD .	I03
IBN- AMSAID .	72
IBN- BATTOUTA .	32
IBN- HAMIS .	24
IBN- HAWKAL	8
IBN- KHALDOUN .ABD.	36
JOLEAU. L.	I33

PAPIER 126
PIESSE .L . 121
PIQUET. V. 154
RAPPORT D'un CAPITAIN D'ETAT MAJOR . 82
RECLUS .E . 113
RECUEUIL DES NOTICES ET MEMOIRES DE LA SOCIETE ARCHEOLOGIQUE DE CONSTANTINE 141
SHAW . 64
THERY. A. 110
YAKUT . 21

Travail tiré à l'imprimerie de l'école d'architecture
et d'urbanisme d'Alger en avril 1986 .